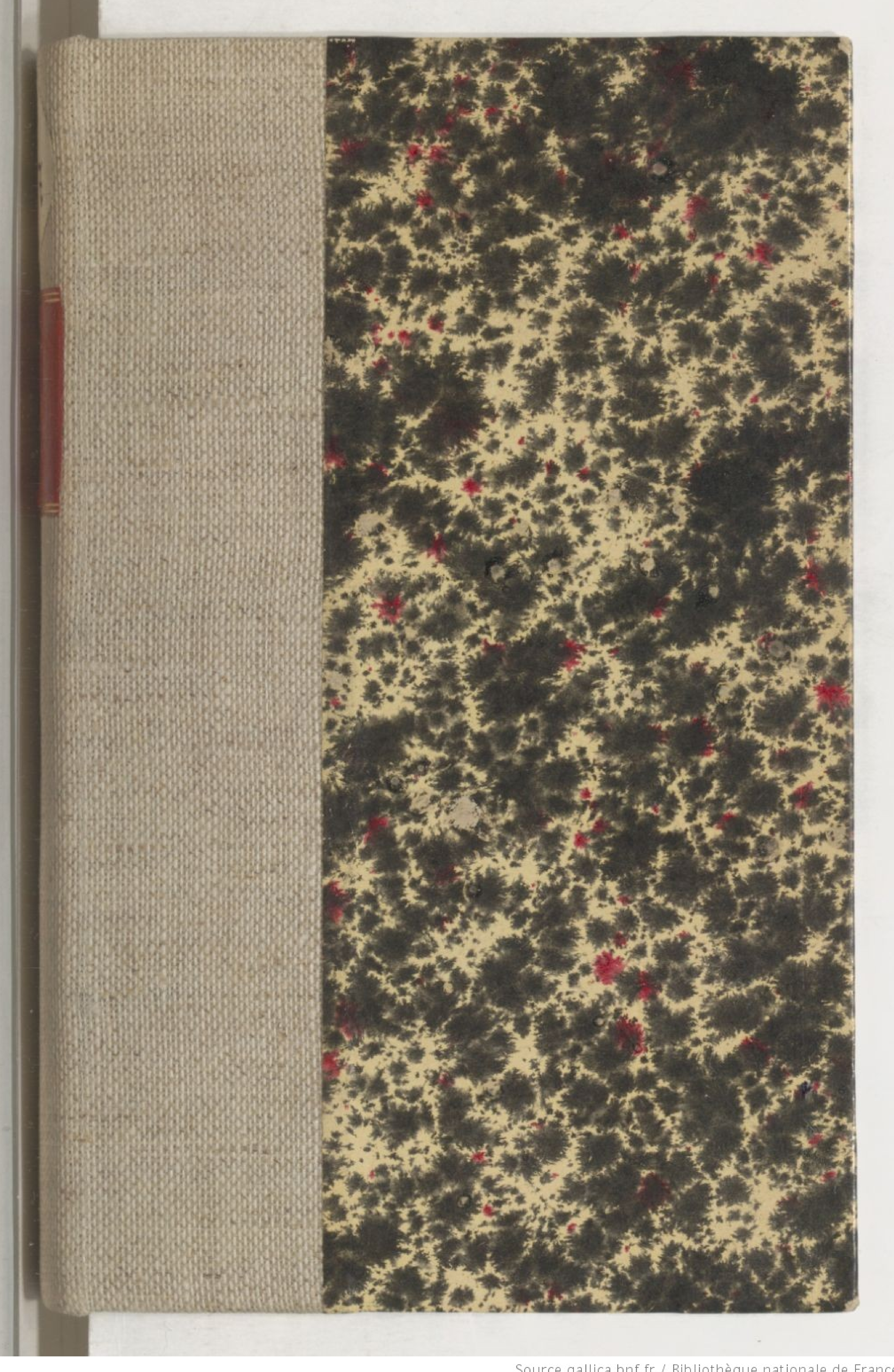


Une Amie dévouée, moeurs parisiennes, par Paul Avenel

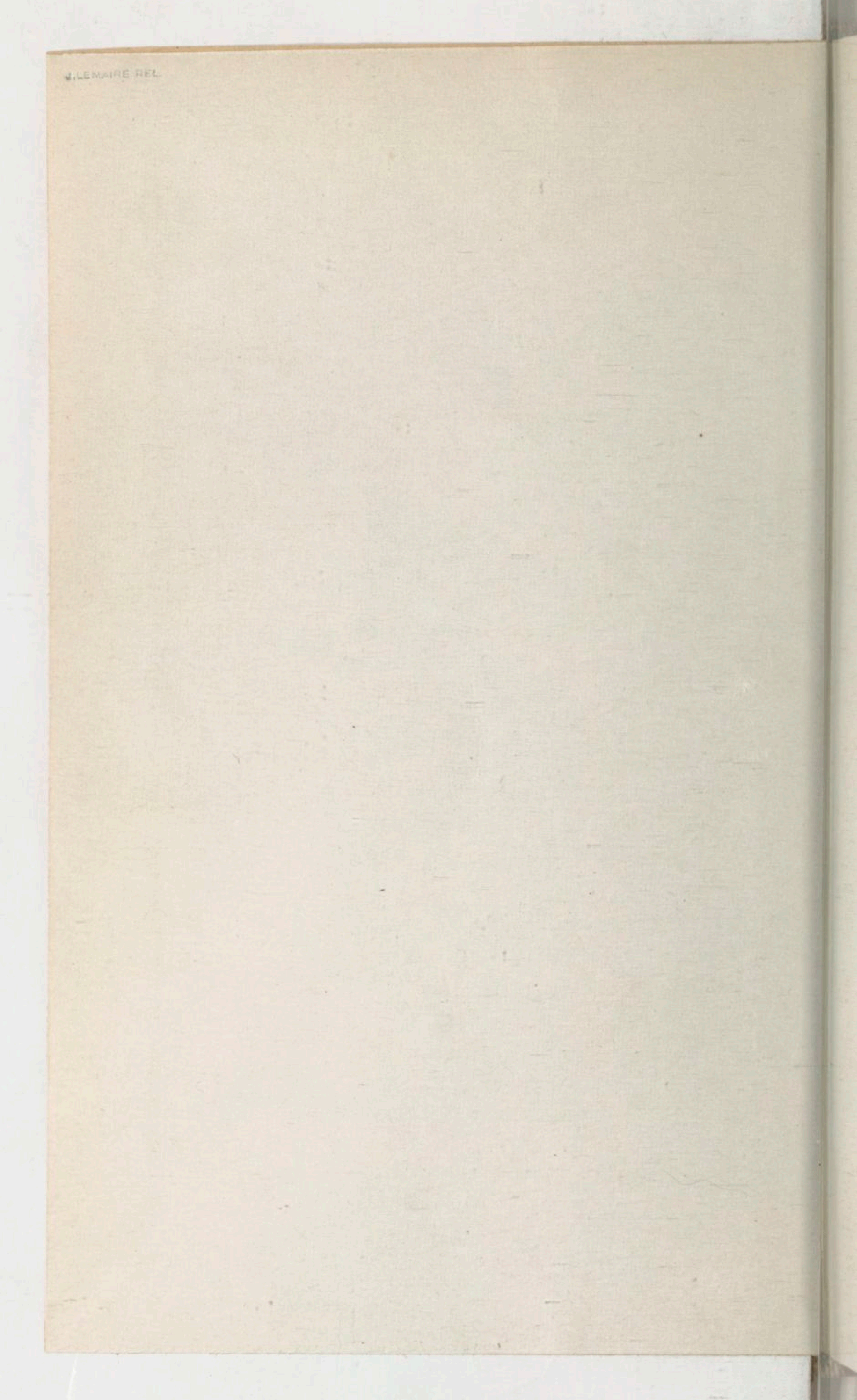


Avenel, Paul (1823-1902). Une Amie dévouée, moeurs parisiennes, par Paul Avenel. 1884.







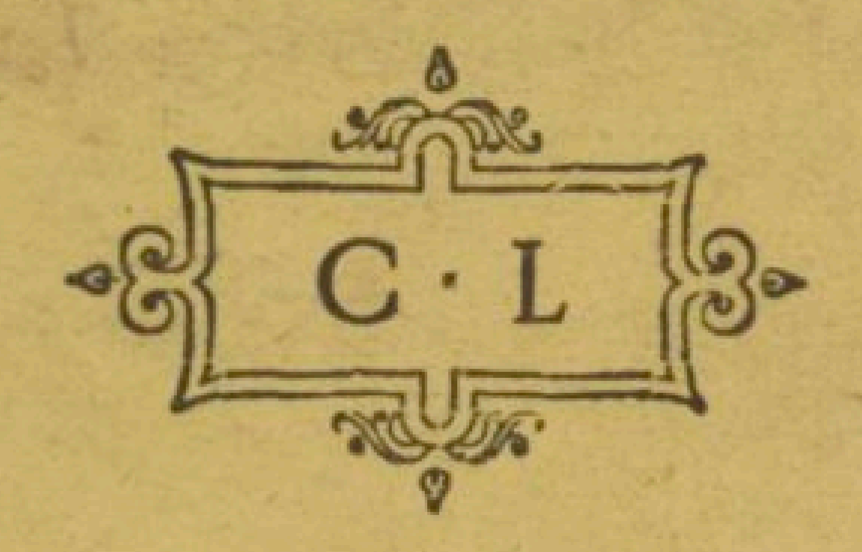


BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

PAUL AVENEL

UNE AMIE DÉVOUÉE

MŒURS PARISIENNES



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1884

UNE

AMIE DÉVOUÉE

144

DU MÊME AUTEUR

CHANTS ET CHANSONS . . . . 1 vol.
LE COIN DU FEU, nouvelles . . . . 1 —
LES TABLETTES D'UN FOU . . . . 1 —
LES ÉTUDIANTS DE PARIS, souvenirs du quartier latin. . . . . 1 —
ALCÔVE ET BOUDOIR, contes et poésies. . . 1 —
LE ROI DE PARIS, roman historique . . . . 1 —
LE DUC DES MOINES, roman historique . . 1 —
LES LIPANS OU LES BRIGANDS NORMANDS, roman historique . . . . 1 —
LES CALICOTS, scènes de la vie parisienne. 1 —
LES PRUSSIENS A BOUGIVAL . . . Brochure in-12.

THÉATRE

L'ANTICHAMBRE EN AMOUR, comédie en vers en 1 acte.
UN HOMME SUR LE GRIL, comédie-vaudeville en 1 acte.
LA PAYSANNE DES ABRUZZES, drame en 5 actes.
LES CHASSEURS DE PIGEONS, com.-vaud. en 3 actes.
LES CALICOTS, comédie-vaudeville en 3 actes (Thiéry).
LES PLAISIRS DU DIMANCHE, com.-v. en 4 a. (Thiéry).
LA REVANCHE DE CANDAULE, op.-bouf. en 1 a. Etc., etc.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 9034-4.

UNE

AMIE DÉVOUÉE

MŒURS PARISIENNES

PAR

PAUL AVENEL



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1884

UNE AMIE DÉVOUÉE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

I

LE SEPTIÈME JOUR

Entendez-vous ces ondes sonores traverser l'espace ?

C'est le glas monotone des cloches des églises, qui monte en pleurant vers le ciel.

Cette note banale, chanson lugubre, attriste les âmes des bien portants et donne le frisson de la mort aux malades.

Ce jour qui se lève d'une façon si triste, c'est le jour consacré au repos et... aux plaisirs. C'est le septième jour de la semaine, c'est le dimanche.

Dans la vie, chacun prend son plaisir où il le trouve.

Pour s'amuser, il faut avoir de l'argent de poche et être libre.

Le *sportsman* va aux courses.

Le *gandin* se lève tard.

La *dévote* va à la messe, si elle est jeune, pour voir les toilettes et connaître le dernier mot de la mode; si elle est vieille, par habitude et pour prier.

Le *boursier* passe la journée à la campagne, et le *boursicotier* aux fêtes villageoises de la campagne.

Le *négociant* va dans ses propriétés.

Le *petit commerçant* ou le *boutiquier* se rend avec sa famille et ses amis aux réunions patronales des environs de Paris.

Les *canotiers* vont aux régates.

L'*étudiant* herborise avec son étudiante dans les bois de Clamart et de Meudon.

Le *calicot* fait sa tête. On le rencontre un peu partout. Il est multiple et ses transformations sont nombreuses.

Le *flâneur* se promène le long des boulevards et des Champs-Élysées.

Le *paresseux* ne quitte sa chambre qu'à l'heure du dîner.

Le *bureaucrate* visite les établissements de Paris, et donne son avis à qui veut l'entendre sur leur exécution et sur leur utilité.

Les *marchandes de plaisirs* affichent et parent leur marchandise, cherchent partout des acheteurs.

Les *amoureux*, qui ne peuvent disposer que de ce jour-là, se donnent rendez-vous. La *cuisinière* reçoit son cousin le pompier, et la bonne d'enfant va trouver son cousin le *pioupiou*, qui l'attend aux Tuileries ou au jardin du Luxembourg.

Le *demi-monde* s'attife, se pomponne, se recrépit, se maquille pour subjuguer le *monde entier*, — le *maquillage* est une seconde nature.

Le dimanche est un jour d'échéance pour le sentiment. Débiteurs et créanciers s'entendent à merveille ! Que de jeunes fous sont partis ce jour-là pour le pays du cœur, et sont revenus non sans avoir laissé des lambeaux de leurs plus douces illusions aux ronces de la route !

Les plaisirs du dimanche sont les plaisirs de tout le monde.

Pour les chevaux, c'est différent; pour les chevaux de fiacre, c'est la fatigue; mais, pour les chevaux de courses, le septième jour est un jour de lutte et de gloire.

Avez-vous été, cher lecteur, par une belle matinée de printemps, aux fêtes hippiques données par la Société d'encouragement sur le vaste hippodrome de Longchamps ? — C'est là que se réunissent toutes les prodigalités, toutes les élégances, toutes les exagérations, toutes les folies de la *fashion parisienne*. La vaste pelouse, encombrée d'attelages magnifiques et de curieux enthousiastes, offre un spectacle animé et grandiose. Le coup d'œil est splendide.

Les cochers s'impatientent, crient, jurent; les cavaliers galopent, s'arrêtent, se penchent, pour montrer avec quel art ils manient leur monture. Ils sont, pour la plupart, élégants et distingués. — La foule se presse, se pousse, se rue vers l'endroit où la curiosité l'attire. Comme une mer houleuse, elle a son flux et son reflux. Vue de loin, c'est un océan de têtes.

La *gandinerie* aristocratique et la *bicherie* luxueuse sont là à droits égaux. Elles repré-

sentent le luxe et le faux luxe, voilà la différence; mais elles ont toutes deux des armoiries, des laquais, des pur-sang attelés à des drags, des phaétons, des mail-coaches, voilà la ressemblance. On y voit le marquis de *Saint-Flour* regardant de tous ses yeux la célèbre *Nini-Chignon*, et le comte de *Vert-Galant* envoyant un bouquet monstre à mademoiselle *Patte de Velours*.

Le monde des courses ne cherche qu'à se mettre en *vedette* pour exciter l'admiration ou l'envie. Chacun, du haut de son brillant équipage, cherche de l'œil si on le regarde, si on le critique, si on l'admire ou si l'on est *épaté*. Tout pour l'*épatement*, c'est la devise de ce monde.

Depuis la grande dame du faubourg noble jusqu'à la fille entretenue de la rue Blanche, qui engage une partie de ses diamants pour se payer une voiture et un cocher; depuis le grand seigneur jusqu'à l'employé qui économise toute la semaine sur sa nourriture pour louer un cheval le dimanche... *Épatement... épatement...* toujours *épatement!* — Gloire, vanité, gloriole, ridicule!

Le champ de courses foisonne de gandins, de ces jeunes gens qui, pour se dire hommes de cheval, affectent les manières du meilleur monde. — La majorité de ces pseudo-fils de famille tripotent à la Bourse. Ils y font des affaires et quelquefois des bénéfices. Ils mangent leur gain, au jour le jour, avec une fille qui se moque d'eux et dont ils payent le quart du luxe; les trois autres quarts se soldent au hasard de la fourchette.

Quand ils vont dans le monde, ces *chevaliers de la corbeille*, ils mettent leur carnet de coulissier dans leur poche et un mouchoir de batiste par-dessus.

Ils ont de belles connaissances dans les hautes régions de la finance, et le frottement continuel avec cette classe de la société leur donne un certain vernis de capacité qui ébaubit le bon bourgeois.

En dehors de la cote, leur savoir est mince. Ils ont ouvert le dictionnaire du *Sport* et en ont retenu quelques mots. — Chez eux, le cheval tue le livre, l'écurie remplace la bibliothèque.

Ils prennent volontiers le *Pirée* pour un homme,

Milo pour le nom d'un sculpteur de l'antiquité, célèbre par sa *Vénus*, et *Boule* pour le nom employé dans l'ébénisterie. Ils disent : J'ai un meuble de *Boule*, comme ils diraient : J'ai un meuble de *Palissandre*. Ils appellent un homard : un *cardinal des mers*, quand ils soupent au café Anglais, mais *ils font leur poussière*, comme les autres, sur nos promenades depuis que l'hippodromie est en honneur!

Le dimanche est donc un jour important pour les plaisirs de Paris. C'est un temps d'arrêt pour cette population si intelligente et si laborieuse, qui a porté à un si haut degré l'art et l'industrie. C'est un prétexte de repos et d'amusement dont chacun profite à sa manière.

Le penseur, qui mure les plaisirs de sa vie dans son intelligence, a horreur de ce septième jour de la semaine. Il est désorienté, ahuri, hébété par ces jambes qui marchent, par ces bras qui se balancent, par ces toilettes qui frappent la vue, par ces chuchotements, par ces rires, ce bruit, ce va-et-vient qui donnent à la vie un aspect remuant et désœuvré. Il s'enferme

dans son cabinet, condamne sa porte et se remet à son travail de la veille.

Ce septième jour tant envié des lycéens, des bureaucrates, des employés, enfin de tous ceux qui sont tenus par une règle claustrale ou une courroie administrative, a deux physionomies bien distinctes : l'une gaie, l'autre triste ; l'une pauvre, l'autre riche.

Lorsque la meute humaine, affolée par les plaisirs du dimanche, se rue sur un point indiqué, elle est joyeuse, pimpante, frétillante, si le soleil répand sur elle ses chauds rayons ; les toilettes ont des miroitements, les visages ont des sourires, les yeux ont des scintillations.

C'est gai !

Si le ciel se couvre, si la foudre gronde, si de grosses gouttes estampillent les chapeaux à la mode, *Madame de Sainte-Vertu* abandonne les rênes de son attelage et se réfugie dans sa voiture capitonnée; *Mademoiselle Œil-de-Faucon,* au contraire, brave la pluie en vraie *cochère*, son étincelante toilette s'éteint sous l'averse; elle met un certain orgueil à rentrer chez elle trempée jusqu'à la ceinture, elle a bravé l'orage sous

les yeux de ses riches amants. Quelle gaillarde !

C'est triste!

Par un dimanche de soleil, regardez les passants de la rue, ils ont toujours une apparence de bien-être, de richesse; vienne une ondée, les vêtements s'affaissent, le sourire disparaît des physionomies, l'un saute en voiture, l'autre se réfugie sous une porte ou dans un passage. Le mouvement de la foule se ralentit, puis s'arrête, comme le balancier d'une grande horloge dont les poids sont descendus; il pleut, le but de la journée est manqué.

Le soleil, c'est la richesse du pauvre.

La pluie, c'est la tristesse du riche.

Le boutiquier subit plus que tout autre les influences du dimanche. Ses commis et ses commises sont toujours charmants, prévenants, empressés le samedi; les clients n'ont qu'à se louer de leur amabilité; ils ne se doutent pas qu'ils doivent cela à la veille du dimanche.

Le lundi, ces mêmes employés sont maussades, indifférents, désagréables; c'est le lendemain du dimanche. Ils ont été passer leur jour de repos

à Fontenay-aux-Roses ou à Bougival, et ils sont rentrés à Paris fatigués, exténués, rompus; il leur faut la moitié de la semaine pour retrouver leur sérénité.

L'attente des plaisirs du dimanche leur fait supporter patiemment les ennuis du travail journalier.

Tel est le dimanche à Paris! Et dire que Dieu a fait ce septième jour pour se reposer!

II

M. PYTHAGORE GRAFFINARD

M. Pythagore Graffinard était un des plus illustres parfumeurs de la rue Saint-Denis.

Aujourd'hui, il a quarante-cinq ans, le teint frais, le jarret souple et le petit mot pour rire.

Le bruit courait dans le quartier qu'il avait eu une jeunesse échevelée. Malgré les quelques cheveux argentés qui commençaient à poindre sur sa tête, il aimait toujours le cotillon. C'était encore sa passion dominante.

A vingt-cinq ans c'était un homme fort aimable, dans toute l'acception du mot. Son

regard passionné, son sourire provocant, sa taille élégante lui donnaient l'allure d'un charmant cavalier.

Les jeunes boutiquières avaient la faiblesse de loucher de son côté, lorsqu'il passait sur le trottoir. Il le savait bien, le fat ! Il était si heureux de poser pour un gaillard à bonnes fortunes !

Il avait une grande qualité : la discrétion.

Il faisait ses coups à la sourdine. Il n'avait jamais eu de confident pour ses amours. Il gardait son bonheur comme un avare son trésor. Il n'était jamais atteint par la fièvre de l'égoïsme. Quand, par hasard, il narrait les phases d'une de ses aventures galantes, il la mettait sur le compte d'un de ses amis, dont il se gardait, comme on doit bien le penser, de prononcer le nom. Il entourait, par ce moyen, ses récits d'un certain mystère qui leur donnait un relief de vraisemblance et d'intérêt.

Pythagore était un roué de la boutique, un galantin à l'eau de rose, dont l'histoire amoureuse aurait pu être écrite en collaboration par les plus belles femmes de la rue Saint-Denis,

car elles en connaissaient au moins chacune un chapitre.

Un beau jour, fatigué des plaisirs faciles et éphémères, il résolut de *faire une fin*. Il acheta un fonds de parfumerie, et épousa la fille d'un marchand de roses de Provins. Cette jeune provinciale lui apporta une jolie dot, et toutes les vertus de son département. Ce n'était pas une beauté hors ligne, mais elle avait tout ce qu'il faut pour plaire et être aimée. Cette nature vierge, simple et douce, fit une révolution dans les goûts et les appétits mondains de Pythagore. Il se rangea, il se donna tout entier à son commerce, et sa maison devint bientôt une des premières de la place, pour la renommée des huiles, des poudres et des parfums.

Cette félicité, embaumée par les essences les plus délicates et les plus volatiles, ne devait pas être de longue durée.

Après deux années de mariage, madame Graffinard devint mère ; mais elle mourut en donnant le jour à une gracieuse petite fille qui, sur les fonts baptismaux, reçut le nom de Rose, en souvenir de celle dont elle avait causé la

mort. C'était le prénom de la parfumeuse.

Nous ne savons comment peindre le désespoir de Pythagore. Frappé dans ses plus chères affections, il devint fou. Il ferma son magasin pendant huit jours, *pour cause de décès*, oubliant les affaires et ne songeant qu'à son bonheur perdu.

Il avait vingt-huit ans alors.

Le temps, ce grand médecin des âmes affligées, ramena peu à peu la raison et le sang-froid dans l'esprit du commerçant. Il garda longtemps sa tristesse, et ne trouvait quelque soulagement à sa douleur que dans les sourires de la frêle créature qui lui rappelait sa femme bien-aimée.

En pensant à l'avenir de sa petite Rose, il surmonta ses maux et se remit aux affaires avec une ardeur nouvelle. L'amour paternel fit place à son désespoir, désormais il avait un but dans la vie : travailler pour le bonheur de son enfant.

Quand la petite Rose eut cinq ans, il la mit dans un pensionnat des environs de Paris. Il pensa que l'air de la campagne était plus nutri-

tif que l'atmosphère épaisse de la rue Saint-Denis. Il avait raison, ne voulant pas avoir une fille souffreteuse et malingre.

Au bout de quelques années, Pythagore Graffinard comprit qu'il n'était pas apte à donner les soins nécessaires à l'éducation d'une demoiselle. Il aimait Rose à l'adoration, mais il ne se sentait pas de force à accepter la responsabilité de son avenir. Il songea donc à se remarier.

Le choix d'une nouvelle épouse était difficile. Le mariage est une loterie. La première fois il avait tiré un bon numéro, la chance le favoriserait-elle encore au second tirage ?

L'incertitude du sort lui donnait beaucoup à réfléchir. Il hésitait. Il avait peur. Et cependant sa fille, à sa sortie de pension, devait trouver sous son toit une affection toute féminine. Il savait bien que souvent une belle-mère n'a pas les vertus d'une mère pour l'enfant qui ne lui doit pas la vie, mais heureusement qu'ici-bas il y a des exceptions. Toutes les belles-mères ne sont pas des marâtres. Il cherchait l'exception.

Rose avait douze ans et lui en avait quarante quand il crut avoir découvert la femme vertueuse qui pouvait le seconder dans ses projets.

Pythagore avait rencontré chez un de ses confrères, dans une soirée de famille où il était régulièrement invité, une personne qui pouvait lui convenir. C'était une vieille fille qui s'épanouissait dans sa trentième année. Elle était caissière chez M. Stanislas Benjoin depuis plusieurs années. Dans tout le quartier, on la citait comme un modèle de distinction et d'innocence. Jamais le plus léger cancan n'avait porté atteinte à sa réputation ; on en parlait avec respect, elle faisait honneur à la parfumerie.

Un jour Pythagore Graffinard prit son parti. Il alla trouver le parfumeur Benjoin.

— Mon cher confrère, lui dit-il, je viens vous demander un conseil.

— Si c'est pour acheter des huiles ou des amandes au-dessous du cours, après faillite, répondit M. Stanislas, je vous engage à faire le marché, si toutefois les huiles et les amandes sont de bonnes qualité. On ne gagne jamais assez dans le commerce. Si vous le désirez, je me

mets avec vous de compte à demi dans l'affaire.

— Il ne s'agit pas d'une affaire commerciale.

— Alors, c'est différent, parlez.

— Il s'agit de mariage.

— Et vous n'appelez pas cela une affaire commerciale ! s'écria M. Stanislas Benjoin.

— Pas à mon point de vue, du moins.

— Cela vous regarde. Ici-bas, chacun pour soi et Dieu pour tous.

— La jeune personne est pauvre, je crois.

— Et le prétendu ?

— Il est dans une belle position.

— Tant mieux pour la future.

— La personne en question passe pour avoir de belles qualités.

— C'est quelque chose.

— Il s'agit de mademoiselle Aurore, votre caissière.

— Qui donc en est amoureux.

— Moi.

— Vous !

— Oui.

— Je vous en fais mon compliment.

— Et je viens vous prier de me dire en toute franchise votre sentiment sur elle.

— Ah ! vous aimez mademoiselle Aurore des Quatre-Vents.

— Elle est donc noble ?

— Oui, mon cher ami, cette belle personne jouit de la particule aristocratique ; elle est de vieille souche et de noble race.

— Vous ne plaisantez pas ?

— En affaires, je suis toujours sérieux.

— Vous connaissez donc son histoire ?

— Oui, depuis son premier vagissement jusqu'à son dernier sourire de jeune fille.

— Alors vous allez me renseigner sur son compte.

— Avec toute la sollicitude dont je suis capable.

Cette scène se passait dans l'entresol situé au-dessus du magasin de M. Stanislas Benjoin.

Le parfumeur se leva et prit dans une armoire une bouteille de chartreuse verte. Il la posa sur une petite table qu'il plaça entre Pythagore et lui. Il remplit deux verres de la stomachique liqueur et trinqua avec son collègue en parfums.

— Mademoiselle Aurore des Quatre-Vents est fille unique du vicomte Arthur-Louis-Hortensius des Quatre-Vents. Ce noble fut exilé sous le premier empire. Il rentra en France à la suite de Louis XVIII et eut sa part dans le milliard voté pour les émigrés qui avaient tenu haut et ferme, hors frontière, le drapeau blanc de la branche aînée des Bourbons ; à l'avènement de Charles X, il fut nommé grand veneur de Sa Majesté, et en juillet 1830, il accompagnait avec M. Odilon Barrot et autres gentilshommes, son roi, à Cherbourg, qui partait pour l'exil.

» Il revint à Paris et, dans l'intérêt de son pays, il n'accompagna pas alors le roi déchu en Angleterre. Il écrivit, en 1848, sur son blason : *Liberté, Égalité, Fraternité*, et se mit à la disposition du gouvernement provisoire. La République, dans l'intérêt du pays, se garda bien d'accepter ses services et il mourut de désespoir dans son domaine, qu'il avait depuis longtemps hypothéqué pour le double de sa valeur.

» Ce patriote de la vieille souche laissa une fille, âgée de douze ans environ, qui, pendant

la dernière tourmente révolutionnaire, fut recueillie par un vieux frère, fermier d'une propriété de M. des Quatre-Vents. Mon frère, qui, grâce à son travail et à son activité avait amassé quelque fortune, se rendit acquéreur de la ferme dont il n'avait été jusqu'alors que locataire et éleva avec tous les soins qu'on doit à l'infortune mademoiselle Aurore des Quatre-Vents. Cette jeune orpheline se montra toujours digne des bienfaits dont elle fut l'objet ; elle est instruite, laborieuse et économe. Comme physique elle est irréprochable, et son reste de fierté aristocratique est tempéré par un vernis de modestie qui ne laisse rien à désirer. Voyez plutôt.

En disant cela, M. Stanislas Benjoin poussa lentement la planchette qui recouvrait un judas pratiqué dans le parquet de l'appartement, et par cette ouverture, Pythagore Graffinard put apercevoir mademoiselle des Quatre-Vents, assise majestueusement à son comptoir, faisant de sa blanche main l'addition d'une facture de parfumerie.

— Elle est charmante, dit Pythagore, charmante, charmante.

— Chut ! plus bas, mon cher confrère, reprit Stanislas à demi-voix ; elle pourrait nous entendre.

Et il repoussa sans bruit la planchette sur l'ouverture du judas.

— Ainsi, vous la trouvez charmante, monsieur Graffinard ?

— Charmante, charmante, répéta celui-ci.

— Il y a beaucoup de gens de votre avis.

— Cela ne m'étonne pas.

— Avez-vous remarqué ce joli grain de beauté, admirablement placé sur son cou d'albâtre ? On dirait une perle noire incrustée dans sa blanche peau. Regardez.

Benjoin rouvrit le judas.

— En effet, ce signe est d'un grand effet, répondit Pythagore, en dévorant de tous ses yeux la belle Aurore des Quatre-Vents.

— Si cette jeune personne, reprit M. Stanislas, avait une riche toilette, elle serait la plus agréable personne de la capitale.

Et il referma le judas.

— Mais, si elle consent à porter mon nom, repartit vivement Graffinard, je pourrai la lui donner, moi, cette riche toilette...

— Là n'est pas la question, mon cher confrère.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que mademoiselle Aurore n'a pas le défaut de la coquetterie. Elle a déjà refusé bien souvent les présents qui lui ont été offerts. Elle est très susceptible sur cet article-là.

— Mon intention est de lui donner mon nom avant tout.

— Je le pense bien ; mais l'acceptera-t-elle ?

— On l'a donc déjà demandée en mariage ?

— Parbleu ! le dernier prétendant qu'elle à évincé est le pharmacien de la rue de la Lune. Il est riche cependant. Eh bien ! elle l'a repoussé parce qu'elle a trouvé qu'il avait un trop gros serpent dans la devanture de sa boutique. Ce reptile à l'eau-de-vie lui a fait peur.

— Moi, je n'ai pas un boa dans un bocal, si c'est cela qui l'épouvante ! Je vis au milieu des odeurs les plus douces et les plus suaves.

— Aussi aurez-vous des chances de réussir.

— Elle n'a donc pas l'intention alors de coiffer sainte Catherine ?

— Non, si elle trouve un mari qui lui plaise.

— Il me semble que je suis dans de bonnes conditions pour cela... J'ai quinze mille livres de rente et je suis parfumeur...

— Elle a trente ans, dont elle n'a gardé que les printemps, vous en avez quarante...

— Dont je n'ai gardé aussi que les printemps, continua Pythagore.

— C'est ce que j'allais dire... A vous deux, vous formerez un couple parfait.

— Assurément, repartit M. Graffinard enthousiasmé.

Et, s'approchant du judas, il l'ouvrit de nouveau.

— Oui, oui, dit-il, cette belle Aurore est la femme qu'il me faut.

— Allons, pas d'enfantillage! reprit M. Stanislas en refermant brusquement l'ouverture faite au parquet, vous allez tout compromettre. Si elle s'apercevait que nous la regardons, adieu tous nos projets.

— De la prudence, alors.

— Et surtout de la raison.

— Je n'agirai pas sans vos conseils, mon cher Benjoin.

— Ce soir, venez dîner avec nous, vous aurez tout le temps de contempler mademoiselle Aurore.

— J'accepte volontiers.

— Je vais dire à ma femme que je vous ai invité, et elle corsera un peu le menu.

— Avec moi, pas de cérémonies, je vous en prie.

— Laissez-moi faire... un rien... un morceau de veau au petits pois, comme supplément... Aimez-vous le veau ?

— Je l'adore.

— Tant mieux. Je vous placerai à côté de mademoiselle Aurore, et l'on se mettra à table à six heures.

— Comptez sur moi. Je rentre à la maison faire un bout de toilette.

— Allons donc !...

— Mais ce n'est pas à vous que je dois plaire !

— C'est juste.

— Je vais jeter quelques gouttes d'*essence de Catalpista* sur ma chevelure ; c'est une odeur qui porte aux sens...

— Non, non, du tout, monsieur Pythagore ; mademoiselle Aurore préfère à tous les parfums le *baume des Tropiques*.

— C'est son odeur favorite ?

— Oui, elle a un faible pour cet arôme.

— Bon, à ce soir.

— Six heures précises.

— En attendant, présentez mes respectueux hommages à madame Stanislas Benjoin.

— Je n'y manquerai pas.

Six semaines après cette première entrevue, M. Pythagore Graffinard, parfumeur en titre du maire de Pantin et autres souverains étrangers, acceptait pour légitime épouse, devant M. le maire de son arrondissement, mademoiselle Aurore des Quatre-Vents.

III

LA LUNE DE MIEL

Un certain écrivain réaliste a dit : « Le mariage est un échange de mauvaise humeur le jour et de mauvaise odeur la nuit. »

Cette définition doit avoir une variante pour les parfumeurs.

M. Pythagore Graffinard était donc au comble de ses vœux. Il avait pour nouvelle épouse l'unique descendante des Quatre-Vents. Il était heureux en pensant que Rose, sa fille aimée, trouverait en elle une belle-mère affectueuse et dévouée. Mais, hélas ! en ces circonstances, le mari propose et la femme dispose. Le *Deus ex*

machinà porte une crinoline. En hymen, souvent, le féminin est plus noble que le masculin. C'est ce qui devait avoir lieu dans le ménage Graffinard.

Pendant les premières semaines, madame Aurore Graffinard parut accepter avec bonheur sa position. En effet, elle devait mentalement remercier le ciel d'avoir opéré si subitement un changement dans sa vie. De simple employée de parfumerie, elle passait à la tête d'une des meilleures maisons de la partie.

M. Graffinard, de son côté, était au septième ciel ! Il adorait sa belle Aurore, et si par devoir il n'avait pas été voir sa fille à la pension, il ne se serait jamais souvenu qu'il avait déjà été marié. Il était aux petits soins pour sa femme, il semblait rajeunir.

Le mariage produit cet effet-là, pendant un certain laps de temps, sur divers individus.

M. Pythagore Graffinard, en échange de vieux parchemins nobiliaires que mademoiselle des Quatre-Vents lui avait apportés en guise de dot, lui donnait tout ce qu'elle pouvait désirer.

Il lui avait acheté des bijoux, des cache-

mires, des robes de soie, des dentelles. Chaque nouveau cadeau produisait un nouvel effet sur l'esprit de cette jeune femme, qui, grâce à ses trente ans, avait trouvé un mari comme on n'en trouve pas souvent à cet âge.

Mademoiselle Aurore avait en perspective de mourir vieille fille, derrière un comptoir, quand M. Graffinard fit attention à elle. Il est vrai qu'elle avait une réputation sans tache et des qualités féminines incontestables.

Les époux Graffinard étaient donc bien heureux. — Monsieur s'occupait activement de son commerce et Madame trônait dans le magasin.

Chaque dimanche, ces heureux époux se rendaient aux environs de Paris, à la pension de la jeune Rose. Madame Graffinard paraissait porter beaucoup d'affection à cette enfant. Pythagore en était ravi. Il se disait : « Ma fille aura un appui pour faire ses premiers pas dans la vie. Aurore lui inculquera des principes pleins de noblesse et de grandeur. »

La petite fille semblait aussi porter beaucoup d'amitié à sa nouvelle maman. Elle était

contente de lui être agréable. C'était avec joie qu'elle lui annonçait qu'elle avait été la *première* de sa classe. Et madame Aurore Graffinard l'embrassait avec effusion, en lui disant avec un bon sourire :

— Mon enfant, le travail est la chose la plus importante de la vie. Quand on a de l'intelligence, c'est un crime d'être ignorante.

M. Graffinard sentait son cœur palpiter quand il entendait sa femme émettre de pareils préceptes. Il la regardait avec admiration et il se disait :

« Elle se ressent de son origine. Bon sang ne peut mentir ! Ce vieux sang noble qui coule dans ses veines est comme les vieux vins d'un bon cru, il a gagné avec les années. C'est trop de bonheur pour moi, simple parfumeur, d'avoir mis la main sur une femme aussi accomplie : belle, noble et bonne ! Jamais toutes les vertus réunies ne seront à la hauteur de sa moindre qualité. »

Quelquefois, après la visite à la pension, M. Graffinard disait à sa tendre compagne :

— Si nous allions prendre un peu l'air de

la campagne. Qu'en dites-vous, ma colombe ?

Madame, qui n'était pas encore blasée de sa nouvelle position, répondait :

— Volontiers, mon chéri. J'aime assez la brise des bords de la Seine ou le parfum des grands bois... Les hautes futaies et les cépées touffues ont bien leur charme.

Et l'on prenait le chemin de fer.

Le couple Graffinard revenait à minuit de Marly ou de Bellevue. Monsieur était content, et madame était heureuse. Ils avaient beaucoup marché, le soleil les avait bien caressés de ses plus chauds rayons, ils avaient mangé une bonne matelotte, sous une tonnelle garnie de lierre, de chèvrefeuille ou de vigne vierge. Ils arrivaient rue Saint-Denis, harassés, mais satisfaits de l'emploi de leur dimanche.

Si cette vie simple et aimante avait duré, notre parfumeur aurait pu croire au paradis sur terre ; mais son bonheur ne pouvait pas survivre à la troisième année de son mariage. Plusieurs causes réunies contribuèrent au refroidissement de son amour conjugal. Nous allons en énumérer quelques-unes.

Nous avons dit que madame Aurore Graffinard portait beaucoup d'affection à la jeune Rose. Cette tendresse pour l'enfant de son mari changea tout à coup lorsque M. Graffinard parla de retirer sa fille de pension. Elle entrait dans sa seizième année, elle était jolie, frêle, élancée; il était donc tout naturel que son père songeât à la faire venir près de lui pour lui donner les premières notions du monde et s'occuper de son avenir.

Madame Graffinard, qui depuis quelque temps s'était laissé mordre par le serpent de la coquetterie, vit avec une certaine jalousie le retour de l'enfant sous le toit paternel.

Elle comprenait qu'elle perdait tous ses avantages en ayant à côté d'elle, dans le magasin, une belle jeune fille au printemps de la vie, quand elle, quoique toujours charmante, s'inclinait vers l'automne. On pouvait prendre Rose pour sa propre fille, et cela la vieillissait encore plus.

Madame Graffinard, dans le trimestre qui précéda la sortie de pension de Rose, s'escrima pour des sujets futiles contre son mari, afin d'es-

sayer ses forces. L'idée lui vint alors de *porter culotte*, si cela était possible.

Pythagore Graffinard, confiant dans l'amitié et la reconnaissance de sa femme, car il se regardait comme ayant beaucoup fait pour elle, était loin de se douter des idées qui se heurtaient dans la cervelle d'Aurore et dont l'explosion devait apporter un nouveau changement dans sa manière de vivre.

Un beau matin, en se levant, madame Graffinard demanda une grâce à son mari : c'est que désormais il consentît à faire deux lits.

Le parfumeur fut très étonné de cette demande. Il expliqua à sa femme l'avantage de coucher ensemble, la satisfaction qu'on éprouvait de ne pas être séparés ; et puis, il ne voyait pas pourquoi ils feraient lit à part, puisque depuis leur bénédiction nuptiale ils avaient lit commun.

Madame Aurore Graffinard allégua que, dans sa noble famille, il était bon genre que Monsieur eût sa chambre et que Madame eût la sienne ; elle lui expliqua que les goûts changeaient avec l'âge... qu'elle ne pouvait plus

supporter l'*essence de Catalpista*, dont Monsieur imprégnait tous ses vêtements, depuis son foulard de tête jusqu'à ses chaussettes.

M. Graffinard fit remarquer judicieusement à sa moitié que si, lui, il usait de l'*essence de Catalpista*, elle, elle abusait du *baume des Tropiques*, dont elle aspergeait toute sa toilette de nuit, et que, par amour pour elle, il s'était acclimaté à son parfum de prédilection.

Madame Graffinard, ayant toujours son idée fixe, alla jusqu'à prétendre que la combinaison de l'essence et du baume formait une odeur qui viciait l'air de la chambre. Elle prétendit que ses digestions devenaient difficiles et qu'elle attribuait son malaise à la perturbation produite dans l'atmosphère qu'elle respirait.

M. Pythagore, pour ramener la paix dans le ménage, proposa de renoncer à l'*essence de Catalpista* et de se mettre au *baume des Tropiques*, mais cette concession ne faisait pas le compte d'Aurore. Elle s'opposa à tout sacrifice de la part de son mari et persista à vouloir faire deux lits.

Coucher seule était pour elle un commence-

ment de liberté; c'était un premier pas vers la conquête de son indépendance, à laquelle elle songeait plus que jamais.

M. Graffinard, après avoir lutté avec le courageux entêtement d'un héros, fut obligé de céder. Il se fit monter un lit dans une chambre contiguë à celle de sa femme. Il demanda à laisser ouverte la porte de communication. Madame y consentit d'abord, mais au bout de quelques jours, elle dit à son mari :

— Mon ami, vous ronflez comme une locomotive : vous m'empêchez de dormir.

— Vraiment ma louloute ?

— Oui, Pythagore.

— Eh bien ! vous m'étonnez, car je ne m'en suis jamais aperçu.

— Mais moi, je m'en aperçois et j'en souffre.

En vérité !

— Votre organe respiratoire est si bruyant qu'il trouble mon sommeil. Je me réveille en sursaut et je crois toujours être à un enterrement. Il me semble entendre le son lugubre de l'ophicléide religieux conduisant un mort à sa dernière demeure ; c'est horrible !

— J'en frémis moi-même...

— Aussi, faute de repos, je deviens affreuse. Le matin, en me mirant dans la glace, je me fais peur. J'ai les yeux battus jusqu'au menton, j'ai l'air d'une garde-malade. Voyez plutôt.

— Vous êtes charmante, au contraire, s'écria le parfumeur; c'est votre miroir qui vous abuse.

— Je sais ce que je dis, mon ami. Il faut que désormais vous ayez la bonté de fermer la porte de votre chambre. La nuit est faite pour dormir.

— Vous n'avez pas toujours dit cela.

— Les idées changent avec l'âge.

— Vous avez trente-trois ans.

— Trente-deux, s'il vous plaît, monsieur Graffinard.

— Trente-deux, soit! cet âge est encore le printemps pour une jolie femme.

— Sans doute. Mais aujourd'hui j'ai le sommeil plus léger, le système nerveux plus sensible, plus impressionnable... Allez-vous donc m'en faire un crime?

— Du tout. Un galant homme doit être in-

dulgent pour les petits caprices de sa femme... surtout quand elle est jolie.

— C'est de moi que vous parlez?

— Assurément.

— Vous voulez railler ?

— Allons, Aurore, avez-vous la prétention de me faire accroire que vous avez des rides comme une sexagénaire? Il suffit que mes yeux s'arrêtent sur vos friands attraits pour être convaincu du contraire. Je ne vous ai jamais vue si fraîche, si appétissante que ce matin !

Et M. Pythagore Graffinard fit un mouvement pour saisir la taille élancée de sa femme.

— Pythagore, pas d'enfantillage ! dit-elle en le repoussant doucement. Vous vous croyez donc toujours dans la lune de miel ?

— Éternellement, ma chère.

— Soyez donc sérieux, quand je vous parle sérieusement.

— Avec quel ton vous me dites cela !

— Si vous ne voulez pas être raisonnable, je ferai poser un verrou à la porte.

— Vous n'auriez pas cette cruauté ?

— Alors, tenez compte de mes prières.

— Pour vous prouver ma bonne volonté, ma chère Louloute, je fermerai ma porte à partir de ce soir et je ne ronflerai plus...

— A la bonne heure!

— Mais, en attendant, je vous demanderai une grâce.

— Laquelle ?

— Laissez-moi déposer un baiser sur vos blanches épaules.

M. Graffinard serra avec ivresse sa femme contre son cœur et l'embrassa avec toute l'ardeur d'un jeune marié.

Il brûlait toujours, lui ; mais elle ?

Il ne s'apercevait pas, le pauvre parfumeur, du changement notable qui s'opérait chaque jour dans l'esprit de sa femme. — Où madame Graffinard voulait-elle en venir ?

L'esquif matrimonial qui portait le couple Graffinard continua ainsi à louvoyer avec des intermittences de beau temps, de pluies, de rafales, de coups de soleil et de coups d'épingle. Cela dura trois mois, c'est-à-dire jusqu'à la sortie de pension de mademoiselle Rose. Alors la tempête commença à gronder dans le lointain,

et bientôt, de l'horizon, vint s'abattre sur la tête de l'infortuné Pythagore.

Les causes atmosphériques de cet ouragan n'échapperont pas à la sagacité du lecteur, comme dirait ce bon M. Prudhomme, quand il saura que madame Graffinard ne se serait pas jetée au feu pour son mari, ni pour la jeune demoiselle de quinze ans dont elle était la belle-mère. Sa coquetterie et ses prétentions à la jeunesse souffraient beaucoup de la présence de Rose à la maison.

Madame Graffinard recevait un coup de poignard dans le cœur chaque fois qu'une pratique lui disait, en voyant Rose assise à côté d'elle au comptoir :

— Madame, vous avez là une bien jolie fille.

La modestie et la timidité faisaient rougir Rose, et madame Graffinard marmottait quelques mots inintelligibles de réponse, en tremblant de dépit et pâlissant de colère.

Le placide Pythagore était loin de se douter des combats furieux que les pensées se livraient alors dans le cerveau de sa femme... Ah! si Honoré de Balzac avait passé par là et s'il était

entré dans le magasin, il aurait lu sur la physionomie de la parfumeuse les révoltes comprimées de ses sentiments ; mais Graffinard n'était pas Balzac.

En quelques semaines, Aurore sentit que sa position n'était tenable qu'à la condition de sacrifier l'automne de sa vie au printemps de mademoiselle Rose Graffinard (style de parfumeur).

L'une allait-elle consentir à renoncer au monde parce que l'autre y entrait ?

Aurore avait horreur de son rôle de belle-mère. Elle eût donné deux doigts de sa jolie main pour que Rose fût laide et qu'elle eût consenti à se retirer dans un couvent ; mais la belle enfant sentait en elle, sans pouvoir encore se l'expliquer, que la femme qui n'est pas abrutie dès l'enfance par des parents stupides ou fanatiques, doit tenir sa place honorablement ici-bas, et ne pas arriver à l'imbécillité par l'abus des oraisons. Les êtres humains n'ont pas été créés pour être abêtis par le *carcere duro* des *Pater* et des *Ave*.

Mademoiselle Graffinard ne se contentait pas d'être une jolie personne, elle était encore intelligente, aimable et spirituelle.

Toutes ces qualités augmentaient journellement l'aversion de la belle-mère. Elle se crut encore assez douée de charmes pour défendre la position qu'elle occupait parmi les beautés du quartier. Le voisinage incessant de Rose lui donnait un grand désavantage, mais à force de soins et d'habileté, elle entra résolument en lutte.

Elle devint plus coquette, elle fit l'aimable et resta quelques heures seulement au magasin par jour. Elle se disait malade et se donnait du repos. La coquetterie lui défendait la fatigue et la jalousie l'éloignait de Rose.

A force de bander un arc, la corde finit par se rompre ; à force de souffrir, on arrive à l'émeute et à la révolte. Vainqueur, on peut vivre au moins ; vaincu, on meurt, et tout est dit.

Aurore voulait s'affranchir de cette position pénible; incapable de se résigner, elle avait résolu de se révolter. Elle voulait se révolter, vaincre et vivre dans une complète indépendance. Elle sentait que le sang noble des Quatre-Vents qui coulait dans ses veines n'avait pas dégénéré sous le plafond roturier d'un magasin de parfumerie.

Peu à peu elle devint froide et réservée avec mademoiselle Rose.

Quand elle parlait de cette charmante enfant, elle disait : « La fille de mon mari. » Elle ne perdait aucune occasion de faire remarquer qu'elle n'était pour rien dans sa venue au monde.

M. Graffinard ne voyait rien de tout cela, et Rose supportait sans se plaindre la manière d'agir de sa coquette belle-mère.

Enfin, il arriva un jour que madame Graffinard devint plus nerveuse, plus irritable, plus sévère pour la pauvre jeune fille. Elle refusa nettement de paraître à côté d'elle au magasin.

Le parfumeur regarda cela comme un caprice de jolie femme et ne souffla mot.

De concessions en concessions de la part de ce débonnaire de mari, la belle Aurore parvint à imposer ses volontés dans la maison. Puis elle se refusa de sortir avec Rose. Quand l'enfant désirait aller au spectacle, Madame disait : « Dites à votre père de vous y conduire. » Pour la promenade, même réponse.

Le parfumeur regarda cela comme un caprice de jolie femme et ne souffla mot.

Avec le temps, madame Graffinard se fortifia dans son camp retranché. Elle dormait la grasse matinée, passait deux heures à sa toilette, puis, sortait seule à travers la ville. En prenant goût à la liberté, elle devint plus fière et plus coquette. Elle se mit à suivre les modes, les toilettes tapageuses devinrent ses préférées. Elle doubla ses dépenses et, insensiblement, elle arriva à ouvrir des comptes illimités chez sa modiste et chez sa couturière.

Le parfumeur regarda encore cela comme un caprice de jolie femme et ne souffla mot.

O amour, quand tu nous tiens ! La passion de Pythagore pour la dernière descendante des Quatre-Vents tournait en faiblesse. Et quand il voulut mettre un frein à ses fantaisies, il n'était plus temps.

Madame ne tenait aucun compte des observations de Monsieur. Elle avait réponse à tout. Elle finit de convaincre le malheureux boutiquier qu'il devait regarder comme un grand honneur qu'elle eût consenti à descendre jusqu'à lui; si quelqu'un devait souffrir de cette mésalliance, c'était elle. Graffinard voulut invoquer les

principes de 89, mais elle l'envoya promener avec ses idées révolutionnaires.

— Ah! c'est ainsi, madame, s'écria un jour Pythagore, dans un moment de colère, eh bien! je vous couperai les vivres.

— C'est ce que nous verrons.

— Vous le verrez.

— Je ferai des dettes et vous les payerez.

— Je ne les payerai pas.

— Je vous en défie.

Ce dernier mot était un coup de massue sur la tête de l'ex-galant parfumeur. Il tenait à son honorabilité, à son crédit; il redoutait l'esclandre, il recula, sachant par expérience que ce que femme veut, le mari doit le vouloir.

Et madame se radoucissant tout à coup, lui dit avec une doucereuse voix :

— Croyez-vous donc, mon ami, qu'il soit bien agréable pour une femme de mon âge de passer ma vie à côté de votre grande fille? Il faut que vous ayez bien peu de perspicacité pour ne pas avoir deviné cela? Que ne la mariez-vous?

— Marier Rose?

— Oui.

— Déjà !

— Elle entre dans sa seizième année.

— C'est juste. Mais il faut lui trouver un parti sortable.

— Vous le chercherez.

— Mettre la main sur un bon gendre n'est pas chose facile.

— Il y a bien un merle blanc au Jardin des Plantes.

— Ce n'est pas une raison.

— Si, ce qu'on veut, on le peut.

— Je ne demanderais pas mieux... mais...

— Assez, monsieur Pythagore. Et je vous promets qu'avant trois mois Rose sera mariée...

— A la bonne heure !

— Alors vous reprendrez cette amabilité qui va au cœur et vous me rendrez tout votre amour.

— Pour le moment ne parlons pas des absents, répondit Aurore.

— Toujours railleuse, toujours fine et piquante, murmura Graffinard avec un sourire forcé.

— En attendant, je veux faire un tour au Bois...

— Au Bois ?

— Vous n'avez pas remarqué que, depuis quelques jours, je n'ai plus d'appétit...

— Allez, allez, Aurore de ma vie, si le grand air est nécessaire à votre santé. Pendant ce temps, je vais penser à notre futur gendre.

Madame fit toilette, et, se prélassant dans une riche calèche de louage, partit pour le bois de Vincennes. Cette promenade lui était sympathique, il y avait un feuillage ombreux, de timides oiseaux qui voletaient et de hardis jeunes officiers qui avaient des œillades assassines comme la pointe de leur épée.

Il est temps de l'avouer à nos lecteurs, la charmante Aurore des Quatre-Vents avait toujours eu un faible pour l'habit militaire.

Tous les goûts sont dans la nature, se disait le parfumeur Graffinard, et il regardait encore cela comme un caprice de jolie femme et ne soufflait mot.

V

A LA RECHERCHE D'UN GENDRE

En cherchant dans sa mémoire, M. Pythagore Graffinard se souvint qu'il avait à Châtellerault un sien ami qui avait un fils et que ce fils devait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans.

Ce jeune homme pouvait donc être un bon parti pour sa fille.

Il avait connu son ami Fourcadin dans une belle position de fortune, et comme il le savait d'une économie excessive qui allait, en certaines occasions, jusqu'à l'avarice, il ne doutait pas qu'il eût doublé ou même triplé ses capitaux dans son commerce de couteaux.

En pensant à Fourcadin, il pensa à Châtellerault et il se dit : *Cette ville est en province* et la province a du bon pour l'élevage des gendres.

Il fit donc les réflexions suivantes :

» J'ai toujours entendu dire que, depuis Charlemagne, Paris était la ville la plus pervertie de France. Il est donc prudent et sage, pour un père de famille, de chercher un gendre hors des murs de la grande cité : Châtellerault est mon affaire. Là, les mœurs doivent être douces et patriarcales, quoiqu'on y fabrique beaucoup de couteaux...

» Ce n'est donc pas une raison, car il y a des gendarmes qui ont le cœur tendre comme la rosée, et il y a, à Nanterre, des rosières qui ont un cœur de marbre et une figure de cire. Pourquoi ? *That is the question !*

» Les mœurs de nos départements ont donc une supériorité incontestable sur les mœurs de la capitale.

» La jeunesse doit donc avoir une dose de morale plus grande. Elle a de la *tenue*, et qui sait se tenir, jouit dans le monde d'une considération méritée.

» La dépravation de la vie parisienne, le débraillé de ses instincts sont autant de poisons subtils qui s'infiltrent dans les jeunes âmes. Cette intoxication porte un préjudice incalculable à l'avenir des jeunes célibataires.

Jetez donc entre les bras d'un de ces roués du boulevard et d'estaminet une fille chaste et pure ?

» Le père sera le bourreau, l'enfant, la victime.

» Et je veux que Rose soit heureuse.

» Je vais donc écrire sur-le-champ à mon brave Fourcadin, et s'il y a moyen, ma fille deviendra sa bru. — Il est bien entendu que je n'influencerai en rien le choix de ma chère Rose. — Je veux qu'elle se marie selon son cœur ; s'il y a de bons ménages sur terre, ce sont ceux-là. »

M. Graffinard passa dans son cabinet et se mit à son bureau.

Pendant que le parfumeur se disposait à demander un gendre au département de la Vienne, il se jouait dans son magasin une petite comédie qui aurait pu faire supposer que l'époux futur de sa fille habitait le département de la Seine.

Madame Aurore Graffinard montait en voiture,

quand un jeune homme, qui depuis quelques instants était entré dans la rue Saint-Denis, se dirigea vers la maison de parfumerie. Il se retourna pour suivre des yeux la calèche qui emportait l'aimable boutiquière au bois de Vincennes, puis reporta son attention sur l'objet de sa pensée première. Il regarda à travers les glaces de la devanture du magasin; mademoiselle Rose était seule au comptoir. Il en ressentit une douce émotion.

La jeune fille, tout en paraissant fort occupée à un ouvrage de broderie, avait pu observer ce qui se passait dans la rue. Elle avait baissé un peu plus ses paupières pour mieux voir et sentait en elle un trouble indéfinissable qui la charmait... Il y a tant d'ivresse dans les premières émotions du cœur !

Le jeune homme s'assura d'un regard que M. Graffinard n'était pas là; il entra.

Rose détourna la tête pour cacher le léger incarnat qui venait d'envahir subitement le satin de ses joues. Elle voulait feindre de ne pas voir, mais elle faisait cela malhabilement, comme une innocente.

Si, en ce moment, on lui eût dit un mot, un seul mot, qui pût lui faire soupçonner qu'on lisait sur sa figure ce qui se passait en elle, au lieu de nier simplement, elle aurait caché son visage dans ses mains, comme font les enfants lorsqu'ils sont pris en faute.

Du reste, ceci fait son éloge.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus d'enfants, les jeunes filles sont rares.

Le jeune homme salua mademoiselle Graffinard.

Elle rendit le salut en inclinant légèrement la tête en avant, et en prononçant le mot *Monsieur* d'une façon inintelligible.

L'amoureux, au bout de cinq minutes, vint au comptoir pour solder les objets de parfumerie qu'il avait choisis. Il fit à mademoiselle Rose un de ces compliments stéréotypés, que font, dans le monde, les gens honnêtes et timides.

Rose baissa les yeux, ses joues s'empourprèrent davantage. Pour se tirer d'embarras, elle remuait la monnaie dans le tiroir de son comptoir sans pouvoir se rendre compte combien

elle avait à remettre sur la pièce de vingt francs qu'elle avait devant elle.

— Mais vous me rendez deux francs de trop, dit le jeune homme.

— Ah ! c'est juste, répondit mademoiselle Graffinard.

— Et monsieur votre père se porte toujours bien ?

— Mais oui, monsieur.

— Allons, tant mieux ; mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

A peine l'inconnu eut-il disparu, que Rose leva la main qu'elle avait posé sur le louis d'or. Elle le prit, le considéra attentivement, et, tirant un petit porte-monnaie en velours de sa poche, elle échangea la pièce contre une autre de même valeur, qu'elle jeta dans le tiroir.

» C'est un souvenir de *lui*, se dit-elle ; il lui a appartenu, ce beau louis : je veux le conserver toujours, il me servira de talisman. On dit, d'ailleurs, que lorsqu'on possède une pièce d'or qui a appartenu à une personne à laquelle on s'intéresse, elle vous sert de préservatif contre les mauvaises pensées et les accidents. »

Les gens naïfs sont superstitieux.

Une jeune fille peut donc croire aux dictons des bonnes femmes.

Il y a des légendes, des proverbes, des croyances qui se transmettent de génération en génération, en passant simplement de bouche en bouche. C'est ainsi que certaines absurdités, certaines âneries voyagent à travers les âges, sans avoir jamais eu de contradicteurs, parce que l'homme sérieux qui les entend lève les épaules et tourne le dos, sans se donner la peine de les réfuter. C'est un tort, car les ignorants, les imbéciles et les idiots les répètent, les propagent et les éternisent.

Que de ratures il y aurait à faire dans ce code verbal qu'on appelle la *Sagesse des nations*. Que de proverbes sont stupides !...

Comme on le voit, mademoiselle Rose n'était pas très avancée dans ses amours. Elle en était encore à ces préliminaires enfantins et charmants qui, pourtant, agitent le cœur en troublant la conscience.

On sent qu'on fait mal, mais on éprouve tant de bien ! Si l'on ne va pas plus vite dans le chemin

fleuri des sentiments, c'est que la conscience est là, comme un gendarme moustachu, sabre au côté. Elle ne quitte pas de l'œil ce pauvre cœur, et elle est toujours prête à l'arrêter au moindre écart.

Mademoiselle Graffinard avait vu pour la première fois M. Maxime à sa pension. Il était le frère aîné d'une de ses amies. Lorsque le jeune homme venait voir sa sœur, Rose l'avait rencontré au parloir. Elle avait causé plusieurs fois avec lui et l'avait même chargé, un jour, d'une lettre pour son père. Maxime connaissait le parfumeur et se trouvait très heureux d'obliger la jolie pensionnaire.

Quand Rose sortit de pension, Maxime fit une consommation exagérée de parfumerie, pour avoir un prétexte d'entrer dans le magasin qui recélait celle qu'il aimait. Il aurait pu employer d'autres moyens ; mais, pour le moment, il avait choisi le plus simple, comme étant le plus naturel. Il n'avait pas l'étoffe d'un roué ; il croyait à la religion de l'amour.

Ce fut donc avec une agréable émotion que mademoiselle Graffinard glissa son porte-monnaie

dans la poche de sa robe, petite poche discrète, cachée entre deux plis d'étoffe, qui, pour la première fois, devenait complice d'un cœur qui s'éveille.

La jeune fille jeta un coup d'œil vers le fond du magasin, pour bien se convaincre de l'absence de son père. Puis, satisfaite de ne le voir ni l'entendre, sa physionomie reprit le calme de l'innocence. Elle se remit tranquillement à son travail de broderie, mais elle était toute à ses pensées, elle éprouvait un bonheur invisible.

M. Pythagore Graffinard, après avoir choisi dans une boîte sa meilleure plume de fer, était assis à son bureau, écrivant la lettre suivante :

« Mon cher Fourcadin,

» Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous serrer la main, mais croyez que je n'en suis pas moins votre ami tout dévoué, comme autrefois, lorsque vous habitiez la capitale. J'espère que vous avez toujours cette santé florissante qui faisait tant envie, jadis, aux souffreteux et poitrinaires de notre quartier. Je vois dans l'almanach *Bottin-Didot* que vous

êtes un des premiers fabricants de Châtellerault, je vous en fais mon compliment bien sincère; et par contre je vous dirai que ma parfumerie va aussi son petit bonhomme de chemin. Je boulotte, je me plais dans la vie commerciale et ma fortune s'arrondit. J'ai une grande fille, douce, aimable, bonne, charmante.

» Elle est en âge de se marier. Mais je lui voudrais trouver un parti convenable, quelque jeune homme riche de province, rangé, vertueux, honnête. Nos Parisiens sont trop dans le progrès, ils déraillent trop facilement de la ligne droite pour qu'un père de famille leur confie l'avenir de son enfant... Mais j'y pense, est-ce que vous n'avez pas un fils ? Il me semble l'avoir embrassé, il y a une quinzaine d'années, à l'hôtel du *Plat d'étain*, où vous étiez descendu en revenant voir Paris. S'il est bon sujet et s'il est beau physiquement, expédiez-le-moi. — S'il plaît à ma fille, si ma fille lui plaît, c'est une affaire faite. Si ça vous va, mon cher Fourcadin, répondez-moi *illico*.

» Votre vieil ami tout dévoué,

» PYTHAGORE GRAFFINARD ».

Notre excellent parfumeur, après avoir sablé son épître avec une poudre de grès bleu à paillettes d'or, la relut plusieurs fois. Il en parut satisfait. La plume de madame de Sévigné, selon lui, n'avait jamais eu de plus belle inspiration épistolaire.

Il prit son chapeau et sortit. Il alla mettre lui-même la lettre à la poste, afin d'être seul dans le secret de sa démarche.

Pendant que M. Graffinard cheminait vers le bureau de poste, Aurore, son épouse chérie, était assise sur le fin gazon du bois de Vincennes à côté d'un jeune officier, au regard martial et à la moustache provocante.

Voici ce qui lui était arrivé :

Madame Graffinard, en entrant dans le bois, avait ordonné à son cocher de brûler le *macadam*. — Les chevaux, excités par le fouet, avaient pris une allure rapide. — Il faisait lourd, le soleil était brûlant, l'air pénétrait avec peine dans la poitrine. — La vitesse imprimée à la voiture produisait un léger courant d'air qui, en frappant au visage de la charmante promeneuse, lui faisait éprouver une certaine sensation de

fraîcheur. Elle était heureuse, s'abandonnant avec indolence aux molles secousses de son véhicule. Rêveuse, les yeux à demi fermés, elle avait parfaitement oublié qu'il existait au monde un parfumeur du nom de Graffinard. Ses idées s'envolaient vers des régions plus éthérées que l'atmosphère banale d'un magasin de parfumerie... quand tout à coup les chevaux prirent le mors aux dents; un taon à l'aiguillon terrible venait de s'abattre sur eux. L'attelage, rendu furieux par les piqûres de l'insecte, dévorait l'espace. Le cocher, surpris par cette course vertigineuse, fut précipité de son siège. La voiture, au détour d'une allée, heurta un poteau; un des essieux se brisa, et madame Graffinard, à demi morte de peur, alla rouler à quelques mètres de là sur la pelouse. Sa chute fut amortie par deux bras vigoureux qui, au moment du danger, se tendirent vers elle. Ce secours inattendu lui venait d'un grand, bel et jeune officier, qui, avec un sang-froid tout militaire, avait paré aux funestes conséquences de ce dangereux accident. Elle en fut quitte pour une violente émotion.

Pour échapper aux regards curieux de la foule, le galant officier offrit son bras à Aurore, en lui disant :

— Il faut marcher un peu, madame, pour remettre vos sens dans leur état normal.

Madame Graffinard obéit machinalement, et son sauveur l'emmena dans une des sinueuses allées qui se perdent dans les taillis.

— Eh bien ! comment vous trouvez-vous à présent ? lui dit-il après quelques minutes de marche.

— Mieux, monsieur.

— Le mouvement est un remède souverain à l'accident qui a failli vous faire perdre la vie. Dans un quart d'heure vous aurez retrouvé votre sérénité première, et je bénirai alors le ciel de m'avoir placé sur votre route.

— Je n'oublierai jamais l'important service que vous m'avez rendu ; sans vous, je serais peut-être morte à cette heure.

— Vous ne deviez pas mourir, madame, répondit en souriant l'officier ; dans le bois de Vincennes, il y a un dieu pour les jolies femmes.

— Vous êtes alors un des anges de ce dieu, ajouta la parfumeuse en jetant timidement les yeux sur son sauveur, qu'elle n'avait pas encore regardé.

— Belle et spirituelle, madame, dit alors le jeune homme avec un doux sourire, vous avez toutes les perfections de la femme.

— Je pourrais répondre à votre compliment flatteur en parlant de votre courage, monsieur; mais permettez-moi de vous témoigner seulement toute ma reconnaissance pour vos soins empressés et votre dévouement.

— C'est inutile, madame. Je suis déjà assez récompensé par le plaisir que j'éprouve de vous avoir rendu service.

— Et je vous en garderai un éternel souvenir!..

— Vous paraissez fatiguée, dit alors l'officier en s'arrêtant et en changeant de ton.

— Oui, mon émotion est passée et la fatigue est venue.

— Si vous voulez vous reposer un instant.

Aurore se sentait brisée; elle s'assit sur un tertre de gazon qui bordait le chemin. Elle était

encore pâle et portait fréquemment à ses narines fines et arquées un riche flacon de sels.

Le jeune officier se plaça près d'elle et put alors la contempler tout à son aise.

Après un long silence, madame Graffinard reprit la parole pour demander le nom de celui à qui elle devait la vie.

L'officier prit une carte dans un petit portefeuille et la lui présenta.

Aurore y lut les mots suivants :

« Anténor des Malhars. »

— Est-ce que par hasard, monsieur, demanda la belle parfumeuse, vous seriez parent de M. Philippe des Malhars dont l'immense propriété est située en Bretagne, non loin du château des Quatre-Vents ?

— Philippe des Malhars, répondit Anténor, était mon grand-père.

— Serait-il possible ?

— C'est l'exacte vérité, madame.

— Dans ma jeunesse, j'ai beaucoup entendu parler de votre honorable famille.

— Y aurait-il indiscrétion à vous demander ?..

— Ne m'interrogez pas, monsieur, je vous en prie.

Madame Graffinard se leva brusquement et fit signe à une voiture qui passait au bout de l'allée.

Anténor n'était pas encore revenu de sa surprise qu'Aurore était installée dans le coupé.

— Rue Saint-Denis, dit-elle, vite!

Le jeune officier accourut trop tard pour saluer une dernière fois la charmante Parisienne.

— Quel est donc ce mystère? dit-il.

Madame Graffinard, blottie dans un coin de la voiture, faisait les réflexions suivantes :

» Grand Dieu!... quelle honte pour moi, si ce jeune homme avait osé me demander mon nom! Il aurait vu que la seule descendante en ligne directe de l'ancienne et honorable maison des Quatre-Vents est aujourd'hui la femme d'un parfumeur dans le quartier Saint-Denis. Quelle humiliation pour mes nobles aïeux! D'un château séculaire tomber dans une boutique d'essences et de pommades! quelle dégringolade! c'est affreux! Et puis, avoir troqué le nom nobiliaire des Quatre-Vents contre le nom plébéien de Graffinard-Pouah!.. »

Et Aurore cacha sa figure dans ses deux mains en poussant un profond soupir. Elle resta absorbée dans ses pénibles pensées, jusqu'à ce que la voiture s'arrêtât devant la porte de son magasin. Elle ouvrit la portière, jeta une pièce de cinq francs au cocher et gagna rapidement sa chambre. En un clin d'œil elle eut changé de toilette, puis elle s'assit devant sa glace, pour réparer tant bien que mal le désordre de sa coiffure.

M. Pythagore Graffinard, après avoir jeté sa lettre à la poste, revenait heureux et content à son domicile. En tournant la rue Saint-Denis, il se trouva face à face avec son vieil ami Stanislas Benjoin.

— C'est vous, Stanislas, s'écria-t-il.

— Moi-même, mon cher Pythagore.

— Par quel hasard êtes-vous dans la capitale ?

— Je suis venu régler mon compte avec mon successeur.

— Depuis que vous êtes retiré des affaires, vous ne vous ennuyez pas ?

— Non ; je m'occupe d'histoire naturelle.

J'herborise le jour et je lis M. de Buffon le soir.

— Et madame Benjoin ?

— Ma femme s'occupe de ses poules et de ses rosiers.

— A propos, vous êtes grand-père ?

— Oui, ma fille a accouché d'un gros garçon la semaine dernière.

— La mère et l'enfant se portent bien ?

— Comme la porte Saint-Denis.

— Ah ! vous avez été *chançard* de trouver un gendre et un successeur tout à la fois.

— Certes, mon gendre Bouricot n'a pas à se plaindre non plus. Il fait de bonnes affaires et de beaux enfants. Et puis, il faut vous dire : en épousant ma fille, il est tombé sur un véritable trésor ; Cornélie a été élevée dans la perfection; elle est industrieuse comme le castor, bonne et douce comme la sarigue, prévoyante comme le lapin et économe comme le rat musqué... Vous voyez donc bien, mon cher Pythagore, que ma fille réunit toutes les qualités propres à faire le bonheur domestique de l'homme que je lui ai donné pour époux.

— Vous parlez comme feu Buffon.

— Le style c'est l'homme. Et madame Graffinard se porte bien?

— A merveille!

— Je me sauve. Il faut que je sois à Maisons-Laffitte pour dîner. Venez nous voir un de ces jours.

— Heureux homme! se dit le parfumeur en voyant s'éloigner son ami. Il a marié sa fille et il vit tranquille à la campagne, sous de grands arbres; il peut manger en plein air, et cueillir des fruits nouveaux dans son jardin.

Il ne connaît pas son bonheur. Espérons que ma fille sera aussi heureuse, car le fils de Fourcadin doit être probe, honnête, rangé; il ne doit avoir aucun vice de ces jeunes gens de Paris qui se font un plaisir de passer leur jeunesse à piétiner sur le cœur des demoiselles.

V

LE JEUNE HOMME DE CHATELLERAULT

Un beau matin, M. Pythagore Graffinard, en dépouillant sa correspondance, trouva une lettre portant le timbre de Chatellerault.

— Enfin ! dit-il.

Il fendit délicatement l'enveloppe avec un couteau à papier.

— Après tout, ajouta-t-il, je n'ai pas à me plaindre de la négligence de mon ami, il n'a mis que huit jours pour me répondre. C'est de la promptitude pour un commerçant de province.

Il prit la lettre et l'ouvrit.

Il la lut à demi-voix ; elle était ainsi conçue :

« Mon cher Pythagore,

» Votre honorée, que j'ai reçue la semaine dernière, m'a causé une véritable joie. Si vous croyez que mon fils puisse devenir votre gendre, j'acquiesce dès aujourd'hui à ce mariage. Nos enfants formeront un couple assorti ; votre fille, si elle a tenu ce qu'elle promettait, doit être charmante, et mon fils qui a tenu plus qu'il ne promettait, est un joli luron. — Pour moi, il n'a qu'un défaut, c'est de ne pas mordre à la fabrication des couteaux et de préférer la lecture du *Journal amusant* au règlement des comptes courants que j'ai avec mes commettants. Il aura peut-être plus de goût pour la parfumerie. Enfin je vous l'expédierai sous trois jours, et, si les beaux yeux de mademoiselle Rose trouvent le chemin de son cœur, vous me le ferez savoir. — Du reste, mon ami, je vous donne *carte blanche* pour traiter cette affaire de conjungo, ce que vous ferez sera bien fait.

» Onésime arrivera donc à Paris samedi prochain ; comme ce jour-là n'est pas un jour

d'échéance, vous pourrez le recevoir tout à loisir.

» Votre ami pour la vie,

» FOURCADIN. »

Voilà donc un mari pour ma fille, pensa le parfumeur ; pourvu que mon enfant l'accepte, toutefois. Le jeune Fourcadin est peut-être un peu emprunté, un peu godiche, mais cela tient au *terroir* où il est né. Je me charge de l'acclimater à Paris, je lui procurerai des distractions, bals, concerts, promenades, rien ne me coûtera pour le préserver de la nostalgie. Il sera donc ici samedi. Je commencerai par lui donner un avant-goût des *plaisirs du dimanche* en le conduisant aux courses du bois de Boulogne. Je vais prévenir Aurore de la prochaine arrivée de mon gendre.

Et M. Graffinard monta quatre à quatre dans la chambre de sa femme.

Aurore était à sa toilette ; enveloppée dans un ample peignoir, elle était aux mains de son coiffeur, qui lui arrangeait artistement un chignon bouffant qu'il lui avait apporté. Ces cheveux, suivant l'artiste capillaire, venaient de Bretagne, le pays où Aurore avait reçu le jour.

Ils avaient été coupés sur la tête d'une jeune Bretonne bretonnante. Madame Graffinard apportait beaucoup d'importance à l'origine de sa chevelure.

Elle avait des préjugés pour *enchignonner* sa tête.

Ces cheveux payés au poids de l'or avaient peut-être été rasés sur le crâne de la femme d'un porteur d'eau ; mais, en coquetterie comme en religion, c'est la foi qui sauve.

Les coiffeurs de Paris sont tous plus ou moins descendants de M. de Crac, pour flatter la manie de leurs clients ; verbeux, loquaces et parfois spirituels, ils savent aussi bien que personne qu'on n'attrape pas des mouches avec du vinaigre.

— Qui est là ? demanda madame Graffinard sans sortir de son immobilité.

— C'est moi, ma chérie, répondit le parfumeur.

— Pourquoi venir me déranger à cette heure ?

— J'ai une nouvelle à vous apprendre.

— Je ne puis vous écouter en ce moment, monsieur; vous voyez bien que je suis toute à ma toilette. Revenez dans une heure.

— J'attendrai, chère Aurore.

Et M. Graffinard s'assit sur une chaise.

— Non, sortez; vous troublez mon coiffeur dans son inspiration.

— C'est, je crois, inutile de renvoyer monsieur votre mari, madame, dit alors le coiffeur; Je viens de placer la dernière épingle dans vos beaux cheveux.

— Vous reviendrez demain, à la même heure?

— C'est entendu, madame.

Et le coiffeur sortit de la chambre en faisant un gracieux salut aux époux Graffinard.

Madame se contempla encore quelques instants dans sa glace et dit en se tournant vers Pythagore :

— Comment trouvez-vous cette nouvelle coiffure ?

— Charmante, répondit le parfumeur en quittant sa place et en admirant la tête de sa femme avec la profonde attention qu'eût mise un collectionneur à regarder un objet d'art.

— Cette mode nouvelle me rajeunit, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas besoin de cela pour me plaire, Aurore.

Madame Graffinard jeta un coup d'œil oblique sur son mari et fit une petite moue fort significative. Cette expression de physionomie que Pythagore n'avait pas remarquée, voulait dire:
» Imbécile, est-ce que vous croyez que c'est pour vous que je me fais si belle?

» Si je cherche à dissimuler ma trente-troisième année, ce n'est pas pour faire la cour à vos quarante-cinq ans! Je n'ai pas acheté de longs et beaux cheveux pour donner des velléités à votre perruque *poivre et sel!* J'ai des idées de séduction, mais elles ne me sont pas inspirées par votre physique suranné. Si je veux rajeunir ma tête, c'est que mon cœur n'est pas vieux. L'une a passé la trentaine, l'autre n'a pas vingt ans. L'une s'ennuie rue Saint-Denis et l'autre se réjouit au bois de Vincennes. C'est là qu'il s'est éveillé, c'est là qu'il a goûté des sensations nouvelles. »

M. Graffinard, après avoir tourné autour de sa femme en poussant quelques exclamations admiratives, donna une intonation confidentielle à sa voix et dit:

— Vous m'aviez manifesté le désir de marier Rose, je vous ai écoutée.

— Ah! fit la parfumeuse en inspectant ses ongles taillés en amandes.

— Oui, ma chérie, samedi prochain, le chemin de fer nous apportera un gendre.

— J'en suis heureuse pour votre fille. Vous ne me dites rien de ma nouvelle robe?

— Ravissante. Où l'avez-vous achetée?

— C'est Hortensia, la grande couturière de la rue de Rivoli, qui me l'a fournie.

— Vous avez l'air d'une reine.

— La coupe en est gracieuse, n'est-ce pas?

— Admirable! Elle vous coûte cher?

— Non, cinq ou six cents francs;... du reste on vous enverra la facture.

— Vous auriez dû me consulter, Aurore, avant de faire cette emplette. J'ai des amis dans les nouveautés qui vous auraient donné une étoffe aussi belle et à meilleur compte.

— Est-ce que vous croyez que je vais fournir moi-même mon étoffe à ma couturière?

— Pourquoi non?

— Parce que je ne veux pas ressembler à ces femmes au goût étroit et mesquin qui assassinent la mode par leur parcimonie. Hortensia

fournit, coupe et livre à ses pratiques toutes les toilettes qui sortent de chez elle. Elle n'accepte de nouvelles clientes qu'à cette condition.

— C'est différent, répondit M. Graffinard, dompté par le ton impérieux que sa femme avait pris pour prononcer ces derniers mots.

— Alors, votre gendre arrive à la fin de cette semaine? reprit Aurore avec calme en se dirigeant vers le lit sur lequel elle prit un riche et élégant chapeau qu'on lui avait apporté dans la matinée.

— Oui, répondit le parfumeur. Onésime, fils de mon vieil ami Fourcadin, sera ici samedi.

— Est-il riche?

— Il doit l'être.

— Tant mieux!

— Il a vingt-cinq ans.

— C'est bien. Est-il joli garçon?

— Je le crois.

— Plaira-t-il à votre fille?

— Je le pense.

— Espérons-le! Que dites-vous de ma coiffure?

— Délicieuse. On vous prendrait pour la sœur cadette de Rose.

— Vraiment?

— Je vous le jure!

— Ah! c'est qu'Amélie excelle dans son art!

— Quelle Amélie?

— La modiste de la rue Laffitte.

— Je ne la connais pas.

— C'est que vous ne lisez pas les journaux.

— Si, pourtant.

— Son nom resplendit à la quatrième page.

— C'est possible; moi, je ne lis que les *faits divers*.

— Sa renommée est européenne.

— Elle est chère?

— Non.

— Combien vous vend-elle ce chapeau?

— Soixante ou quatre-vingts francs, je ne sais au juste.

— Soixante ou quatre-vingts francs!

— Eh bien?

— Vous voulez donc me ruiner?

— Je ne puis pourtant pas m'habiller comme

une maîtresse de piano à vingt sous le cachet.

— Je ne vous demande pas un tel sacrifice... mais il me semble...

— Que vous semble-t-il? interrompit Aurore avec impatience.

— Il me semble que des parfumeurs ne doivent pas s'habiller comme des ambassadeurs.

— La raison?

— La raison en est bien simple...

— Tenez, Pythagore, vous m'ennuyez, repartit vivement madame Graffinard.

— Si j'ai consenti à vous épouser, ce n'est pas pour être tyrannisée... Vous êtes riche, je peux bien être élégante. Étant dans les affaires, votre fortune, votre fortune augmente tous les jours, et puis nous n'avons pas d'enfant... Il faut vous défaire de la manie de thésauriser avant que cette manie soit passée à l'état de passion... Et d'ailleurs j'ai les avares en horreur... Si vous me poussez à bout, si vous m'exaspérez par vos lésineries continuelles, je renonce au monde, je brûle ces toilettes, je me coupe les cheveux et je me retire dans un couvent. J'aime mieux m'enterrer vivante dans une cellule que de vivre

torturée par vos idées fausses et votre mauvais caractère.

— Oh ! ma louloute chérie, calmez-vous, s'écria le parfumeur en prenant dans ses mains les mains tremblantes de sa femme. J'ai eu tort... pardonnez-moi...

— Je sens que je vais me trouver mal, dit Aurore d'une voix faible.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! un peu de courage, remettez-vous, mon adorée.

— Vous me tournez les sens, Pythagore ; vous me ferez mourir... vous voulez donc ma mort ?

— Aurore, chassez ces tristes idées...

— J'étouffe ici.

— Voulez-vous que je vous ouvre les fenêtres ?

— Non, je reviens à moi.

— Vous me ferez envoyer les factures par vos fournisseurs, je les paierai... Allons, ne pensons plus à tout cela !

— Il y a des moments où vous êtes cruel, Pythagore.

— J'en conviens, mais pardonnez-moi.

— Je vous pardonne et je vais prendre l'air.

— C'est cela ; sortez un peu, allez au Bois ;

l'air y est pur et bienfaisant, au Bois; les arbres, les feuilles, les herbes purifient l'atmosphère...

— Déjeunez sans moi.

— Non pas.

— La scène violente que vous m'avez faite m'a coupé l'appétit.

— Est-il possible ?

— Je prends un biscuit et un verre de vin de Madère seulement avant de monter en voiture.

— Je vais chercher cela.

Pendant que Graffinard se dirigeait vers la salle à manger, Aurore jetait un dernier coup d'œil à sa toilette et souriait complaisamment à son miroir.

— Si je pouvais le rencontrer, pensait-elle.

Une heure plus tard, elle était en équipage. Elle allait au grand trot de ses chevaux au bois de Vinçennes.

Sa toilette tapageuse, sa pose indolente au fond de sa voiture effaçait le cachet d'honnêteté qui relève la femme aux yeux de la foule. En la voyant passer, on disait : « Oh ! la jolie cocotte ! »

La coquetterie la jetait d'un seul coup dans le *demi-monde*, en apparence du moins.

Mais, jusqu'à présent, elle était bien peu coupable ; elle voulait plaire à celui qui lui avait sauvé la vie, elle voulait le revoir et lui témoigner une fois de plus sa reconnaissance. Est-ce donc un si grand crime de montrer de la gratitude pour un service rendu ?

En se faisant coquette, elle croyait se faire grande dame.

Aurore des Quatre-Vents oubliait et voulait faire oublier madame Pythagore Graffinard.

Prenez-y garde, madame ; la coquetterie est sœur de la passion. Une femme coquette calcule encore toutes ses actions, mais une femme passionnée ne raisonne plus. Elle obéit aux égarements de son cœur et ferme les yeux pour ne pas entrevoir la profondeur des précipices qui bordent le chemin qu'elle suit.

Comment expliquer la conduite de la belle parfumeuse ?

Elle avait quitté subitement M. Anténor des Malhars pour ne pas lui avouer que, d'un castel breton elle était tombée dans un entresol de la rue Saint-Denis. Et, à présent, elle se mettait à la recherche du jeune offi-

cier, par caprice ou par curiosité peut-être !

Elle regrettait, nous pouvons le supposer, la façon peu civile avec laquelle elle avait pris congé de lui après son accident. Elle revenait donc au bois avec un bon sentiment dans l'âme.

Attendons pour juger la belle délaissée que son procès soit commencé et que sa cause soit entendue. Chers lecteurs, ne faisons pas comme certaines gens qui accusent et condamnent toutes les femmes, sans exception. Chez elles, l'intention ne peut être réputée pour le fait. Nous savons bien que les femmes sont plus variables que les girouettes, puisqu'elles changent lors même que le vent ne change pas... Mais soyons indulgents pour madame Graffinard ; elle fait peut-être exception à la règle générale.

Laissons notre belle Aurore à tous les charmes de sa promenade au bois de Vincennes et revenons rue Saint-Denis.

M. Pythagore Graffinard vient de se mettre à table pour déjeuner, et en face de lui il a Rose, sa fille bien-aimée.

— Serais-tu enchantée de te marier, ma chère enfant ? dit le parfumeur en donnant à sa fille

des asperges que la bonne venait de mettre sur la table.

— Oui, papa, répondit naïvement Rose.

— Ah ! ah ! fit M. Pythagore ; eh bien ! j'attends de Châtellerault le fils d'un mien ami, et, s'il te plaît, tu seras sa femme.

— Quand arrive-t-il ?

— Samedi.

— Oh ! mon Dieu ! si tôt !

— Oui ; mais tu es toute tremblante ; qu'as-tu?...

— Ce ne sera rien, mon père ; la surprise...

— Remets-toi, ma petite Rose. Quand tu auras vu le jeune homme de Châtellerault nous causerons plus longuement de mes projets.

VI

LE SAMEDI A PARIS

Pour un observateur, le samedi est un des jours de la semaine les plus curieux à étudier.

La veille du dimanche a une grande influence sur le caractère, les habitudes et les sentiments de la population parisienne.

Les commis, les employés, les bureaucrates sont les sensitives de ce sixième jour de la semaine.

Ces messieurs, généralement impolis, sont ce jour-là aimables, de peur que leurs supérieurs ne les chargent d'un supplément de besogne, qu'ils seraient obligés de faire le dimanche.

Avez-vous remarqué, chers lecteurs, combien un employé qui regarde le public par un guichet, qu'il peut ouvrir ou fermer à volonté, est souvent désagréable ?

— Dans certains ministères, dans certaines administrations de chemin de fer, la politesse ne semble jamais être à l'ordre du jour.

Être poli ne coûte rien pourtant.

On dit qu'en Angleterre la bureaucratie est plus révérencieuse pour le public. Je suis heureux de le croire, et j'en fais mes compliments à MM. les Anglais. Ici, je n'ai à m'occuper que des mille et une tribulations qui taquinent, qui énervent ce que l'employé français, caché derrière un petit rideau vert, appelle le *bon public*. Il le laisse attendre et se morfondre, tandis que lui se lime les ongles ou fait des cocottes en papier sur son pupitre.

Les employés de nos institutions publiques sont de petits despotes qui se vengent de leur servitude par une autorité relative.

Un subalterne qui use d'un pouvoir qu'il prend et se donne met toujours dans son autorité un peu de la fatuité de la *mouche du coche*,

et de la vanité de la *grenouille* qui veut se faire aussi *grosse* que le *bœuf*.

Le samedi, les coquettes ont l'esprit à la toilette. Depuis la grisette jusqu'à la femme à la mode, depuis la petite bourgeoise jusqu'à la grande dame, les instincts sont éveillés par la même cause.

Les commis et les *commises* des boutiquiers subissent peut-être plus que personne l'influence du samedi; depuis l'homme de peine jusqu'au patron, il s'opère un changement dans leur humeur respective.

L'homme de peine se place dès le matin dans les brancards de sa voiture à bras et porte à domicile toutes les commandes qui devaient être livrées dans le courant de la semaine; il travaille ce jour-là comme un nègre... que le fouet du planteur force à travailler.

L'aiguillon qui l'excite est l'idée du lendemain : le *dimanche*. Ce jour de liberté lui produit l'effet de la carotte fraîche *aux cheveux verts* que le maraîcher attache devant le nez de son âne pour le faire marcher plus vite. L'animal, voyant ce légume appétissant se balancer devant ses yeux

pleins de convoitise, double le pas, prend le trot, puis le galop, espérant attraper la carotte et la manger; oubliant, par gourmandise, la longueur de la route et la fatigue, il arrive en nage au marché sans s'en apercevoir.

Que de Parisiens imitent cet âne !

M. Pythagore Graffinard s'était levé de grand matin; à peine les yeux ouverts, il s'était dit : C'est aujourd'hui samedi, mon gendre est en route. Il a pris le convoi de nuit qui passe à Châtellerault; il déjeunera aujourd'hui avec nous. Jetons un coup d'œil au magasin et expédions les affaires le plus vite possible.

Il descendit, alla réveiller Jacques, l'homme de peine, et fit ouvrir le magasin. »

Il se mit sur le pas de sa porte, jetant à droite et à gauche un coup d'œil; mais il n'aperçut que quelques voitures, qui dérangeaient les balayeurs de leur matinale occupation.

La rue Saint-Denis était morne; cette fourmilière commerciale, si active, si industrieuse, était encore sous l'influence du repos silencieux de la nuit. Un employé de la Compagnie du gaz passa et éteignit les becs de gaz, dont la

lueur commençait à blêmir aux premières clartés du jour. Il vit une laitière s'installer avec ses boîtes à lait dans l'embrasure d'une porte cochère. Un instant après, il aperçut un chiffonnier, pliant sous le faix de sa hotte, se dirigeant vers le quartier Mouffetard ; mais, en interrogeant l'espace, il ne voyait pas la voiture de remise qui, selon lui, devait, à cette heure, amener sôn gendre du chemin de fer.

Quand Jacques eut nettoyé, balayé, épousseté le magasin, M. Graffinard rentra. Il prit un flacon contenant une essence parfumée et en jeta quelques gouttes sur le parquet.

— Il faut d'abord flatter l'odorat d'Onésime, dit-il. Les parfums orientaux comme celui-ci portent aux sens et disposent bien l'esprit. Il faut qu'avant tout le fils de mon ami ait une haute idée de ma parfumerie.

Puis, il se mit au comptoir et prépara le travail de la journée, en attendant l'arrivée de ses commis.

Le personnel du magasin de M. Graffinard se composait de deux charmantes demoiselles, Gérardine et Bertha; d'un commis de ville,

M. Franchard, dit *Bouton de Rose*, et d'un employé de magasin, nommé Musquet.

A huit heures tout le monde était arrivé.

M. Graffinard quitta son comptoir, donna quelques ordres à son commis de ville et passa dans son laboratoire pour presser quelques livraisons de parfumerie qu'il devait le jour même expédier en province.

— Est-ce que vous sortez? dit Musquet en s'adressant à Franchard, qui venait de mettre son chapeau.

— Oui, répondit celui-ci; je vais rue de la Verrerie, pour un achat de matières premières.

— Et de là?

— De là, je vais rue de Rivoli et rue de la Paix.

— Alors, vous reviendrez par les boulevards?

— Probablement.

— Prenez-moi donc un billet aux poules des courses.

— Volontiers.

— J'ai perdu dimanche dernier, mais j'espère me rattraper demain.

— Vous perdez vos appointements avec des

chevaux, et moi je les dépense avec des femmes.

— Et vous avez bien raison, monsieur *Bouton de Rose,* dit mademoiselle Gérardine.

— Mademoiselle, faites-moi le plaisir de ne pas m'appeler ainsi dans le magasin du patron. Il a des oreilles, le patron.

— Oh! oui, fit Bertha.

— Je ne permets de ces libertés qu'à ma fiancée, entre la poire et le fromage, lorsque nous sommes en tête à tête en cabinet de société.

— Il appelle sa fiancée sa bonne amie, dit Gérardine.

— C'est sa maîtresse qu'il devrait dire, ajouta Musquet.

— Un langage discret et pudique est de rigueur dans un magasin de parfumerie comme le nôtre, répondit M. Franchard. Quand on tient à l'estime de son patron, il est utile de mettre les points sur les *i* de sa conversation.

Un bruit de pas se fit entendre à l'entresol, et M. Franchard gagna la porte en lançant ces mots à demi-voix : Gare au judas! Et des yeux il désignait la petite ouverture pratiquée dans le plafond.

M. Franchard était un homme de trente-cinq ans, soigné de sa personne, poli, prétentieux, maniaque et mystérieux, au demeurant le meilleur garçon du monde. Tout ce qu'il faisait était en vue de plaire à son patron; il y avait quatorze ans qu'il était dans la maison. Il avait toute la confiance de M. Graffinard.

— Monsieur Musquet, dit la gentille Bertha, j'aurais quelque chose à vous demander.

— Parlez, mademoiselle, répondit le commis.

— Pourquoi donc a-t-on surnommé Franchard *Bouton de Rose?*

— Oh! c'est toute une histoire.

— Raison de plus pour nous la conter, dit à son tour mademoiselle Gérardine.

— Entre nous, ça peut se dire, n'est-ce pas? ajouta Bertha.

— Oui, mais à voix basse.

— A cause du patron? observa Gérardine.

— Justement.

— Nous écoutons, dirent ensemble les deux jeunes filles en se rapprochant de Musquet.

Il allait commencer son récit, quand une voiture s'arrêta devant la porte. Les deux commises

regagnèrent précipitamment leurs places respectives en voyant un inconnu, en costume de voyage, entrer dans le magasin.

M. Musquet prit un air avenant, souriant, gracieux, en un mot essentiellement parisien, et s'avança vers l'étranger.

— Que désire Monsieur? dit-il.

— Je désirerais voir M. Graffinard.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Et le commis avança un siège.

— C'est bien ici qu'il demeure? demanda l'inconnu en examinant la montre et les comptoirs.

— Oui, monsieur, on va le prévenir.

En ce moment, mademoiselle Gérardine portait à ses lèvres l'embouchure en palissandre d'un tuyau acoustique qui correspondait à l'entresol.

Aussitôt le judas s'ouvrit, et l'on entendit M. Pythagore pousser une exclamation de joie.

Le parfumeur, avant de descendre, entr'ouvrit la porte de la chambre de sa fille et dit :

— Rose, fais-toi belle... C'est lui, il est arrivé!...

Il descendit quatre à quatre l'escalier et entra, le cœur ému, dans le magasin.

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer, dit-il en s'avançant vers le jeune homme.

L'inconnu s'inclina.

— Faites-moi donc l'amitié de me suivre par ici... dans mon cabinet.

— A vos ordres, monsieur, répondit le voyageur en suivant le trop heureux Pythagore.

Le cabinet attenait au magasin; le parfumeur en ouvrit la porte et fit cérémonieusement passer l'inconnu devant lui. Il prit une chaise, la plaça près de son bureau et invita du geste le jeune homme à s'asseoir.

M. Graffinard se mit dans son fauteuil de cuir vert, se renversa en arrière en croisant ses jambes et dit avec un joyeux sourire :

— Eh bien! mon jeune ami, avez-vous fait un bon voyage?

— Excellent, monsieur.

— Vous avez laissé en bonne santé le papa Fourcadin?

— Quand je l'ai quitté il se portait à merveille.

— Tant mieux! Du reste, ça ne me surprend pas, il a toujours eu une santé de fer.

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Pardi ! nous avons fait nos premières armes commerciales ensemble. Ah ! c'était un gaillard !

— Il m'a parlé de vous et paraît vous aimer.

— Entre nous, ç'a toujours été à la vie à la mort. Et sa coutellerie va bien?

— Très bien. Il fait des affaires d'or.

— Ça ne me surprend pas, il est très intelligent.

— Et vous ne mordez pas aux couteaux, vous, jeune homme.

— Non monsieur; j'aime mieux...

— La parfumerie, par exemple ! Ah ! pardonnez-moi, j'entends ma fille qui descend, je vais vous la présenter.

M. Pythagore se leva, courut à la porte et dit, en prenant sa fille par la main :

— Viens, mon enfant ; je vais te présenter à Monsieur...

Rose, toute tremblante, fit deux pas et s'inclina, en ne pouvant dissimuler sa timidité.

— Monsieur Onésime Fourcadin, dit le parfumeur, j'ai l'honneur de vous présenter Rose, ma fille unique...

— Je suis très heureux, monsieur, que vous me présentiez votre demoiselle, dit alors le jeune homme ; mais vous me prenez pour un autre.... Je ne suis pas le fils de M. Fourcadin.

— Bah ! qui êtes-vous donc ?

— Je suis Alexis Morel, artiste photographe.

— Mais vous venez de Châtellerault ?

— Oui, monsieur.

— Vous connaissez mon vieil ami ?

— Parfaitement, et je suis un camarade de classe de son fils Onésime... nous avons été au même collège...

— Que venez-vous faire ici ?

— Me l'avez-vous demandé, monsieur ?

— C'est vrai ; je ne vous l'ai pas demandé. Pardonnez-moi mon étourderie.

— J'ai quitté Châtellerault hier soir ; je croyais faire le voyage de Paris en compagnie d'Onésime, mais, au moment de monter en wagon, son père m'a dit : Mon fils partira un train après vous ; il faut qu'il accompagne une vieille parente jusqu'à Orléans. Et alors il m'a prié de venir vous voir, pour vous dire qu'Onésime ne serait chez vous qu'aujourd'hui dans la journée.

— Il fallait me dire cela tout de suite, monsieur.

— C'était mon intention; mais vous m'avez fait des questions, et j'ai cru convenable d'y répondre, puisque je le pouvais.

— Je vous en remercie, monsieur. Vous habitez Paris?

— Oui monsieur, rue Saint-Honoré; si vous voulez bien, quand l'envie vous en prendra, me confier la reproduction de votre physionomie, je suis à vos ordres. Voici ma carte.

M. Pythagore prit l'adresse illustrée que lui présentait Alexis Morel et le reconduisit jusqu'à la porte de la rue. Rose remonta dans sa chambre.

— Faut-il qu'un homme soit bête par moments dit M. Graffinard en rentrant dans son cabinet; j'ai agi avec ce jeune artiste en photographie comme une corneille qui abat des noix. Il était si simple pourtant de lui demander son nom avant d'entrer en conversation! Je n'en ai même pas eu la pensée. En voyant ce jeune homme, je me suis dit : Il a l'air distingué, intelligent, ce doit être Onésime!... Et puis, paf!

c'est Alexis Morel!... Ah! ah! c'est trop fort! Quelle opinion ce jeune homme doit avoir de moi maintenant! Être distrait, à mon âge, c'est de la folie ou de la bêtise. Enfin, tâchons, à l'avenir, de ne plus nous jeter à la tête des gens sans les connaître.

M. Graffinard rentra dans son cabinet jusqu'à l'heure du déjeuner. La bonne vint l'avertir que la table était servie. Il se dirigea vers la salle à manger et n'y trouva que Rose.

— Et Aurore? demanda le parfumeur.

— Madame a déjeuné, répondit la bonne.

— Ah!

— Oui; elle avait une robe à essayer chez sa couturière avant dix heures.

— Alors déjeunons nous deux, mon enfant, dit M. Pythagore en faisant signe à Rose de se mettre à table en face de lui.

Combien de femmes à Paris disent : je vais chez ma couturière, lorsqu'elles veulent cacher le véritable motif de leur absence.

La couturière est le manteau de bien des légèretés féminines.

Madame Graffinard, depuis sa chute de voi-

ture, avait parcouru en tout sens et à toute heure de la journée le bois de Vincennes, sans rencontrer celui qui l'avait si généreusement secourue.

M. Anténor des Malhars était pourtant un des jeunes officiers de la garnison de Vincennes.

Aurore, chaque fois qu'elle rentrait dans ce bois, faisait en elle-même ce raisonnement : « M. Anténor ne désire donc pas me revoir, puisque je ne le rencontre jamais. Il a pourtant des reproches à m'adresser sur la façon cavalière avec laquelle je l'ai quitté. Il me prend peut-être pour ce que je ne suis pas ; pour une femme légère, ingrate et mal élevée. Un sot orgueil m'a rendue impolie à son endroit ; je dois, en toute humilité, lui donner des explications sur ma conduite et lui faire agréer mes excuses. »

La voiture de la jolie parfumeuse avait à peine parcouru le tiers du boulevard Voltaire quand le son d'une fanfare arriva à ses oreilles. C'était un régiment de chasseurs qui se rendait au Champ de Mars.

Le cocher rangea ses chevaux le long du

trottoir pour laisser passer les soldats, et madame Graffinard se pencha vers la portière. Tout à coup, elle poussa un petit cri de joie et de surprise.

C'était Anténor des Malhars qui, marchant fièrement à la tête d'un peloton, venait de la saluer d'un sourire, accompagné d'un petit signe de tête.

Par un mouvement instinctif, elle se rejeta au fond de sa voiture.

Son cœur palpitait, elle était émue.

Quand le régiment fut passé, le sang-froid lui revint.

— Cocher, au Champ de Mars, dit-elle.

VII

UNE OMELETTE DE SIX CENTS ŒUFS

Cinq heures venaient de sonner à la pendule de M. Graffinard; l'honnête commercant ne tenait plus en place, il avait des inquiétudes dans la tête et des fourmis dans les jambes. Il marchait dans son cabinet comme un fou de Bicêtre dans son cabanon. Viendra-t-il, ne viendra-t-il pas ?

Ces deux questions alternaient dans son esprit avec la régularité des oscillations du pendule. Ce va-et-vient du *oui* et du *non* lui donnait une agitation fébrile dont il n'était pas maître.

Depuis le déjeuner, Rose n'avait pas paru au magasin. La pauvre enfant, tirée à quatre épingles par ordre du papa, attendait, dans sa toilette d'apparat, l'arrivée de ce jeune provincial dont elle devait porter le nom. Seule dans sa chambre, elle faisait mille réflexions qui obscurcissaient son beau front, jusqu'alors vierge de tout souci. Ses lèvres n'avaient pas osé prononcer une seule fois le nom de Maxime, mais son cœur avait violement battu à son intention. Pauvre enfant! elle était triste pour la première fois de sa vie.

Vers cinq heures et demie, on frappa à la porte du cabinet de M. Graffinard.

— Entrez, dit le commerçant.

— Patron, on vous demande, dit Musquet en allongeant la tête.

— Qui me demande?

— Un monsieur que je n'ai jamais vu à la maison.

— Est-il vieux, jeune, grand, petit, blond ou brun ?

— Il est jeune, blond tendre, et tient une valise de la main gauche et un parapluie de la main droite.

— Cette fois, c'est lui, s'écria le parfumeur en s'élançant vers le magasin.

M. Graffinard, ne voulant pas renouveler l'*impair* qu'il avait fait le matin, se tint sur la réserve. Il s'avança lentement et gravement vers le jeune homme en question.

— Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer, dit-il.

— C'est à M. Graffinard que j'ai l'honneur de parler? demanda l'inconnu.

— A lui-même.

— Monsieur, je suis le fils d'un de vos vieux amis de Châtellerault.

— Et vous vous appelez Onésime Fourcadin?

— Oui, monsieur.

— Permettez-moi alors de vous serrer la main avec toute la cordialité que je mettrais à la serrer à votre excellent père.

Et Pythagore Graffinard emmena le jeune homme dans son cabinet, après l'avoir fait débarrasser de la valise et du parapluie par un de ses commis.

— Vous êtes bien M. Onésime Fourcadin?

— Certainement, monsieur.

— Alors nous pouvons causer.

— Volontiers.

M. Pythagore Graffinard, après avoir avancé la chaise qu'il avait déjà offerte dans la matinée à Alexis Morel, se plaça magistralement dans son fauteuil.

Le jeune Fourcadin était long, mince, étroit des épaules et de visage. De longs cheveux blond filasse tombaient sur ses oreilles et lui donnaient un peu l'air d'un rapin. Ses yeux, d'un bleu clair, avaient un regard sans force et sans expression. Une petite moustache rouge et soyeuse surmontait ses lèvres. Il avait une bouche bien fendue, dont le sourire laissait apercevoir deux rangées de longues dents mal placées.

Avec ses désagréments physiques, Onésime avait de grandes prétentions.

Il se croyait le *rara avis* de son département. Il posait à Châtellerault pour le beau garçon. Dans la conversation, il avait un aplomb qui allait jusqu'au ridicule. Il croyait à l'amour parce qu'il avait fait quelques conquêtes faciles, et à l'éloquence, parce qu'il pouvait parler long-

temps. Enfin, depuis qu'il était au monde, il vivait dans la peau d'un fat.

— Monsieur, dit Onésime Fourcadin, en se carrant sur sa chaise, puisque nous voici en tête à tête, causons donc.

— Je vous écoute, parlez, dit M. Pythagore.

— Papa, reprit le jeune provincial, m'annonça, il y a huit jours, qu'un sien ami lui faisait l'honneur de lui demander ma main pour sa fille unique. Je fus flatté d'une pareille démarche, d'autant plus qu'elle venait d'un Parisien. J'ai beaucoup de considération pour tout ce qui touche à la grande ville. La plupart des provinciaux, mon cher monsieur, voudraient être nés à Paris.

— En effet, la capitale... dit M. Graffinard.

— S'il vous plaît, ne m'interrompez pas; vous ferez vos observations, monsieur, quand j'aurai fini de parler.

— Continuez, mon jeune ami.

— Papa me dit : « Graffinard, je le connais; il a l'étoffe d'un beau-père. Ce n'est pas lui qui a inventé les canons rayés, ni les allumettes chimiques, mais il a des qualités... il n'a ja-

mais été *fort en thème*, il fait des fautes d'orthographe, même pour offrir sa fille en mariage, mais il a des vertus cachées... Donc, mon fils, pars pour Paris. J'irai te rejoindre pour les fiançailles. » Alors, je me hasardai à faire quelques observations à l'auteur de mes jours. Je lui demandai si la prétendue était jolie, si elle avait une dot en rapport avec mes prétentions.

— Ma fille, monsieur... dit Pythagore.

— S'il vous plaît, ne m'interrompez pas.

— Continuez, jeune homme.

— Papa me répondit que la parfumerie était un commerce qui rapportait gros et que vous deviez avoir pas mal de rentes sur l'État. Je me dis : « J'aimerais mieux épouser la fille d'un sénateur et me lancer dans la carrière diplomatique que de devenir le gendre d'un parfumeur ; mais, après tout, il n'y a pas de sot métier, et, pour un esprit honnête et modeste, la parfumerie vaut bien la diplomatie, surtout quand le beau-père est millionnaire. »

— Vous me croyez donc millionnaire ?

— Ne m'interrompez pas.

— Continuez, jeune homme.

— Si vous n'êtes pas encore millionnaire, vous marchez à toute vitesse vers la station du million ; papa est au fait de vos affaires. Donc, si votre fille me plaît, je ne connais pas de force humaine qui puisse m'empêcher d'entrer légitimement dans votre respectable famille.

— Mon cher monsieur Onésime, reprit alors le commerçant, vous raisonnez comme un chef de bureau du Comptoir d'escompte, et s'il y a communion de sentiments entre vous et ma fille, vous serez mon gendre. Mais, dites-moi, comment se fait-il que vous soyez arrivé à l'âge de vingt-six ans sans penser à vous marier ?

— J'y ai bien pensé, mais la difficulté était de trouver chaussure à mon pied. Les filles de province ont des préjugés, elles sont empesées de vanité et bouffies d'orgueil. Elles voudraient toutes épouser un sous-secrétaire d'État ou un ingénieur des ponts et chaussées. Et puis, leurs parents ont des ridicules que, pour le moment, il serait trop long de vous énumérer. Ainsi, on me reprochait mon origine parisienne et ma distinction personnelle.

— Vous êtes né rue Saint-Martin ?

— Oui, monsieur, et j'avais sept ans quand l'auteur de mes jours me transplanta à Châtellerault.

— Je vous ai fait sauter plus d'une fois sur mes genoux.

— Je m'en souviens... L'année dernière, je fus fiancé avec la fille d'un riche fermier des environs de Châtellerault. Et les projets de mariage furent abandonnés à cause d'une omelette.

— D'une omelette ?

— Oui, d'une omelette de six cents œufs.

— De six cents œufs ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— La chose est incroyable.

— Mais elle est vraie...

— Allons, contez-moi ça, c'est original, ou du moins je le suppose.

— Le père Gibrel, comme nous l'appelions, était un riche fermier du département. Il avait un établissement agricole qui lui avait valu plusieurs récompenses au concours régional.

« Parmi ses confrères, il jouissait d'une réputation méritée, et la prospérité avait été le résultat

de ses intelligents et constants efforts. Il était bon, libéral et gai; mais sa femme, beaucoup plus jeune que lui, était loin de lui ressembler; elle était laborieuse, mais plus avare que l'avarice.

— C'est beaucoup dire.

— Ne m'interrompez pas.

— Continuez, jeune homme.

— Un jour, le père Gibrel vint chez nous. Il dit à mon père : Accompagnez-moi donc à la ferme avec votre fils, nous mangerons une omelette et après nous irons tirer un lièvre dans la plaine. Nous acceptâmes et nous partîmes. Madame Gibrel nous reçut d'une façon froide et désagréable; c'est ainsi qu'elle recevait les amis de son mari quand elle supposait qu'il les amenait pour déjeuner ou pour dîner. La moindre dépense lui portait au cœur. — Femme, dit le fermier, voici M. Fourcadin et son fils. Fais-nous à déjeuner, puis nous partirons pour la chasse. — Mon ami, répondit madame Gibrel, je n'ai rien à donner à ces messieurs; je ne m'attendais pas à leur visite. — Tu as bien un quartier de porc? — Non, j'ai donné le reste

aux charretiers ce matin. — Ah ! eh bien ! fais-nous une omelette. — Je n'ai plus d'œufs, le coquetier est venu les chercher ce matin. — Alors, messieurs, reprit le fermier en se tournant vers nous, à la guerre comme à la guerre, nous déjeunerons au cabaret. Je vais chercher mon carnier et mon fusil.

« Le père Gibrel nous laissa dans la cuisine et entra dans une pièce voisine. Au bout de dix minutes, nous entendîmes le fermier crier de toutes ses forces : Madame Gibrel, l'*omelette est battue, mettez la poêle sur le feu.* — Ah ! mon Dieu ! s'écria la pauvre femme en se précipitant dans l'appartement où se trouvait son mari.

» Nous la suivîmes.

» Là, un singulier spectacle nous attendait.

» M. Gibrel avait découvert dans un coin un grand panier contenant environ six cents œufs. Il avait sauté dedans et piétinait sur les œufs avec une joie féroce. Quand nous arrivâmes près de lui, la mousse des œufs battus lui montait en flocons nuageux jusqu'à la poitrine. Il riait comme un fou ; il ressemblait à un triton prenant ses ébats dans les flots écumeux de l'onde.

» La fermière eut une attaque de nerfs.

» — J'espère, messieurs, dit M. Gibrel en sortant du panier, que désormais nous trouverons toujours une omelette à la maison lorsque vous y viendrez. Ma femme avait besoin de cette leçon.

» Cette plaisanterie coupa court à mes projets de mariage. Madame Gibrel ne nous pardonna jamais d'avoir été cause, bien involontairement pourtant, de la perte de ses six cents œufs. Elle ne voulut jamais nous revoir.

— Et voilà comment vous n'épousâtes pas mademoiselle Gibrel ? dit Pythagore en riant de tout cœur.

— Oui, monsieur. Aujourd'hui, je n'en suis pas fâché, car, grâce à cette aventure, j'aurai l'honneur d'épouser votre fille, si toutefois madame Graffinard ne vous donne pas l'occasion de casser vos bocaux ou de piétiner dans le cold-cream et la pommade.

— Ma femme, jeune homme, n'est pas avare, et elle suit mes volontés avec la religieuse obéissance d'une douce et fidèle épouse.

— Ah ! tant mieux, car les belles-mères, ré-

pondit Onésime, jouissent d'une singulière réputation dans la vie de ce monde : elles cauchemardent leurs gendres et tyrannisent leurs maris.

— Ce sont les romanciers qui disent cela.

— Lisez Balzac...

— Balzac, Balzac, reprit M. Graffinard, était soi-disant un homme fort, et cependant, à un moment donné, il a faibli, il a renié ses premières idées... il a sapé son piédestal.

— Comment cela ?

— En se mariant ! Il a médit du mariage et a tourné en ridicule les penseurs qui prenaient femme... Et il a fait la sottise comme les autres, seulement à cinquante ans, mais il l'a faite ! Vous voyez donc bien qu'il ne faut jurer de rien et que la philosophie ne court pas les rues comme l'esprit. Mais laissons cela. Je vais vous présenter à ma fille...

— Et madame Graffinard ?

— Ma femme va venir aussi.

M. Pythagore appela la bonne :

— Rosalie !

— Faites descendre ma fille, dit-il, et prévenez ma femme...

— Monsieur, répondit la servante, Madame n'est pas encore rentrée.

— Il est près de six heures, pourtant.

— Madame rentre souvent plus tard que cela, dit Rosalie, quand elle a besoin de dissiper sa migraine.

— Allez chercher Rose.

La bonne referma la porte et monta à la chambre de mademoiselle Graffinard.

La charmante Rose fut médiocrement satisfaite de sa première entrevue avec le fils du coutelier de Châtellerault. Malgré son peu d'expérience de la vie, elle put, grâce à son bon sens naturel, juger comme il devait l'être ce jeune homme qu'on voulait lui donner pour mari. Elle s'aperçut tout de suite que ses défauts étaient plus nombreux que ses qualités. Elle le vit fier, prétentieux, maniéré, vantard et sot.

Il est probable que son jugement était influencé par le souvenir de Maxime, qu'elle savait bon, modeste et aimant, mais, quoi qu'il en soit, ce qu'elle en pensait n'était pas éloigné de la vérité.

Onésime Fourcadin usa de toute sa rhétorique

pour plaire à la jeune fille. Il mettait une grande affectation dans son langage et débitait des compliments fades qui ne produisaient aucun effet. En visant au beau parleur, il n'était que ridicule.

M. Graffinard était enchanté. Ce gendre de province lui semblait spirituel et original. Le pauvre homme !

Bientôt Onésime retourna cité Bergère, à l'hôtel de la *Cigogne*, où il était descendu.

En rentrant dans la chambre qu'il occupait au premier étage, il était joyeux. Il se regarda dans la glace, passa sa main dans ses cheveux et dit : « Ma vie de garçon est passée. Adieu, conquêtes de Châtellerault ! Je me range des voitures et deviens un homme sérieux. »

Il ouvrit la fenêtre et alluma une cigarette.

Onésime était tellement absorbé par toutes les idées, nouvelles pour lui, qui se heurtaient dans son cerveau, qu'il ne remarqua pas une jeune femme, placée à une fenêtre en face, qui l'observait depuis un instant avec une vive attention.

Cette jeune personne occupait une chambre

de la maison meublée située vis-à-vis de l'hôtel de la *Cigogne*. Elle venait de sa province. Elle était à Paris depuis quelques heures seulement.

Quelle était cette femme?

VIII

LA REINE DES AMAZONES

Madame Aurore Graffinard avait assisté à la revue qui, ce jour-là, avait eu lieu au Champ de Mars. Elle s'était peu occupée de la grandeur de ce spectacle militaire. Sa pensée était tout entière à M. Anténor des Malhars, ses yeux ne l'avaient pas quitté un instant. Elle l'admirait. Sa taille élancée, son air martial, sa voix sonore produisaient en elle un charme inexprimable. Elle ne pouvait se pardonner d'avoir été si peu reconnaissante envers lui pour le service qu'il lui avait rendu. Elle lui devait peut-être la vie, et elle n'avait même pas été polie... Elle, une

descendante d'une noble famille, avait agi comme une roturière sans principes, sans cœur et sans éducation !

Que faire ? mon Dieu ! se disait-elle. Dois-je descendre de voiture, aller droit à lui et lui adresser la parole ? Non. Ce serait manquer de savoir-vivre. Dois-je lui écrire ? Ce serait me compromettre. Oh ! je voudrais pouvoir lui parler seulement cinq minutes en tête-à-tête et ne plus le revoir de ma vie. Il emporterait de moi un bon souvenir, et je serai consolée en sachant que j'occupe une place honorable dans son estime.

Aurore vit M. Anténor des Malhars quitter le Champ de Mars à la tête de ses chasseurs. Le bel officier tourna la tête vers elle et de loin lui fit un discret salut, qui ne pouvait être vu et compris que d'elle.

« Cette femme est charmante, pensa Anténor ; est-ce que par hasard ce serait pour moi ?... Non, c'est impossible. Le cœur d'une Parisienne élégante est un gouffre où tout s'engloutit ; amour et reconnaissance, tout y sombre. »

Madame Graffinard arriva rue Saint-Denis une heure environ après la visite d'Onésime.

— Grande nouvelle, ma chérie, lui dit le parfumeur ; notre gendre est dans nos murs.

— Le fils de votre ami de Châtellerault?

— Lui-même.

— Il est donc venu ici?

— Oui; il y était encore au moment de nous mettre à table.

— Il a dîné avec vous?

— Non; je l'ai invité, mais il a refusé, ayant son installation à faire dans l'hôtel où il est descendu. Et puis, comme vous étiez absente, Aurore, je n'ai pas mis trop d'insistance dans mon invitation.

— Je le verrai demain!

— Il viendra déjeuner avec nous. C'est justement dimanche, nous le mènerons aux courses ou à l'Hippodrome; il faut bien le faire goûter aux plaisirs que la capitale possède *intra muros*.

— Où vous voudrez, mon ami, répondit la parfumeuse en se dirigeant vers sa chambre pour changer de toilette.

Le lendemain, Onésime Fourcadin, fatigué du voyage de la veille, ne se réveilla que tard. Il était neuf heures lorsqu'il quitta son lit. Il se

leva et s'habilla; sa présence à Paris lui faisait l'effet d'un rêve, il se promenait dans sa chambre, comme un homme dépaysé. Il ouvrit sa fenêtre et regarda machinalement les rares passants de la cité Bergère. Son esprit était ailleurs. Il pensait à la dot qu'il allait épouser en prenant pour compagne mademoiselle Rose Graffinard. La beauté, la distinction de la jeune fille avaient une importance bien minime dans ses réflexions. Il ne voyait que la place pécuniaire que ce mariage devait lui faire occuper dans la société. Il se croyait né pour ne rien faire, il calculait déjà les jouissances qu'il pourrait retirer de son oisiveté. Il aimait le luxe, il serait donc assez riche pour briller. Il aimait les chevaux, il aurait donc une écurie; sa femme, selon lui, devait partager ses goûts et s'estimer très heureuse de l'avoir pour mari. Il échafaudait ainsi dans sa tête un système d'égoïsme qui devait concourir à la réalisation de ses espérances.

Vers neuf heures, il fit monter le coiffeur. L'artiste capillaire lui accommoda la tête à la dernière mode. Il pratiqua sur sa chevelure une coupe savante et le frisa comme un de ces

jeunes gens inutiles qui hantent le boulevard des Italiens. Il se regarda dans la glace et se mit à rire de joie comme un enfant, en voyant sa métamorphose. Il sortit, acheta des gants Jouvin et un jonc à tête de mascotte, puis se rendit rue Saint-Denis, chez son futur beau-père.

M. Graffinard attendait Onésime avec la plus vive impatience.

Madame Graffinard, qui avait hâte de voir conclure le mariage en question, tenait à plaire au jeune provincial. Elle s'était parée comme aux jours de gala. Elle avait mis dans sa toilette toute la science d'une coquette.

Rose, mise avec la simplicité d'une pensionnaire, attendait en tremblant l'arrivée de celui qu'on lui destinait. Elle avait le cœur gros et les larmes étaient plus près de ses paupières que le sourire de ses lèvres.

Le parfumeur jeta un cri d'exclamation en apercevant la transformation que Fourcadin avait subie. C'est à peine s'il le reconnut. Il fut tenté de lui ouvrir les bras et de le presser sur son cœur, comme cela se fait dans les comédies du vieux répertoire du Théâtre-Français.

— Mon cher monsieur Graffinard, vous paraissez étonné de me voir, dit Onésime en tendant la main au négociant.

— En effet, je l'avoue, au premier coup d'œil, je ne vous reconnaissais pas. Vous avez l'air d'un riche et distingué fils de famille.

— N'est-ce pas ?

— En vérité ; venez, je vais vous présenter à ma femme, qui brûle du désir de vous voir.

M. Graffinard le conduisit dans son salon, où vinrent bientôt la charmante parfumeuse et la timide Rose.

Alors il s'engagea une de ces conversations banales qui surgissent toujours en pareilles circonstances. Puis, après un quart d'heure de lieux communs et de compliments ridicules, M. Pythagore Graffinard se leva et dit :

— Mon cher monsieur Onésime, c'est aujourd'hui dimanche. Paris se repose. La journée nous appartient. Il faut l'employer le mieux possible pour nos plaisirs. Je vous propose donc de déjeuner chez Ledoyen, aux Champs-Élysées.

— Volontiers, répondit Fourcadin, je suis à vos ordres.

— Aurore, que dites-vous de ma proposition? ajouta le parfumeur en se tournant vers sa femme.

— Votre idée est excellente, mon ami, répondit madame Graffinard d'un ton docile et cafard.

— Puis, en sortant de table, continua le négociant, nous irons à l'Hippodrome. On y donne aujourd'hui un spectacle nouveau : *les Amazones ou les Femmes guerrières de l'antiquité.*

— Ce sera merveilleux! fit Onésime.

— D'autant plus, ajouta Pythagore, que le personnage principal de cette fête : ANTHIOPE, *reine des Amazones,* sera représentée par la célèbre écuyère Francesca.

— Vous connaissez donc cette femme? demanda vivement Aurore.

— De réputation, ma chérie, répondit le parfumeur ; ce que j'en dis était dans mon journal.

— A la bonne heure! répondit à demi-voix Aurore en pinçant les lèvres.

M. Graffinard envoya chercher une voiture de place et nos personnages s'y installèrent.

Rose était placée en face d'Onésime, et, chaque fois qu'elle levait les yeux, elle rougissait malgré elle. Les regards de son futur trou-

blaient sa pensée et lui meurtrissaient le cœur. Victime résignée de l'autorité paternelle, elle souffrait en silence.

En vingt minutes, le fiacre fut aux Champs-Élysées. Après avoir parcouru un tiers de la grande avenue, il tourna à gauche et s'arrêta à la porte de Ledoyen, établissement renommé pour la délicatesse de sa cuisine et la discrétion de ses cabinets particuliers.

Le repas fut gai.

M. Graffinard avait soigné les vins. Il versait souvent, et Onésime buvait toujours.

Madame Graffinard elle-même avait fini par perdre un peu de sa raideur maniérée et de sa dignité ridicule.

Quant à Rose, elle ne toucha que fort peu aux mets et ne but qu'un verre d'eau rougie.

M. Pythagore, excité par les crus bourguignons, oubliait Rose pour rester en extase devant le fils de son vieil ami, qui buvait sec comme un sonneur et bavardait comme un portier.

Le déjeuner terminé, Fourcadin offrit son bras à mademoiselle Graffinard, et, suivis du

parfumeur et de sa femme, ils se dirigèrent pédestrement vers le spectacle équestre qu'ils désiraient voir.

Ce jour-là l'Hippodrome était comble. C'était la rentrée de Francesca.

M. Graffinard installa son monde aux premières places et bientôt le spectacle commença.

La première partie du programme n'intéressa que médiocrement la foule ; mais quand les amazones parurent, une vive impression se produisit parmi les spectateurs. Le costume, la beauté des femmes représentant ces guerrières antiques qui se brûlaient le sein droit pour mieux tirer de l'arc, provoquèrent des applaudissements. Ces braves Cappadociennes, dont les âmes héroïques errent encore sur les bords humides du fleuve Thermodoon, avaient une allure séduisante et martiale. Leur reine surtout, la belle Francesca.

Elle maniait son cheval d'un main habile et regardait le public d'un œil assuré. Les regards de ses beaux yeux étaient sans contredit plus dangereux que les flèches de son carquois. Cette belle fille était dans tout l'enivrement de son

rôle : glorieuse et fière, elle parcourait l'arène, quand tout à coup un cri de surprise partit d'une estrade encombrée par les spectateurs.

A ce cri aigu, Francesca tourna la tête, mais ne s'en expliquant pas la cause, elle continua ses exercices équestres avec la grâce et la vigueur qui faisaient son succès.

Au milieu des acclamations de la foule, elle sortit de l'Hippodrome et rentra dans sa loge, pour quitter son costume antique et reprendre sa toilette moderne. La camériste avait à peine transformé sa coiffure guerrière en coiffure à la mode de Paris qu'on frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda Francesca d'une voix légèrement éraillée par un enrouement chronique.

— Quelqu'un voudrait vous parler, mademoiselle, répondit l'employé, qui était en dehors.

— Un homme ou une femme ? demanda de nouveau l'écuyère.

— Une jeune fille.

— Faites entrer.

La camériste poussa le verrou qui fermait en

dedans la porte de la loge, et une jeune fille de seize ans tout au plus parut sur le seuil.

— Ciel ! toi ici, ma chère Annette, s'écria Francesca.

— Oui, Françoise, moi-même, répondit en tremblant la jeune personne.

— Mais embrasse-moi donc ! reprit l'écuyère.

Francesca attira vers elle Annette et lui déposa deux gros baisers sur les joues.

— C'est une de mes payses, ajouta-t-elle en se tournant vers son habilleuse, qui lui présentait un élégant mantelet orné de guipure et de passementerie scintillante de perles et de jais.

En un clin d'œil, l'écuyère acheva sa toilette.

Elle sortit de l'Hippodrome par une porte de derrière et fit signe de la main à un cocher qui stationnait à peu de distance.

— Monte, dit-elle à Annette.

— Dans cette belle voiture ? dit la jeune fille avec étonnement.

— Oui, ma chère, c'est la mienne.

— Tu es donc riche, toi ?

— Quelquefois.

L'équipage partit au trot et se dirigea vers les Champs-Elysées.

— Maintenant que nous sommes seules, ma bonne Annette, dis-moi à quel heureux hasard je dois ta visite.

Et l'écuyère se pencha affectueusement vers son amie.

— J'ai quitté hier Châtellerault.

— Tu t'ennuyais donc là-bas ?

— Non, mais...

Annette hésita et ses yeux se remplirent de larmes.

— Mais ? reprit Francesca ; allons, ouvre-moi ton cœur. Tu sais, ma chère, que j'ai toujours eu pour toi l'amitié d'une sœur, et, si je puis t'être utile dans cette grande ville de Paris, compte sur mon dévouement.

— Eh bien ! je vais tout te dire, Françoise, reprit Annette en essuyant ses yeux avec le revers de sa main.

— Ma bonne petite, je ne m'appelle plus Françoise, mais Francesca.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le directeur de l'Hippodrome

ne veut pas que ses écuyères portent des noms de bonnes d'enfants. Il a raison ; Francesca fait mieux que Françoise sur une affiche de spectacle.

— Eh bien! ma chère Francesca, je suis à Paris parce que celui que j'aimais à manqué à ses serments.

— Vieille histoire ! fit l'écuyère, je la connais.

— Je suis orpheline et possède une petite fortune. J'ai eu la naïveté de croire aux promesses de mariage que me fit un jeune homme de chez nous, et...

— Et après avoir abusé de ta crédulité, continua Francesca, il a filé comme une ombre, en se disant : je ne reviendrai plus. Je la connais encore celle-là !

— Il est venu à Paris pour épouser une jeune fille... plus riche que moi... mais qui ne l'aimera jamais comme je l'aimais !...

Et Annette se cacha la tête dans ses mains.

— Allons, ma petite, ne pleure pas, dit l'écuyère ; les larmes, ça n'avance à rien... Les hommes sont des monstres !... Il faut avoir passé par là pour les connaître... Et Dieu sait

si, maintenant, je mets leurs leçons à profit! Quel est le nom de celui qui...

— Tu le connais, répondit vivement la jeune fille ; il s'appelle Onésime...

— Onésime Fourcadin?

— Oui, lui-même.

— Le fils du coutelier?

— C'est cela.

— Il est assez beau garçon, sa taille est bien prise, mais il a une chevelure filasse et une barbiche carotte... Ah! c'est lui! Et il est à Paris?

— Il est arrivé hier.

— Allons, conte-moi ça. Et commence par le commencement.

— Mon histoire est bien simple. Tu sais que je logeais, à Châtellerault, chez une de mes vieilles tantes. La brave femme m'aimait beaucoup. Elle mourut l'année dernière, en me laissant tout son bien, qui se compose d'une maison et de quelques centaines de francs de rente. Comme j'étais mineure, on me donna comme tuteur un parent que je connais à peine et qui ne s'occupe jamais de moi. Je continuai

donc à habiter la maison de ma bonne tante. Abandonnée ainsi à moi-même, je me mis à travailler à des ouvrages de broderie. Malgré mes occupations, l'ennui ne tarda pas à s'emparer de moi. Je me mettais chaque jour près de ma fenêtre, au rez-de-chaussée, pour travailler.

» La vue des passants me distrayait un peu. Un jour, Onésime me remarqua, il me salua, et, sans penser à mal, je lui rendis par politesse son salut. Puis il me sourit et finit par me parler.

» De temps en temps il m'apportait un bouquet que je n'osais refuser, et insensiblement nous nous liâmes d'amitié ; mon ennui disparut peu à peu.

— O naïveté du jeune âge ! dit Francesca en souriant. Après ?

— Bientôt Onésime me parla de ma beauté ; il me dit qu'il m'aimait, et il fit si bien que je crus à ses promesses.

— Il te promit de t'épouser, continua l'écuyère, et dans le ferme espoir de devenir sa femme, tu devins sa maîtresse...

Annette ne répondit pas et se mit à pleurer.

En ce moment, la voiture tournait dans le boulevard Malesherbes, et après un parcours de quelques minutes, elle s'arrêta devant la porte cochère d'une maison neuve.

— Nous sommes arrivées, ma petite, dit Francesca. Essuie tes larmes et descendons.

— Où sommes-nous ?

— Chez moi.

L'appartement de l'écuyère avait cet aspect de luxe et de mauvais goût qu'on rencontre dans le monde interlope de la vie parisienne.

En traversant l'antichambre, l'odorat était fortement saisi par une odeur de musc et de patchouli.

La salle à manger contenait une table à rallonges en acajou. Quelques chaises erraient le long de la muraille ; elles étaient placées sans ordre, comme on les avait laissées la veille.

Un lustre en cuivre doré, orné de chaînettes et de clochettes, occupait le milieu du plafond. Un pot à tabac et du papier à cigarettes étaient le seul ornement de la cheminée.

Le salon avait un ameublement en palissandre

presque neuf. Ses croisées étaient cachées par de grands rideaux épais, relevés à droite et à gauche par des embrasses. Une jardinière ornée de fleurs nouvelles occupait l'intervalle qui existait entre les deux fenêtres. Un tapis aux couleurs voyantes, un vaste canapé, des fauteuils nains, quelques chaises et une glace fausse de Venise, au-dessus d'une table de jeu, complétaient l'arrangement de cette pièce.

La chambre à coucher jouissait du même faux luxe, mais avec un peu plus d'harmonie.

Le lit était de forme gracieuse, dans une alcôve garnie en mousseline brodée, doublée en percaline bleu ciel. Un piano droit occupait une des extrémités de la pièce. Une chaise longue, deux fauteuils crapauds et des tabourets en tapisserie étaient rangés avec symétrie.

Le tapis que l'on avait sous les pieds était moelleux et original de dessin. Une toilette dite *Pompadour*, encadrée de mousseline, de soie et de rubans; une pendule, des coupes, des baguiers, une veilleuse en bronze de forme artistique et des girandoles donnaient à cette chambre un air de richesse et de plaisir.

— Lisa, il n'est venu personne me demander? dit Francesca en entrant.

— Non, madame, répondit la bonne.

— S'il vient quelqu'un, vous direz que je suis sortie.

— Bien, madame. A quelle heure rentrerez-vous?

— Je ne rentrerai pas de la soirée.

Élisa disparut, pendant que sa maîtresse pénétrait dans le salon.

Annette, qui suivait Francesca, s'arrêta timidement et dit :

— Si je te dérange, je vais m'en aller.

— Au contraire, ma chère, répondit l'écuyère; c'est pour mieux te recevoir que je condamne ma porte; je suis heureuse de causer avec toi, et je veux pouvoir te donner toute ma soirée. Tu dîneras avec moi, et nous parlerons de tes amours.

Francesca se retira dans sa chambre à coucher pour changer de toilette.

Annette s'assit sur le canapé du salon ; elle était émerveillée, éblouie par le luxueux clinquant qui l'entourait.

IX

OH ! LES HOMMES !

Quand Francesca revint, elle était enveloppée dans un élégant peignoir de soie bleu clair. Sa longue chevelure noire inondait ses épaules, et sur ses lèvres s'épanouissait un discret sourire, plein de joie et de contentement. Elle était charmée de paraître ainsi attifée devant une petite provinciale.

Elle avait ajouté à ses doigts quelques bagues nouvelles et à ses oreilles des pendants de style oriental. Elle voulait produire *son effet* ; par habitude sans doute.

— Que tu dois être heureuse ici ! lui dit Annette en la contemplant d'un œil d'envie.

— Heureuse ! oui et non, ça dépend des jours. Je ris aujourd'hui, mais je ne suis pas sûre de rire demain ; ne nous occupons pas de cela... Conte-moi la fin de ton histoire, je tiens à la connaître, elle m'intéresse plus que tu ne penses.

L'écuyère se plaça à côté d'Annette sur le canapé, et, s'accotant sur une des extrémités, ses doigts se mirent à rouler machinalement une cigarette.

— Juge de mon désespoir, ma chère Francesca, dit la jeune fille, lorsque j'appris que M. Onésime Fourcadin allait se marier. Je ne crus pas d'abord à cette nouvelle. Je me disais : Si cela était, Onésime m'en aurait parlé... c'est un honnête cœur, il ne manquera pas à ses serments...

— Oh ! les hommes ! fit l'écuyère, ils sont capables de tout.

— Tout à coup, il cessa ses visites. Et j'appris par des personnes qui me portaient quelque intérêt que M. Fourcadin avait dit à un de ses voisins que son fils allait partir pour Paris, où il devait épouser une riche héritière. Aussitôt, ma résolution fut prise. Je rassemblai le peu

d'argent que je possédais, je fis un paquet de mes effets et j'attendis. Avant-hier, je sus par la bonne du coutelier qu'Onésime devait partir dans la matinée pour la capitale. Je me rendis au chemin de fer, après avoir eu soin de cacher mon visage sous une ample coiffe. On ne m'avait pas trompée. Le fils du coutelier arriva, il prit un billet de première. Je le laissai entrer dans la salle d'attente et aussitôt je priai le buraliste de me donner aussi une place pour Paris.

» Bientôt, j'entendis le sifflet de la locomotive. Le train s'arrêta devant l'embarcadère, on ouvrit la barrière, et suivant des yeux Onésime, j'allai monter dans un des compartiments du wagon où il s'était placé. Un employé vint contrôler mon billet et ferma la portière. Je jetai les yeux autour de moi ; j'étais seule. Le train se mit en marche. J'éprouvai alors un vertige étrange. Il me semblait que tout tournait autour de moi, je n'entendais plus ; un bourdonnement continu emplissait mes oreilles... Je fus prise d'une faiblesse subite, je glissai malgré moi de la banquette où j'étais assise et je tombai évanouie sur le tapis du wagon.

— Pauvre petite, fit Francesca. Oh ! les hommes !

Et elle renversa sa tête en arrière, en lançant dans l'espace la fumée de sa cigarette.

— Quand je revins à moi, j'étais comme folle ; il me fallut un certain temps pour rappeler mes souvenirs et me rendre compte de l'endroit où j'étais... Le bruit des roues, les mugissements de la locomotive, les coups de sifflet de la vapeur me rendirent tout à fait mes esprits, ne me laissant plus de doute sur ma pénible situation ; j'éprouvais d'horribles douleurs de tête, j'étais brisée. Je me serrais dans un coin, comme si j'avais peur d'être vue, et je me mis silencieusement à pleurer...

» Enfin, la force me revint et avec elle le courage. Alors mentalement je me rappelais mon passé, mon enfance, mes années de pension, mes compagnes, que j'étais désormais indigne de revoir... Je pensais à ma vieille tante, qui du haut du ciel devait me maudire... Je me souvenais des dernières paroles qu'elle m'avait dites en mourant : « Une jeune fille crédule et naïve est souvent dupe de son cœur. » La sainte femme m'avait dit vrai ! Je secouai encore cette nouvelle

douleur morale et je me mis à marcher dans le compartiment du wagon où j'étais ainsi livrée à moi-même. Je m'approchai de la portière, le train marchait à toute vitesse. Je vis des pays, des plaines que je ne connaissais pas ; j'en éprouvai une certaine émotion. Je fixai alors les grands arbres qui bordaient la voie ferrée, et j'éprouvai une nouvelle tristesse. Il me semblait que tous ces arbres couraient sur les bords du talus et qu'ils retournaient à Châtellerault. Si j'avais pu, je crois que j'aurais fait comme eux. Je me rassis, accablée de fatigue ; je m'endormis et ne me réveillai que dans la gare de Paris.

— Ma bonne petite, dit l'écuyère, tu ramènes en moi la tristesse de mon passé.

» Depuis que j'ai quitté Châtellerault, que je m'étourdis pour ne plus penser... mon cœur n'est donc pas encore mort, qu'il vibre au son de ta voix enfantine ?

Francesca, toute pensive, se mit à marcher lentement dans le salon. Elle leva les yeux et s'arrêta devant un mauvais tableau accroché au mur, qui représentait *Danaé* séduite par Jupiter changé en pluie d'or.

— Cette fable, dit-elle tout bas, est une vérité.

Elle poussa un profond soupir et vint se replacer à côté d'Annette.

— Et que fis-tu, ma chère, en arrivant à Paris ? dit-elle.

— Je suivis Onésime, reprit la jeune fille. Il s'installa dans la cité Bergère, à l'hôtel de la *Cigogne*, et moi je pris une chambre meublée dans la maison en face. De ma fenêtre, je pouvais épier toutes ses actions. Hier, il sortit et je le suivis. Il entra chez un parfumeur de la rue Saint-Denis. Ce matin, il y retourna. Puis, il alla avec la famille de ce négociant déjeuner aux Champs-Élysées. Je le vis aimable et empressé auprès d'une jeune fille qui doit être sa fiancée. En sortant de table, ils se dirigèrent vers l'Hippodrome, où j'entrai derrière eux. Ce fut alors que je t'ai reconnue parmi les écuyères ; je poussai un cri de surprise malgré moi et je voulus sur-le-champ aller te parler, espérant que tu ne refuserais pas de me recevoir.

» En effet, je ne m'étais pas trompée, ma bonne Francesca.

— Annette s'empara convulsivement de la

main de Francesca et la porta à ses lèvres.

— Pauvre enfant, murmura l'écuyère.

— Oh! je suis bien heureuse, va ! de t'avoir retrouvée. Quand je t'ai reconnue, il s'est passé en moi quelque chose d'inexprimable. Je me suis rappelée que nous avions gaminé ensemble. J'ai revu dans ma mémoire la petite école où nous avons appris à lire. Te rappelles-tu la sœur Madeleine, qui nous mettait à genoux au milieu de la classe lorsque nous ne savions pas nos leçons? Nous étions si joueuses et si bavardes. Et les buissons qui bordaient le sentier que nous suivions chaque jour ! En avons-nous cueilli des mûres aux branches des ronces qui pendaient jusqu'à terre. On nous disait que ces fruits donnaient la fièvre, mais nous en mangions tout de même ! Nous étions alors insouciantes, et nous trouvions un charme à la désobéissance; c'était si bon les fruits défendus !

Francesca avait écouté avec attendrissement Annette.

— Et que comptes-tu faire à Paris ?

— Je suis venue pour empêcher Onésime de se marier, répondit la jeune fille.

— Ah !

— Je veux qu'il m'épouse. Il me l'a promis !

— Un amoureux, ça promet toujours et ça tient bien rarement.

— Je veux avoir une explication avec lui... Il est possible que ce soit son père qui le force à m'abandonner... et que lui devienne parjure par faiblesse... Il est de mon devoir de lui donner le courage qui lui manque ; Onésime est un honnête homme... il se montrera, et son père entendra raison.

— Si Onésime ne t'aime plus ?

— Cela est impossible !

— Tu crois cela, pauvre enfant.

— Il a juré, devant le Christ qui est au chevet de mon lit, qu'il m'aimerait toujours.

— Oh ! les hommes ! fit Francesca avec un froid sourire.

— S'il ne tient pas son serment, reprit Annette avec résolution, je me vengerai, et après...

— Après ?

— Je me ferai mourir.

— Mourir ? reprit l'écuyère, étonnée de l'accent avec lequel la jeune fille avait prononcé ce mot.

— Que veux-tu que je devienne sans lui ?

— Allons, ma petite, chassons ces idées noires ! Un homme peut vous tromper, mais on ne doit pas en mourir. Fie-toi à moi, écoute mes conseils, tu vivras et un jour tu seras heureuse. Je te laisse tout ton amour pour Onésime, mais je veux m'associer à ta vengeance. Je verrai ton amoureux, et, si je ne puis le ramener à de bons sentiments, alors nous agirons en conséquence.

— Ce que tu me dis là me fait du bien, dit Annette avec émotion ; si j'osais, je t'embrasserais.

Francesca lui tendit les bras et la pauvre enfant s'y précipita. Elle retrouvait en l'écuyère plus qu'une sœur, une amie dévouée.

Il était l'heure du dîner. La bonne vint annoncer que Madame était servie. Les deux amies se mirent à table.

— Il y a déjà longtemps, dit Annette, que tu as quitté le pays.

— Quatre ans, répondit l'écuyère.

— Je me souviens bien de ton départ ; c'était pendant la vendange.

— Justement.

— On a assez parlé de toi, là-bas.

— Et que disait-on ?

— On disait que tu étais une ambitieuse.

— Moi, une ambitieuse ?

— Oui, on disait que tu avais des idées de grandeur.

— Assurément. Je suis venue à Paris pour tenter la fortune.

— Tu as bien fait !

— Elle commence à me sourire.

— Que tu étais belle, tantôt, à l'Hippodrome !

— En vérité ?

— Comme ton costume était gracieux et ta figure rayonnante !

— Aussi, j'ai des succès.

— Tu dois être bien heureuse quand on t'applaudit.

— Ces applaudissements nous coûtent cher, va, ma petite.

— Comment as-tu fait pour arriver ainsi à la célébrité ? Ce doit être bien difficile.

— A Paris, pour arriver à quelque chose il faut toujours des protections. J'ai eu de la

chance et j'ai trouvé des protecteurs puissants.

— Maintenant que tu es riche, pourquoi ne te maries-tu pas ?

— Le mariage coupe l'avenir d'une artiste, répondit Francesca avec un sourire que la jeune fille ne comprit pas. Je songerai à cela plus tard.

— Je voudrais bien être à ta place, reprit naïvement Annette après un moment de silence.

— Oh ! mon enfant, n'envie pas mon bonheur ! Un jour, je te conterai ce qu'il en coûte pour réussir dans la grande ville.

Dans la soirée, l'écuyère reconduisit son amie cité Bergère. Elle lui recommanda d'être circonspecte et prudente, afin que Fourcadin ne se doutât pas de sa présence à Paris.

En rentrant chez elle, Francesca trouva un groom assis dans son antichambre.

— Que me veut-on ? demanda-t-elle.

— C'est une lettre, madame, qu'on ne peut remettre qu'à vous-même, répondit la bonne.

— On demande une réponse ?

— Oui, madame, et je vais l'attendre, dit à son tour le petit domestique.

L'écuyère passa dans sa chambre à coucher et ouvrit la lettre.

Elle contenait ces lignes :

« O charmante reine des amazones ! Il suffit de vous voir pour vous aimer. Quand on vous aime, on veut vous le dire. Quand on vous l'a dit, on veut vous le prouver. Voulez-vous me faire l'honneur de souper avec moi ?

» Je m'appelle :

» MILLE FRANCS. »

Francesca ouvrit un secrétaire, s'assit et fit la réponse suivante :

« Monsieur,

» Il est tard, je suis fatiguée et je n'ai pas faim. Je ne vous connais pas et ne demande pas à vous connaître.

» Je suis chez moi tous les jours de midi à une heure.

» Je m'appelle :

» DAVANTAGE. »

Elle plaça cette lettre dans une enveloppe élégante et parfumée. Elle sonna sa bonne, qui la remit au groom resté dans l'antichambre.

— Oh ! les hommes ! fit Francesca en relisant

le petit mot flatteur qu'on lui avait envoyé. Il y a des gens qui ne doutent de rien! Ce monsieur, qui doit s'appeler *Mille francs* aussi bien que *Caprice*, a cru m'éblouir en se donnant le nom d'un billet de banque... Erreur! mon cher cocodès; l'écuyère qui vous a charmé est indifférente au souper que vous lui proposez au café Anglais ou à la Maison d'Or. Francesca a des soucis en tête, elle a un devoir à remplir, elle a une amie à secourir! Croyez-vous donc qu'elle puisse jouer son rôle dans vos folies lorsque les larmes qu'elle a dans le cœur ont chassé le rire de ses lèvres?

Pour expliquer la tristesse que les confidences d'Annette avaient jetée dans l'âme de l'écuyère, il est nécessaire d'apprendre à nos lecteurs qu'elle avait été, à Châtellerault, une des maîtresses d'Onésime. Trompée et abandonnée par lui, le désespoir s'était emparé d'elle, et elle était venue cacher sa honte dans la vaste solitude de Paris. Au milieu de deux millions d'habitants, on peut si bien vivre solitaire, oubliée, inconnue! — Les circonstances, le hasard et son goût pour l'équitation l'avaient amenée peu à peu à briller au ciel de l'Hippodrome.

C'était pour le moment une des étoiles les plus scintillantes de cette constellation hippique. Elle était grande, vigoureuse, aimable, gracieuse, adroite et hardie. Elle conduisait un char d'une main habile et domptait un cheval d'un bras vigoureux. Chaque fois qu'elle paraissait en public, elle faisait sensation et avait une grande influence sur la recette.

Dans la vie parisienne, Francesca avait oublié ses malheurs de province. Elle était entrée dans son existence échevelée avec l'insouciance d'une jeune fille qui n'a plus rien à perdre. Et elle était arrivée à se faire une position de renommée et de plaisirs qui seyait à merveille à son tempérament. Elle avait quelque esprit, un peu d'instruction et beaucoup de physique. C'est dire qu'elle s'était créé une cour de flatteurs, d'adorateurs et de protecteurs. Elle vivait dans un tourbillon de la vie qui l'empêchait de voir, d'entendre et de réfléchir.

L'apparition subite d'une de ses amies d'enfance avait produit en elle une révolution; la vue d'Annette avait ramené la pensée dans son âme et le sentiment dans son cœur.

Francesca était bonne, courageuse et fière ; elle avait donc les qualités nécessaires à l'accomplissement du projet qu'elle méditait.

Elle passa une grande partie de la nuit sans dormir ; vers le matin, elle s'assoupit et ne se réveilla que vers midi. En interrogeant de l'œil la pendule, elle jeta un cri de surprise en pensant qu'elle se réveillait si tard. Elle sauta en bas de son lit et commença sa toilette du matin. Elle frappa sur un timbre ; sa bonne parut.

— Auguste est-il là ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, le coiffeur, depuis une heure, attend votre réveil.

— Qu'il entre.

Francesca, drapée dans un ample peignoir, s'assit dans un fauteuil et livra son abondante chevelure aux mains de l'artiste capillaire.

— Auguste, dit-elle, je veux être belle aujourd'hui.

— Cela vous est facile, madame.

— Vous me poserez une mouche ; cela fait bien dans la physionomie.

— Madame rentrera-t-elle dans ses appartements ou ira-t-elle au Bois ?

— Je vais en visite.

— Je fais cette question à Madame, reprit le coiffeur, parce qu'il est difficile de bien placer une mouche.

— Vraiment ?

— Il y a plusieurs manières de les placer. La *femme coquette* la pose sur les lèvres ; la *galante*, au milieu de la joue ; la *passionnée*, au coin de l'œil ; la *discrète* au-dessous de la lèvre inférieure, vers le menton ; la *majestueuse*, presque au milieu du front ; la *gaillarde*, sur le nez, et l'*enjouée* sur le bord de la fossette que forme la joue quand elle rit. Où Madame veut-elle qu'on la place ?

— Au coin de l'œil.

Une heure plus tard, Francesca montait dans son coupé et disait à son cocher : rue Saint-Denis, chez M. Graffinard, parfumeur.

X

GAUCHE, RIDICULE ET BÊTE

Onésime Fourcadin avait été émerveillé de la représentation de l'Hippodrome.

Les toilettes, les chevaux, les amazones, l'aérostat, la disposition particulière et la mise en scène de ce spectacle populaire lui avait causé une vive satisfaction.

La beauté, l'adresse, le courage des écuyères l'avaient fort impressionné; mais il s'était bien gardé de faire à haute voix des réflexions sur le compte de ces dames. Ce spectacle emplissait son esprit d'idées badines et sensuelles. Il admirait de son cœur et de ses yeux ces fortes femmes,

portant si crânement le costume des guerrières antiques. Dans le nombre il avait vu Francesca, mais il ne l'avait pas reconnue. Il était loin de supposer que sous un si riche vêtement de reine se cachait ou plutôt se montrait une humble fille, appelée Françoise, qu'il avait jadis séduite et abandonnée. En somme, il était ravi, enchanté. Il avait passé dans l'espace de deux heures par toutes les émotions agréables que peut ressentir un provincial à Paris.

Madame Graffinard s'était peu occupée du spectacle; ses yeux avaient constamment fouillé dans les plis et les replis de la foule, pour voir si par hasard ne s'y trouverait pas le jeune officier de ses rêves.

M. Graffinard, le programme à la main, avait expliqué à Rose l'ordre et la marche de la représentation. Il avait regardé cela comme une bonne tactique, afin de laisser toute liberté à Onésime et à Aurore de causer ensemble.

Le gendre et la future belle-mère avaient échangé quelques phrases insignifiantes, et leur conversation n'avait pas été plus loin.

En sortant de l'Hippodrome, le parfumeur

avait proposé, pour finir la journée, de faire une promenade dans l'avenue de la Grande-Armée et d'aller ensuite dîner au cabaret.

On est si bien dans un jardin, sous une tonnelle de vigne vierge et de chèvrefeuille!

La proposition avait été acceptée.

Cette expression : *dîner au cabaret*, employée par Graffinard, avait choqué singulièrement l'esprit de la fière parfumeuse; elle l'avait manifesté par une moue pleine de dédain. Pourtant, elle n'avait hasardé aucune observation.

Fourcadin s'était dit : « Mon futur beau-père a là une idée bien commune pour un millionnaire. »

Notre provincial ne savait pas que nos élégants traîneurs du boulevard des Italiens se servent souvent de cette façon de parler pour raconter les parties fines. Ils disent :

« Nous avons passé hier la soirée avec Eulalie, Aïssa et Sylvia, des Bouffes, au cabaret. »

Et ils ont satisfait leur penchant pour les amours faciles dans l'entresol de la *Maison d'Or*, en face de mets truffés et de quelques bouteilles de Moët ou de Clicquot. Ils emploient cette phraséologie d'un autre temps pour donner un

côté original et distingué au débraillé de leur existence.

M. Graffinard entra au *Grand Vainqueur !*

Et il demanda son dîner sous une verte tonnelle, située au fond du jardin, encombré de chaises, de bancs, de tables qui attendaient les consommateurs. Il y avait aussi là une balançoire, un jeu de tonneau, pour occuper les loisirs des clients.

En attendant qu'on se mît à table, Onésime voulut faire preuve de ses heureuses qualités. Il se piquait d'être passé maître en force, adresse et esprit.

Il s'approcha d'un jeu de tonneau, prit en main les palets et dit :

— Deux fois sur quatre, je mets dans le mille. Voyez comme ce crapaud de fonte me tend complaisamment sa bouche lippue !

Son premier palet tomba à côté du tonneau, son second passa par-dessus et de son troisième il fit une bosse au front d'un garçon qui posait une assiette sur une table voisine.

— Je n'ai pas de coup d'œil aujourd'hui, dit-il en renonçant au jeu.

Il se dirigea vers la balançoire, et s'élança vigoureusement. En une minute il avait atteint le plus grand arc de cercle que pouvaient décrire les cordes qui sont les points d'appui de la planchette sur laquelle il était assis.

— Bravo, bravo, cria M. Graffinard enthousiasmé; assez, vous allez faire le tour.

Onésime, excité par ces paroles, voulut montrer de quoi il était capable en ce genre d'exercice.

Il s'enleva à la force du poignet, en se tenant aux cordes, et se trouva debout sur la balançoire. Alors il imprima un mouvement de va-et-vient plus fort à l'escarpolette et, se renversant en arrière et jetant ses jambes en avant, il se mit pendant ce balancement à faire les exercices du trapèze.

— Quelle vigueur! dit le parfumeur, pendant que Fourcadin avait la tête en bas. Que dites-vous de cela, Aurore?

— Monsieur a des talents de pompier, répondit-elle à demi-voix; il figurerait avec avantage dans ce corps si utile...

La réflexion de madame Graffinard fut inter-

rompue par un cri de Rose. Elle se retourna et aperçut le jeune Fourcadin à genoux sur le gros sable de rivière qui recouvrait le sol.

Onésime avait manqué son coup en voulant se remettre sur la planchette de la balançoire. Il était tombé.

Il se releva et essaya de sourire; il avait le nez et les mains écorchés.

— Vous êtes-vous fait mal? lui demanda le parfumeur.

— Non, non, du tout.

— Au contraire! murmura Aurore.

En voulant enlever le sable qui souillait son pantalon, il s'aperçut que ledit vêtement s'était fendu aux genoux. Les déchirures laissaient à nu la rotule, d'où le sang s'échappait par une légère blessure.

— Il faut bassiner vos genoux avec de l'eau fraîche, dit M. Graffinard.

— Ce ne sera rien, répondit Onésime; j'en ai eu bien d'autres.

On se mit à table dans le bosquet.

Fourcadin, pour réparer sa mésaventure, voulut servir. Il s'empara de la louche et plaça le

potage devant lui. Dans son empressement à se rendre agréable, il commit une maladresse. En passant une assiette de purée-croûtons à madame Graffinard, il attrapa le goulot d'une bouteille, le vin se renversa sur la table et coula sur les robes de ces dames. Rose s'était levée précipitamment, mais pas assez tôt pour préserver sa robe neuve de ces taches de vin qui résistent à la benzine la plus énergique. La pauvre enfant poussa un soupir en lançant un regard courroucé au maladroit.

Madame Graffinard, en voyant la bouteille se renverser, avait voulu instinctivement la retenir; mais, dans son brusque mouvement, sa main avait rencontré l'assiette de *purée-croûtons* que lui présentait Onésime, si bien que le potage, lancé dans l'espace, avait été en partie se loger dans le gilet du parfumeur.

— Ah! bah! c'est un petit malheur! s'écria M. Pythagore Graffinard.

Madame Graffinard épongea sa robe avec sa serviette, Rose en fit autant, tandis que le parfumeur et Onésime grattaient avec un couteau la purée-croûtons qui jonchait leurs vêtements;

le garçon du restaurant enlevait le couvert pour changer la nappe.

Au bout d'un quart d'heure on se remit à table.

M. Pythagore prit la direction du service en attaquant hardiment un plat de filet aux olives et en le distribuant d'une main de maître.

Les exploits de Fourcadin avaient *jeté un froid* dans la société. Notre provincial s'en aperçut et résolut de regagner le terrain qu'il avait perdu dans l'esprit de ses hôtes.

Il s'érigea sur-le-champ en beau parleur. Sa conversation roula sur tous les objets qui se présentèrent à son imagination. Soutenu par le parfumeur, il parvint à faire gagner le dessert sans trop d'ennui. A ce moment, il voulut tirer le bouquet de son feu d'artifice. Il prit pour thème la position respective des personnes dans la société. Il fit le parallèle du siècle de Louis XV avec celui de Napoléon III. Il établit un dualisme flatteur entre le faubourg Saint-Germain et la rue Saint-Denis. Il plaça le magasin laborieux au niveau de l'hôtel aristocratique et mit relativement les Graffinard au-dessus des Montmorency.

La superbe Aurore, issue de l'antique famille des Quatre-Vents, se mordit les lèvres et regarda dès lors le jeune homme de Châtellerault comme un sot. Elle dévora son mécontentement de peur de nuire au prompt mariage de Rose. La présence de cette grande fille à marier, avec laquelle elle était parfois obligée de sortir, lui donnait sur les nerfs.

Depuis qu'elle s'appelait madame Graffinard, elle avait souffert horriblement dans sa vanité.

Le rouge lui était toujours monté au visage quand une de ses voisines lui avait dit, par mégarde ou avec intention : *Votre demoiselle se porte bien? La voilà grande, vous allez bientôt la marier sans doute?..* etc., etc..,

Ces phrases lui portaient au cœur et lui causaient d'affreuses palpitations. Son amour-propre souffrait. Elle n'osait pas dire : Mais je ne suis pas sa propre mère! Elle aurait plutôt répondu : Je pourrais être sa sœur.

Cette situation était une des douleurs de sa vie.

Aux yeux d'Aurore et de Rose, Onésime Fourcadin, en s'efforçant d'être prévenant, galant, spirituel, n'était arrivé qu'à être gauche, ridicule, bête.

Quand, le soir, Rose Graffinard se trouva seule dans sa chambre et que sa pensée se reporta sur les événements de la journée, elle fit cette réflexion : « Maxime, dans son petit doigt, vaut mieux que ce monsieur dans son entier. Si papa me force à devenir sa femme, je serai bien malheureuse. »

Elle se mit au lit toute songeuse et, quand elle crut son père endormi, elle se leva et ralluma sa bougie. Elle se plaça demi-vêtue devant une petite table et écrivit une lettre de quelques lignes seulement à sa bonne amie Alice, une camarade de pension pour laquelle elle n'avait jamais eu le moindre secret. Cette amie était la sœur de Maxime.

Rose ferma sa lettre, éteignit sa lumière et, après avoir caché sa précieuse missive sous son oreiller, se laissa aller au sommeil qui alourdissait ses paupières. La fatigue avait brisé son corps, les contrariétés avaient brisé son âme, elle dormit d'un seul trait jusqu'au jour.

Vers deux heures de l'après-midi, un élégant coupé s'arrêtait devant le magasin de M. Graffinard.

Une dame en toilette bavarde et tapageuse en descendit. C'était Francesca. Avant qu'elle eût traversé le trottoir, le galant commis Franchard, dit *Bouton de Rose,* s'était élancé du fond du magasin pour venir ouvrir la porte à la charmante personne. Il lui offrit un siège et se mit à ses ordres.

Francesca demanda quelques articles de parfumerie et, pendant qu'on s'occupait de sa commande, elle ne cessa de regarder mademoiselle Rose Graffinard, qui était dans le comptoir. La jeune fille, après avoir jeté un coup d'œil indifférent sur la nouvelle cliente, s'était remise à son ouvrage de tapisserie, commencé depuis longtemps.

— Cette jeune fille est bien, se dit l'écuyère, et son père doit être riche ; ce chenapan d'Onésime a de la chance ; mais patience !

Elle fut interrompue dans ses réflexions par la présence de M. Graffinard, qui, en sortant de son laboratoire, s'empressait de venir faire l'article auprès de la belle inconnue.

Le parfumeur fut frappé de la beauté mâle et fière de Francesca. Lui, l'ex-coq des cocottes

de magasin du quartier, éprouva une sensation étrange en rencontrant des yeux les regards magnétiques de la jolie femme. Il resta interdit et le sourire sur les lèvres au moment de lui débiter son boniment banal sur les propriétés particulières de l'*essence de Catalpista*.

Francesca s'aperçut de l'effet qu'elle produisait sur le parfumeur. En femme d'expérience, elle comprit tout de suite le parti qu'elle pouvait en tirer pour concourir au salut de sa bonne et chère Annette.

M. Graffinard sortit de son hésitation et mit à la disposition de la charmante inconnue ses parfums les plus exquis, et surtout son essence de catalpista.

— Voici mon adresse, répondit Francesca; vous enverrez cela chez moi.

Elle remit au parfumeur une carte coquette, mignonne, glacée, sur laquelle étaient écrits ces trois mots :

FRANCESCA

ARTISTE DRAMATIQUE

— Dans une heure, madame, dit alors Graffi-

nard en s'inclinant, les parfums que vous avez choisis seront chez vous.

— Vous ajouterez à la commande, reprit l'écuyère, une douzaine de gants Jouvin n° 6 1/4, une douzaine de gants castor piqués à l'anglaise et deux douzaines de gants de Suède (ce qui se fait de mieux) à douze boutons.

— Enfin, tout de première qualité.

— Oui.

— Avec cela, vous n'avez pas besoin de brosses, de peignes, d'éponges, de flacons, d'éventails, de miroirs, de coffrets à bijoux, de petits bronzes d'art et de fantaisie... J'ai un assortiment complet de tous ces objets.

— Je verrai plus tard, répondit Francesca; quand vous m'apporterez la facture, nous causerons de cela.

— Comme il vous plaira, madame.

L'écuyère se leva lentement, avec un mouvement plein de dignité. Elle gagna la porte et, en sortant du magasin, elle lança un dernier regard incendiaire à l'inflammable commerçant.

Le malheureux en fut percé de part en part. Il se sentit pris, subjugué, conquis...

— Qu'elle est belle, cette femme ! murmura-t-il en voyant Francesca monter en voiture. Quel pied et quelle jambe !

Jusque-là, il supposait que sa nouvelle cliente était une grande dame du vieux faubourg Saint-Germain ; mais en jetant les yeux sur la carte, qu'il tenait machinalement à la main et que, par politesse, il n'avait pas encore lue, il vit que les apparences l'avaient trompé. Après un moment de réflexion, il n'en fut que plus satisfait.

Graffinard, d'ailleurs, n'avait que quarante et quelques années. Il est peu d'hommes qui, à ce voisinage de la cinquantaine, restent insensibles aux beautés d'une jeune femme, à moins... mais ne nous jetons pas dans des digressions inutiles sur ce chapitre, et conduisons directement notre lecteur à l'hôtel de la Cigogne.

Alexis Morel venait d'entrer dans l'appartement de son ami Onésime Fourcadin.

— Je voulais te venir voir hier, dit Alexis, mais j'ai été obligé d'aller à la campagne faire quelques études photographiques.

— Moi, j'ai été à l'Hippodrome avec ma nouvelle famille.

— Te plaît-elle ?

— La famille?

— Non, la jeune fille?

— Heu! heu! mais elle est riche.

— Alors épouse les yeux fermés. La monnaie a bien son charme.

— Il ne s'agit pas de cela pour le moment, mon cher Alexis.

— De quoi s'agit-il ?

— J'ai un conseil à te demander.

— Un conseil à moi ? Bigre !

— Oui.

— Parle, j'ouvre les oreilles à deux battants.

— Depuis une heure je ne tiens plus en place.

— Aurais-tu été piqué par une tarentule?

— Non. Lis cette lettre.

— Une lettre de femme?

— Justement.

— C'est bien plus grave.

Alexis prit une petite lettre sur papier rose que lui présentait son ami.

— Elle embaume, dit-il, en la portant à ses narines.

Voici ce que contenait cette coquette missive :

« Cher monsieur Onésime,

» Je vous ai vu hier et je voudrais vous revoir aujourd'hui. Si vous voulez me faire le plaisir de ne pas me refuser une entrevue, je serai chez moi ce soir. Ma voiture vous attendra rue de la Victoire, à la porte du 32. Vous direz à mon cocher : *Je suis le vicomte.* Et il vous ouvrira la portière. Montez et laissez-vous conduire.

» Signé : *Une femme discrète.* »

— Singulière aventure ! s'écria Alexis ;

Et tu iras ?

— Peut-être.

— Tu hésites ?

— Je ne connais que les Graffinard à Paris, et je m'étonne...

— Veux-tu que je te remplace, dit le photographe Morel, en interrompant son ami.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Cette femme sait mon nom et doit connaître mes traits.

— C'est juste. Je t'accompagnerai, alors.

— Non. Si je vais à ce rendez-vous, j'irai seul. Seulement je trouve imprudent, à la veille de mon mariage, de...

— Es-tu bête! s'écria Alexis; mon pauvre ami, tu te crois donc encore à Châtellerault? Mais, à Paris, on peut mener plusieurs intrigues de front, à la barbe des gens, avec grand mystère et pleine sécurité. Ici, on ne regarde jamais par-dessus le mur de son voisin. Est-ce que tu aimeras moins ta prétendue parce que tu causeras une heure avec une femme qui désire te parler et qui signe : *Une femme discrète?* Elle connaît sans doute ta position; cela doit te rassurer.

— Qui lui a dit mon nom?

— C'est donc bien difficile de savoir que tu t'appelles Onésime?

— Comment cela?

— Hier, tu étais à l'Hippodrome avec les Graffinard?

— Oui.

— Eh bien! le parfumeur, à plusieurs reprises, t'aura nommé Onésime pendant la représentation, et la dame en question, qui devait se trouver peu éloignée de toi, a entendu ton nom et l'a retenu. Voilà tout.

— Tu as raison.

— Parbleu! tu es naïf comme un nourrisson!

— Cette inconnue, que peut-elle me vouloir?

— Tu deviens ridicule, mon cher, s'écria le jeune homme; cette jolie femme...

— Tu la supposes donc jolie? demanda vivement Onésime.

— Assurément. Et elle doit l'être! Si elle voulait, je la photographierais pour rien... Cette jolie femme est peut-être une amie de ta famille. C'est peut-être une grande dame dont le mari passe ses nuits au cercle ou aux genoux d'une danseuse, et qui s'ennuie... C'est peut-être une jeune veuve qui s'est enamourée de ton physique et qui veut convoler avec toi... C'est peut-être une dame du demi-monde qui a lu sur ta figure que tu débarquais de ta pro-

vince... et qui voudrait te servir de guide au milieu des joies mystérieuses de la vie parisienne... Tu ne risques rien d'aller à ce rendez-vous.

— J'irai, répondit Onésime Fourcadin.

Le soir, vers huit heures, seul, il se dirigea vers la rue de la Victoire : au n° 32, il trouva un élégant coupé. Il s'approcha du cocher et dit :

— Je suis le vicomte!

— Montez alors, monsieur le vicomte, lui répondit-on.

La voiture partit au grand trot. Fourcadin était ému.

XI

CHATELLERAULT ET PARIS

Onésime avait à peine cinq ans lorsqu'une maladie inconnue et foudroyante lui enleva sa mère. L'enfant, privé des caresses et des soins maternels, avait été élevé par son père en enfant gâté, et avec le temps il était devenu un enfant terrible. Maître de ses volontés, il n'avait jamais mis de frein à ses caprices.

Au collège, il avait toujours été dans les derniers de sa classe, et, quand il entra dans le monde, il voulut y faire figure et briller parmi les premiers. Se fiant à ses qualités personnelles, il se croyait en droit d'occuper une place

que d'autres ne devaient qu'au travail et à leur bonne volonté.

Il basait sa vie sur l'honorabilité et la fortune de ses parents. Il aurait rougi pourtant de succéder à son père comme coutelier, et cependant il regardait comme indigne de lui tout travail qui eût pu l'élever de quelques échelons sur l'échelle sociale.

L'enfant terrible, en vieillissant, était devenu vaniteux. La paresse de son enfance s'était transformée en fatuité dans sa jeunesse. Tache originelle qui ne s'efface plus, passé vingt ans. Le frottement de Paris est même impuissant à enlever ce limon de province qui gâte les plus belles intelligences.

Onésime se savait riche; il tuait le temps pour vivre. Il se laissait aller à la dérive de ses fantaisies. Il emplissait son oisiveté de ses folles idées et peuplait son *far niente* de ses plus capricieux défauts.

Dans toutes les villes de province, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, on trouve de ces individus qui passent leur temps à se promener, à fumer et à boire.

Ils ont la moitié de la ville pour amie, ils sont bien avec le maire ou l'adjoint, tapent sur le ventre du garde-champêtre et boivent la bouteille avec le maçon ou le menuisier ; l'absence de tous besoins leur a enlevé le respect d'eux-mêmes. Ils sont nés d'un père intelligent et laborieux, mais ils ne comprennent pas les charmes du travail et les joies de la famille. L'égoïsme a tout supprimé chez eux.

Onésime vivait à Châtellerault en gentilhomme campagnard. Il flânait par la ville, un fouet à la main et suivi de ses deux chiens de chasse. Il s'inquiétait des moissons et des vendanges seulement pour être fixé sur l'ouverture de la chasse.

Si une inondation dévastait le pays, il n'en était affligé que parce qu'elle détruisait le gibier. Il se flattait d'avoir le plus beau fusil du département et le meilleur chien d'arrêt. Personne ne connaissait la contrée comme lui, et personne n'avait son coup d'œil et son jarret d'acier.

A la fermeture de la chasse, il restait en ville et courtisait les filles. Il faisait le Don Juan

avec les petites ouvrières. Aussi, aux yeux des bourgeois honnêtes et tranquilles, avait-il une piètre réputation. Aucun d'eux n'aurait jamais consenti à lui donner sa fille, et, s'il était admis dans quelques maisons, ce n'était que par considération pour le père Fourcadin.

D'ailleurs, Onésime ne tenait pas à fréquenter les salons de la bourgeoisie. Il n'avait pas là ses coudées franches, il était mal à son aise.

Il n'était bien qu'au café, avec quelques habitués de sa trempe; là, il fumait sa pipe et faisait sa partie. Il crachait, jurait, buvait, il était heureux ; il savourait avec délices sa paresse.

Tel est le croquis physiologique de celui qui devait épouser mademoiselle Rose Graffinard.

Onésime faisait à toutes les jolies filles des promesses de mariage ; il n'en tenait aucun compte. Il aimait à tromper et trompait pour aimer. Il appelait cela, passer ses fantaisies.

Françoise Ramier avait cru à ses paroles mielleuses et avait été une de ses victimes.

Cette jeune fille avait été bien excusable. Elle était à dix-sept ans ce que sont toutes les jeunes filles de son âge ; elle était vive, naïve, cré-

dule, la sève de la vie montait en elle. L'amour était une divinité inconnue qu'elle croyait pouvoir adorer. Si elle était pauvre, elle était belle ; elle avait reçu une teinte d'instruction qui lui permettait d'avoir une espérance.

Le jour où Onésime lui fit une protestation d'amour, elle crut que c'était le commencement de la réalisation de ses rêves. Sa grand'mère, simple paysanne, était bien devenue maréchale de France. Quand on a une grande dame de l'empire dans sa famille, on peut bien avoir l'espoir d'épouser le fils d'un coutelier de Châtellerault.

Le malheur de Françoise fut donc de croire aux discours passionnés d'Onésime. Et elle commit la faute de devenir sa maîtresse avant de devenir sa femme. Quand elle s'aperçut qu'elle était dupe d'un débauché, il était trop tard. De sa croyance à l'amour, à la sincérité des serments jurés en face de Dieu, il ne lui restait rien... que le déshonneur ! Après la perte de ses illusions, elle prit le parti de fuir la ville où elle avait si bien compté passer honnêtement sa vie.

Françoise n'hésita pas ; elle appela à elle toute son énergie, et s'éloigna du pays où il n'y avait plus autour d'elle que la honte et le remords.

Quelques années s'étaient à peine écoulées que Châtellerault avait oublié la pauvre fille ; mais Paris avait une étoile de plus au firmament de l'art équestre, elle y brillait sous le nom de Francesca.

Dans la bonne ville de Châtellerault, Onésime Fourcadin pouvait être un Lovelace ; mais à Paris c'était bien différent. La vie de la grande ville ne lui était pas familière; il ne savait quel rôle y jouer. Hélas ! ce n'était pas faute d'envie pourtant ! Il regardait son alliance avec la famille Graffinard comme une affaire qui devait lui rapporter de gros bénéfices. Il ne donnait son nom à la fille du parfumeur qu'en considération de la dot stipulée au contrat. Ce n'était pas une affaire de cœur, mais une affaire d'argent.

Le coupé dans lequel Fourcadin était mollement assis l'emporta rapidement à travers la rue de la Chaussée-d'Antin. Il mit la tête à la portière et vit à sa gauche le monument du nouvel Opéra.

La voiture redoubla de vitesse et, après avoir parcouru une partie du boulevard Haussmann, prit une rue latérale qui avoisine la Madeleine, et s'arrêta devant une maison haute et spacieuse du boulevard Malesherbes. L'émotion d'Onésime était violente.

Une femme de chambre l'attendait sous la porte cochère.

— Si monsieur le vicomte veut me suivre? dit-elle en montrant les premières marches d'un vaste escalier sur lequel serpentait un étroit tapis, retenu à chaque marche par une tringle de cuivre.

Fourcadin suivit la camériste et se trouva bientôt dans un salon éclairé par une élégante lampe Carcel, mais dont la lumière était tempérée par un abat-jour chinois, gracieux et original. Il s'assit et attendit.

A travers la lumière diffuse qui se répandait timidement dans l'appartement, Onésime se fit une idée exagérée du faux luxe qui l'entourait. Il prenait pour de l'or pur le ruolz qui scintillait dans la pénombre où se fixaient ses regards.

Une porte s'ouvrit sans bruit, une femme parut.

Elle s'avança vers Onésime, tout en ayant soin de laisser son visage dans l'ombre pourtant, et lui dit d'un ton suave et harmonieux :

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir consenti à vous rendre à mon invitation.

Onésime, qui s'était levé au son de la voix de la dame, s'inclina et balbutia quelques mots de politesse.

— Asseyez-vous, monsieur, et causons.

La mise riche, coquette et négligée de l'inconnue, produisit de l'effet sur notre provincial.

— Serait-ce une grande dame qui s'ennuie ? pensa-t-il, en se rappelant ce que lui avait dit son ami Alexis Morel.

— Vous devez être étonné, monsieur, dit alors Francesca, d'avoir reçu la lettre mystérieuse que je vous ai envoyée.

— Je l'avoue, madame, répondit Onésime en essayant de sourire.

— Il y a à peine trois ou quatre jours, reprit Francesca, que vous êtes arrivé à Paris, et vous voyez que votre présence dans la capitale n'est pas restée inaperçue pour tout le monde. Si je me suis permis de vous convier à un rendez-vous,

c'est que je me crois en droit de vous demander compte de vos actions. Voulez-vous me promettre de répondre franchement aux questions que je vais vous adresser?

— Volontiers, madame; mais, avant d'aller plus loin, je désirerais connaître le nom de la personne qui se permet ainsi de m'interroger. Etes-vous pour moi un juge impartial ou une ennemie déclarée?

— Je ne demande pas mieux que d'être votre amie, cela dépendra de vous; je ne deviendrai votre ennemie que si vous m'y forcez. Quant à mon nom, je vous le dirai avant que vous sortiez d'ici.

— Je vous écoute, madame.

— Vous habitez ordinairement Châtellerault. Votre père est un riche fabricant de cette ville.

— Oui, madame.

— Dans quel but êtes-vous venu à Paris?

— Je suis chargé par mon père d'une affaire sérieuse auprès d'un de ses correspondants.

— Une affaire commerciale?

— Assurément.

— Vous m'avez promis, monsieur Onésime,

de me répondre loyalement, et voilà que vous préférez la ligne courbe à la ligne droite.

— Je vous dit la vérité, madame.

— Vous mentez, monsieur, repartit vivement l'écuyère.

— On comprend que Fourcadin, causant en tête-à-tête avec une femme qu'il devinait charmante, voulût cacher le véritable motif de son voyage.

Onésime fut surpris de l'énergique démenti que lui donnait la dame inconnue. Il baissa les yeux et ne répondit pas.

— Monsieur, reprit Francesca, après un moment de silence, puisque vous ne voulez pas m'avouer la véritable raison de votre départ de Châtellerault, je vais vous la dire. Vous êtes venu à Paris pour épouser la fille unique de M. Graffinard, parfumeur en renom de la rue Saint-Denis.

— Qui a pu vous apprendre?... balbutia le provincial.

— Que vous importe? Ce que je vous dis, est-ce la vérité?

Onésime garda un prudent silence.

— Vous êtes d'un âge, monsieur, à penser à vous créer une position honorable, et je ne trouverais pas mauvais que vous épousassiez mademoiselle Rose Graffinard, si vous ne laissiez derrière vous des pleurs, des remords et de la honte.

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Vous allez me comprendre. Depuis votre sortie du lycée, vous meniez, dans votre petite ville, une vie de *joyeux compagnon*, comme auraient dit nos aïeux. Votre temps se passait à la chasse, à la pêche, au café, et à faire la cour aux jeunes filles pauvres. La pauvreté, étant généralement sans défense, est toujours le point de mire de vos folies à vous, jeunes gens riches et paresseux.

— Mais madame, dit Onésime, vous êtes peut-être sévère et injuste envers moi.

— Voulez-vous bien me dire, monsieur Onésime Fourcadin, reprit Francesca avec une voix pleine d'autorité, où sont aujourd'hui les pauvres filles qui ont été vos maîtresses. Où est Claudine Gerbet ? où est Pauline Morin ? qu'est devenue Françoise Ramier? et que deviendra Annette

Hubert? Vous ne me répondez pas!... Claudine Gerbet, chassée du toit paternel, s'est jetée à l'eau avant de mettre au monde l'enfant qu'elle portait dans son sein. Pauline Morin est morte de misère à l'hôpital. Françoise Ramier a disparu depuis plusieurs années, et Annette Hubert pleure sans doute, à l'heure qu'il est, ses rêves détruits et son honneur perdu! Vous voyez, monsieur, que je suis assez instruite de votre passé pour vous rafraîchir la mémoire.

— Ce que vous me racontez m'étonne...

— Quoi! vous ignoriez que Claudine et Pauline fussent mortes? reprit vivement Francesca.

— Je vous le jure!

— Ne jurez pas, je ne vous crois point. Voilà comme vous êtes tous, vous jeunes hommes qui naissez avec un sac d'argent pour oreiller. Vous ignorez ou plutôt vous feignez d'ignorer les conséquences des mauvaises actions que vous commettez. Vous êtes engraissés dans l'oisiveté, vous avez des caprices; une fille vous plaît, vous la débauchez et vous la repoussez du pied si elle se trouve sur votre chemin lorsque votre fantaisie est passée. Ah! s'il y avait une loi qui

considérât comme criminel celui qui vole l'honneur à une malheureuse fille, il y aurait moins d'infanticides et de morts volontaires. Les jeunes gens y regarderaient à deux fois avant de s'engager dans une liaison indigne d'eux, et dont les conséquences amèneraient l'opprobre et le déshonneur dans leur propre famille. Mais non !... une partie du monde fait un mérite au séducteur de ses conquêtes, l'autre les tolère, et l'immoralité d'une pareille conduite retombe sur les infortunées naïves, éblouies et séduites. Est-ce vrai ce que je vous dis là ?

— Belle dame, répondit Fourcadin, je ne me doutais pas, en venant ici, que c'était pour entendre un cours de morale. Vos raisonnements ont une valeur réelle, votre philanthropie est une preuve des nobles sentiments de votre âme; mais je crois que les amoureux se boucheraient les oreilles pour ne pas vous entendre parler ainsi. Vous prêchez dans un temple qui détruit la force de vos arguments. Ce luxe qui m'entoure est loin de la simplicité d'une cellule de sœur de charité. Et je suis encore à me demander, madame, pourquoi vous m'avez fait venir

chez vous. Si ce n'est que pour me raconter mon histoire, il était inutile de me déranger, je la connais...

— Vous ne vous êtes donc jamais demandé ce qu'était devenue Françoise Ramier?

— Elle a quitté le pays... pour courir le monde.

— Elle a fui Châtellerault parce que vous l'aviez trompée.

— Trompée, entendons-nous, répondit lentement Onésime; j'ai fait le serment de l'aimer... et je l'ai aimée tant que j'ai eu de l'amour pour elle...

— Oh! mon Dieu! dit l'écuyère en ne pouvant retenir un rire nerveux plein de colère...

Elle fit quelques pas vers la partie la moins éclairée du salon, puis revint à pas lents vers le jeune homme.

— Vous ne me reconnaissez donc pas, Onésime? dit-elle en s'arrêtant en face de lui.

— Françoise! s'écria Fourcadin en se levant précipitamment.

— Moi-même.

— Il s'est opéré en vous une si charmante

métamorphose que j'étais loin de me douter que j'avais affaire à une vieille connaissance. Vous avez un parler dramatique qui aurait dérouté de plus fins que moi. Cette délicieuse toilette d'intérieur, cet appartement, ces domestiques. Ah! ça, vous avez donc fait fortune?

— Dame! il faut bien faire quelque chose!

— Vous avez un port de reine, en vérité.

— C'est mon emploi.

— Vous jouez les reines?

— Oui, à l'Hippodrome.

— Sous quel nom?

— Francesca.

— C'est donc vous que j'ai vue hier.

— En costume d'amazone...

— Je vous ai admirée sans vous reconnaître, chère Francesca, et je vous ai applaudie comme vous le méritiez.

— Moi, je vous ai vu et reconnu, et je vous ai fait venir chez moi pour vous dire tout ce que j'avais sur le cœur.

— Permettez-moi de baiser respectueusement votre main royale, comme le plus humble et le plus dévoué de vos sujets.

— Oh! non!

— Pourquoi?

— Vous êtes un étranger pour moi.

— Vous ne me refuseriez pas des lettres de naturalisation, si je vous les demandais?

— Peut-être.

— Allons donc!

— N'entre pas qui veut dans mes États; je suis une reine qui règne et gouverne.

— Charmant! charmant! s'écria Onésime en riant bêtement. Ma parole d'honneur, je crois que le séjour de Paris vous a donné de l'esprit.

— C'est de l'expérience que vous devriez dire.

— Alors, c'est bien décidé, vous me refusez de déposer un baiser sur votre blanche main, illustre amazone?

— Oui, jeune étranger.

— Françoise a donc complètement disparu sous les traits de Francesca?

— Vous le voyez bien, je ne suis plus ce que j'étais!

— Mais vous ne serez pas toujours aussi sévère?...

— Vous le verrez bien.

— Vous prenez donc votre rôle d'amazone au sérieux, ma chère?

— Oui, je déteste les hommes en général et vous en particulier.

— Ah! ah! Tôt ou tard vous me rendrez votre amitié.

— Vous avez bien des choses à faire pour cela.

— Lesquelles?

— Je vous dirai cela... plus tard.

— Vous me permettez de me représenter chez vous?

— Assurément. Venez quand vous voudrez, j'y serai toujours pour vous.

— A la bonne heure!

Onésime Fourcadin revint à l'hôtel de la Cigogne avec un ébranlement dans la cervelle. Il longea tous les boulevards, en proie au réveil de son amour; ce n'était plus Françoise qui lui montait la tête, mais la célèbre écuyère Francesca.

XII

LE PREMIER RENDEZ-VOUS

Onésime Fourcadin passa une partie de la nuit sans dormir. Son esprit était frappé de la transformation qu'avait subie son ancienne maîtresse de Châtellerault.

Quand il avait connu Françoise Ramier, elle était de cinq à six ans plus jeune, mais elle avait moins de charmes. Ses beaux yeux avaient moins d'expression, sa bouche mignonne souriait niaisement, et l'épiderme de la peau de son visage avait moins d'éclat ; il était parsemé de taches de rousseur. Ses mains étaient rouges et rudes ; à présent elles étaient fines, blanches,

douces et embellies par de jolis ongles roses taillés en amande.

Aujourd'hui Francesca lui en imposait, tandis qu'autrefois il se moquait d'elle. Ce changement de rôle l'étonnait et le séduisait. Il ne s'expliquait pas encore par quel concours de circonstances la pauvre fille était parvenue à la célébrité en quelques années seulement.

Il avait enfin une certaine considération pour cette femme qui, en le recevant chez elle, lui avait fait la morale, et qui l'avait raillé en le congédiant, sans laisser percer dans ses paroles la moindre rancune du passé.

Vers dix heures, il envoya un magnifique bouquet à Francesca, voulant ainsi lui prouver que depuis la veille il n'avait pensé qu'à elle.

Il aurait voulu lui faire comprendre qu'il était tout prêt à réparer les torts qu'il avait eus envers elle.

Bref! notre provincial était fasciné par ce *chic parisien* qui sied si bien aux femmes qui ont le tact de ne pas en abuser.

Onésime, ce jour-là, se rendit à contre-cœur chez M. Pythagore Graffinard. Il regrettait pres-

que de donner suite aux projets de mariage qui existaient entre la fille du parfumeur et lui.

L'allure bourgeoise et la conversation insignifiante de sa fiancée lui rappelaient la vie de famille de sa province. Mais pour vivre à Paris il faut de la fortune, et Onésime ne pouvait devenir riche que par un beau mariage.

Le père Fourcadin avait déjà payé les dettes de son fils, et il n'était disposé désormais à délier les cordons de sa bourse que le jour du contrat, qui assurerait une position presque honorable à ce grand garçon qui jusqu'à présent ne lui avait causé que des ennuis.

— Nous vous attendions pour nous mettre à table, lui dit M. Graffinard en lui tendant la main.

— Il n'est pas encore onze heures, répondit Onésime en tirant sa montre.

— Il est la demie. Et puis, votre bréguet ne va pas, mon cher ; elle est arrêtée à dix heures. Vous ne l'avez donc pas remontée hier soir ?

— Je l'aurai oublié.

— C'est l'amour qui cause cet oubli, ajouta Graffinard en souriant.

— Sans doute, murmura Onésime.

Et le souvenir de Francesca se présenta à sa pensée. Il l'aimait donc puisque, pour elle, il oubliait de remonter sa montre !

Le déjeuner fut triste.

Rose, qui avait été chez Alice, son amie, avait parlé de Maxime, et elle pensait à lui.

Madame Graffinard, qui n'avait pas été au bois de Vincennes depuis deux jours, brûlait d'y retourner pour tâcher d'entrevoir le bel officier.

M. Pythagore Graffinard mourait d'envie de porter la facture de parfumerie à la jolie femme qui demeurait boulevard Malesherbes et qui lui avait fait l'honneur de venir elle-même dans son magasin.

Ces quatre personnes réunies à la même table et qui devaient vivre ensemble dans des rapports continuels étaient chacune sous l'empire d'une pensée contraire à la conduite qu'elle devait tenir et aux devoirs qu'elle avait à remplir.

Elles vivaient toutes en aparté ; leur corps était là, mais leur esprit était ailleurs.

Ces contrastes sont fort communs dans ce qu'on appelle la vie de famille.

Après le café, M. Graffinard se leva en disant :

— J'ai quelques courses à faire.

Madame Aurore Graffinard demanda si sa voiture était à la porte.

— Où vas-tu donc, chère amie? lui dit son mari.

— Au bois.

— De Boulogne ?

— Non, de Vincennes.

M. Graffinard respira ; i préférait sa femme sur le boulevard Voltaire que dans l'avenue des Champs-Elysées. Lui seul savait pourquoi.

Mademoiselle Rose quitta la salle à manger pour rentrer au magasin.

— Je sors avec vous, beau-père, dit Onésime en voyant le parfumeur mettre son chapeau.

— Nous allons prendre un peu l'air sur les boulevards.

— Volontiers.

Ils allumèrent un cigare et, bras dessus bras dessous, ils arrivèrent sur le boulevard Bonne-Nouvelle, et, sans se consulter et d'un commun accord, se dirigèrent tout en causant du côté de la Madeleine.

— Croyez-vous pouvoir vous faire à la vie de Paris ? dit Graffinard.

— Parfaitement.

— Ce bruit, ce va-et-vient, ces voitures, ce monde, cette foule, ces femmes, ces toilettes, ce luxe ne vous étonnent pas et ne vous fatiguent pas?

— Cela me charme, au contraire.

— Et ma fille, qu'en dites-vous ?

— Mademoiselle Rose a toutes les qualités, répondit Onésime, et le plus beau jour de ma vie sera le jour où je la prendrai pour femme.

— Votre caractère me va; je crois que vous la rendrez heureuse.

— Je l'espère.

— Elle est un peu timide, mais avec le temps cette timidité disparaîtra. Nous avons tous été timides, n'est-ce pas ?

— Il y a temps pour tout, répondit Fourcadin en riant.

— Hélas! oui !

— Il y a de fort jolies femmes à Paris, reprit Onésime en lorgnant une dame du lac qui descendait de voiture en face la rue de Choiseul.

— Certainement, répondit Graffinard, regardez. mais n'y touchez pas. Les gens sérieux comme nous ne doivent plus avoir de ces idées-là. Quand on est en ménage, il faut pratiquer la morale, il faut chercher le bonheur au foyer conjugal. Voyez ma femme et moi, nous sommes heureux comme au lendemain de notre mariage. Aurore a confiance en moi, j'ai confiance en elle. Nous formons, je puis le dire, un couple modèle. Elle a des idées simples et honnêtes d'une mère de famille. Elle est ma joie et je fais son bonheur. Elle a été élevée dans de bons principes et a reçu une bonne éducation; c'est comme cela, du reste, que j'ai élevé ma fille.

— Nous voici à la Madeleine, dit Onésime sans répondre aux lieux communs que le parfumeur venait de lui débiter sur la vie intime des ménages.

— Ce temple grec est une église qui mérite l'attention des étrangers. L'avez-vous visitée?

— Non.

— Eh bien! entrez-y. Moi je vais faire une course d'affaires dans le quartier.

En ce moment, nos deux personnages avaient la même pensée : aller chez Francesca.

M. Graffinard prit le boulevard Malesherbes et Fourcadin, après avoir fait le tour du monument religieux, prit la même direction.

Au bout de dix minutes, il s'aperçut qu'il marchait sur les pas du parfumeur. Il ralentit sa marche et se dit :

— Où va donc le beau-père ?

M. Graffinard entra dans la maison de l'écuyère. Il monta l'escalier et sonna à sa porte.

— Mademoiselle Francesca, dit-il.

— Entrez, monsieur, répondit la bonne.

— Remettez-lui ma carte.

— Asseyez-vous dans le salon, Madame achève sa toilette.

Le parfumeur se mit dans un fauteuil et attendit.

Onésime Fourcadin avait vu Graffinard entrer dans cette maison où la veille il avait été lui-même reçu. Un mouvement de jalousie souleva sa poitrine.

» Le beau-père a donc justement des clients dans cette demeure ? se dit-il. Si c'était la belle...

Oh ! non; mon futur beau-père est trop sérieux pour avoir une intrigue avec une écuyère...

Un nouveau soupçon le mordit au cœur après un instant de réflexion.

— Il faut que je sache à quoi m'en tenir, se dit-il; ne nous éloignons pas.

Il fit une vingtaine de pas sur le trottoir, puis revint en face de la porte de la maison; il semblait avoir pris une détermination.

Il franchit la porte cochère et monta rapidement l'escalier. Il sonna chez Francesca.

La bonne vint ouvrir.

— Madame est visible? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Elle est chez elle?

— Non, monsieur.

— Quand rentrera-t-elle?

— Je ne sais, Madame est à son théâtre.

Il remit une de ses cartes de visite à la bonne et redescendit lentement l'escalier.

— Je me suis trompé, pensa-t-il. Mes soupçons étaient ridicules.

Il remonta le boulevard Malesherbes et disparut dans une rue qui menait directement aux

Champs-Élysées. Conduit par l'amour ou la jalousie, il arriva à l'Hippodrome. Les alentours de l'établissement étaient tristes et silencieux. Ces grandes portes, qui avalaient tant de monde les jours de représentation, étaient mornes et immobiles ; elles semblaient se reposer des fatigues de la veille.

Onésime, en longeant les murailles, se trouva bientôt à l'entrée des artistes.

Il alla vers une espèce de palefrenier qui, assis sur un petit banc portatif, fumait sa pipe.

— Pourriez-vous me dire, monsieur, lui demanda Fourcadin, à quelle heure se terminera la répétition ?

— Les répétitions sont toujours finies entre quatre et cinq heures ; mais aujourd'hui on ne répète pas.

— Ah ! fit le provincial avec surprise.

— Non, monsieur, il n'y a personne à l'administration.

— Je vous remercie, monsieur.

Onésime Fourcadin salua et s'éloigna en proie à de singulières réflexions.

Il n'osa retourner boulevard Malesherbes, de

crainte de se rencontrer avec Pythagore Graffinard. Il lui semblait que toutes les amères pensées qui se heurtaient dans son cerveau se lisaient sur sa physionomie. Une fois rentré à l'hôtel de la *Cigogne*, il se mit à écrire une longue lettre à Francesca, dans laquelle il lui parlait de l'amour qu'elle avait réveillé en lui. Il lui demandait pardon de sa conduite d'autrefois envers elle et la priait de lui faire l'honneur de souper avec lui, le soir même, au café Anglais.

Une heure plus tard, le commissionnaire que Fourcadin avait envoyé chez l'écuyère revenait avec la réponse suivante :

« Mon cher Onésime,

» Puisque vous êtes si gentil, j'accepte votre invitation. Venez me chercher à onze heures et demie au théâtre du Vaudeville; je serai dans une des avant-scènes de droite. »

» Francesca. »

Notre provincial porta plusieurs fois à ses lèvres la petite lettre parfumée et se mit à marcher comme un fou dans son appartement. Il était dans une agitation fébrile ; il n'avait jamais été si heureux. Il manifestait sa joie par des rires

saccadés et par des mouvements nerveux qui l'eussent fait prendre pour un insensé. Il allait de la fenêtre à la porte et riait en regardant les objets sans les voir.

Cette scène singulière n'échappa pas à la pauvre Annette, qui, de sa chambre, cachée derrière un rideau, pouvait voir tout ce qui se passait chez Onésime.

— Serait-il devenu fou ? se disait-elle.

Vers huit heures, Onésime sortit. Annette jeta un châle sur ses épaules et le suivit.

Vingt fois elle eut envie de l'aborder et de se faire reconnaître ; mais elle se rappela qu'elle avait promis à Francesca de ne pas laisser soupçonner à Onésime sa présence à Paris.

La jeune fille eut la force de ne pas manquer à cette promesse, et, tout en ne perdant pas de vue celui qu'elle espionnait, elle arriva près du café Anglais. Elle vit Fourcadin entrer dans cet établissement, célèbre par sa clientèle de viveurs plus ou moins millionnaires. Les salons particuliers destinés à ce public spécial de *médianoches* sont toujours fréquentés par les plus jolies femmes de Paris.

C'est dans ces coquets réduits, entre une bouteille de champagne frappé et un parfait à la vanille, que s'échangent des promesses d'amour et que se signent des lettres de change.

La mondanité de certains fils de famille est souvent la cause de ces intrigues légères qui se nouent entre deux sourires et se dénouent entre deux éclats de rire sceptiques.

Onésime, après avoir causé quelques instants avec le directeur de l'établissement, se rendit au théâtre du Vaudeville.

Annette, après l'avoir vu prendre une place au bureau et se diriger vers le contrôle, poussa un soupir et s'éloigna tristement dans la direction de la cité Bergère. Elle était trop pauvre pour pénétrer dans une salle de spectacle.

Fourcadin se plaça dans une baignoire, presque en face des avant-scènes de droite. A peine amoureux, il était déjà jaloux. Il voulait s'assurer par lui-même en quelle compagnie la charmante Francesca se rendait au théâtre.

Vers le deuxième acte de la pièce nouvelle qu'on représentait, Onésime vit entrer dans la loge celle qu'il attendait. Elle était seule, sa toi-

lette était des plus somptueuses. Sa luxuriante chevelure, arrangée artistement, lui donnait l'aspect d'une de ces séduisantes divinités païennes qui figuraient dans les fêtes grecques de l'antiquité.

L'éclat de ses grands yeux, la blancheur de sa peau lui donnaient une physionomie magnétique qui attirait vers elle tous les regards des spectateurs de l'orchestre. Sa main, coquettement gantée, était coupée à la hauteur du poignet par un riche bracelet, et s'appuyait sur le bord en velours grenat de l'avant-scène. Francesca, immobile et majestueuse, semblait avoir conscience de sa magique beauté.

Pendant la soirée, quelques boudinés à la dernière mode vinrent lui présenter leurs hommages ; elle les reçut avec une froideur pleine de dignité, et c'est à peine si un discret sourire effleurait ses lèvres de corail, en réponse à leurs compliments flatteurs. L'écuyère avait tous les dehors de la femme du monde.

Onésime était ému, son cœur battait avec violence. Il se reprochait de n'avoir pas su appré-

cier autrefois les charmes de cette femme qu'il avait aimée.

La passion, se réveillant dans son âme, poussait son amour jusqu'au délire. Le spectacle lui paraissait long et ennuyeux : ce qui se passait sur la scène lui importait peu. Enfin, ne pouvant plus résister à la fièvre qui le dévorait, il profita de l'entr'acte du quatrième au cinquième acte pour se présenter à la loge de la belle fille de Châtellerault.

Francesca le reçut avec son divin sourire et l'invita à prendre place derrière elle, dans le coin de l'avant-scène.

Onésime était heureux ; il se mit à accabler de compliments l'écuyère ; mais celle-ci coupa court à la conversation banale du jeune homme en disant d'une voix brève :

— Le rideau se lève. Laissez-moi, je vous prie, écouter le cinquième acte ; cette pièce est fort intéressante.

Fourcadin se leva pour sortir.

— Oh ! vous pouvez rester, dit alors Francesca en se tournant à demi vers lui ; votre présence ici ne me compromettra pas. Je n'attends personne.

Onésime balbutia quelques mots de remerciement ; une pareille faveur avait fini de lui troubler la cervelle.

Après le spectacle, il offrit son bras à l'écuyère et monta avec elle dans une voiture, en lui disant :

— J'ai retenu un cabinet au café Anglais.

— Vous avez bien fait, répondit Francesca.

XIII

LE N° 7 DU CAFÉ ANGLAIS

— Ah! çà, me direz-vous pour quelle raison vous m'avez invitée à souper? demanda Francesca à Onésime, lorsqu'ils furent en tête-à-tête dans le cabinet particulier n° 7 du café Anglais.

— Parce que je vous aime.

— Vous plaisantez?

— Je parle sérieusement.

— Vous m'étonnez, mon cher!

Et l'écuyère ne put réprimer un sourire ironique.

— Vous ne me croyez pas?

— Certes non.

— J'ai été aujourd'hui chez vous.

— Je le sais. On m'a remis votre carte.

— Vous n'y étiez pas.

— Si.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas reçu ?

— Parce que cela m'était impossible.

— Ah ! fit Fourcadin sur un ton singulier.

— J'avais la migraine.

— On m'a dit que vous étiez à l'Hippodrome.

— C'est une réponse que fait ma femme de chambre lorsque je ne veux pas recevoir.

— Je ne le savais pas.

— Eh bien ! maintenant, vous le savez, répondit en riant Francesca. Vous croyez donc que ma porte est ouverte à tout venant, comme un magasin de nouveautés ou un établissement public ?

— Il faut donc vous demander audience par lettre, lorsqu'on veut vous voir ?

— Mais quelquefois.

Onésime Fourcadin resta un instant interdit et, pour dissimuler ce qui se passait en lui, il versa du champagne dans les verres.

Puis, après quelques minutes de silence, il tira de sa poche un petit écrin en maroquin

rouge, et l'offrit à Francesca en lui disant:

— Voici ce que je vous apportais en souvenir de nos folies de jeunesse.

— En souvenir de votre ingratitude, vous voulez dire, mon cher Onésime, répondit l'écuyère en prenant l'écrin.

— Comment trouvez-vous ce bracelet?

— Magnifique.

— Je l'ai acheté chez Janisset.

— Pour moi?

— Oui.

— Je n'en veux pas.

— Pourquoi?

— Offrez-le à mademoiselle Rose Graffinard; il lui fera plaisir... Une fiancée aime à recevoir des cadeaux.

— Il s'agit bien ici de la fille du parfumeur... Depuis que je vous ai retrouvée, je ne pense qu'à vous; je puis vous assurer qu'il entre peu dans mes goûts de prendre pour compagne une petite nigaude qui ne connaît le monde que pour l'avoir vu du haut d'un comptoir de magasin.

— Ah! vous êtes inconstant et frivole, mon cher Onésime, reprit Francesca avec un sourire

d'une amère ironie; votre passé, votre présent sont une triste garantie de votre avenir. Vous jouez avec le cœur des femmes avec un laisser-aller par trop fantaisiste. Si je vous écoutais, je deviendrais votre maîtresse... Vous n'avez donc pas le moindre respect pour la famille dans laquelle vous allez entrer?

Sachez que, malgré mon abaissement, les honnêtes sentiments ne sont pas éteints en moi. Vous dites que vous m'aimez; permettez-moi de n'en rien croire. Votre amour n'est qu'un caprice dont vous triompherez facilement avec un peu de réflexion. Je ne veux pas que d'autres payent par des larmes une faiblesse de ma part que rien ne motive. Vous êtes pour moi un ami que je vois avec plaisir; mais je ne souhaite pas que nos relations aient une intimité plus grande.

— Allons! trêve de morale, ma chère, reprit Onésime en vidant d'un seul trait son verre de champagne. Si je pouvais vous expliquer ce que j'éprouve, vous verriez que j'obéis à un sentiment bien naturel.

— Oh! je sais ce qui se passe en vous, répondit Francesca. Vous êtes venu à Paris dans

l'intention d'épouser une jeune fille riche. Le hasard m'a jetée sur votre chemin, et vous avez été étonné, surpris, de la métamorphose que j'ai subie au contact de la vie parisienne ; vous vous êtes dit : Cette femme jouit d'une certaine position dans un monde qui se vend, achetons-la. Elle est entourée d'un certain luxe, elle a des adulateurs, c'est une conquête qui peut flatter mon amour-propre. Tenez, mon cher Onésime, restons-en là, parce que vous me forceriez à vous rappeler des choses qui vous déplairaient. Et, si vous vouliez écouter mes conseils...

— Que me diriez-vous ?

— Je vous dirais : puisque vous n'aimez pas mademoiselle Graffinard, retournez dans votre province ; il n'y a pas assez d'étoffe en vous pour faire un Parisien.

— Et que ferais-je à Châtellerault?

— Vous épouseriez Annette, qui vous aime sincèrement, et vous prendriez la suite des affaires de votre père.

— Ah! ah! s'écria Fourcadin au milieu d'un éclat de rire, vous me tracez là une singulière ligne de conduite.

— Vous agiriez honnêtement d'abord, et vous ne réduiriez pas au désespoir une enfant que vous avez séduite en lui promettant de la prendre pour femme. Annette est d'une honorable famille, et, si vous l'abandonnez, que deviendra-t-elle?

— Cette jeune orpheline vous a donc chargée de plaider sa cause?

— C'est mon devoir; elle est une de mes amies de pension.

— Toute peine mérite salaire, reprit en raillant le jeune homme; faites-moi le plaisir d'accepter ce bracelet pour vos honoraires d'avocat.

Et Onésime lui présenta de nouveau l'écrin resté sur la table.

Un nuage passa devant les yeux de Francesca et un sentiment de mépris fronça ses lèvres. Elle regarda le provincial avec l'immobilité d'une statue.

— Eh! ma chère, acceptez-vous? répondit Fourcadin, dont la raison commençait à subir l'influence du Clicquot.

— Ce bijou n'est pas assez beau pour moi, répondit l'écuyère. Quand on veut être galant,

on fait mieux les choses... Il me faut un bracelet de prix pour que je puisse le porter.

— Je le changerai, et j'espère que vous ne le refuserez plus.

— Nous verrons...

— De grâce, une fois pour toutes, mon adorable Francesca, soyez assez aimable pour ne plus me parler de ces amourettes de province dont je fus, en vérité, le héros. Ne retournons plus la tête derrière nous, c'est devant nous qu'il faut regarder.

— Oh ! si vous étiez millionnaire, dit tout à coup Francesca, comme je serais heureuse de vous ruiner !

— Et comme je serais heureux, moi, de vous laisser ma fortune entre les mains pour avoir le droit de vivre à vos genoux, ma reine ! répondit Onésime avec les gestes et la voix d'un homme ivre.

Francesca, le coude sur la table et le menton sur la main droite, avait les yeux fixés sur le jeune homme et paraissait réfléchir.

— Mais, s'il vous faut de l'or, j'en aurai, reprit Fourcadin en égouttant une bouteille vide

dans son verre. Est-ce que mon père n'augmente pas son capital tous les jours ? Est-ce que je n'ai pas un vieil oncle dans la Beauce qui est riche comme la Californie, et qui vit de racine, et de pain bis, comme un véritable anachorète ? Je suis son unique héritier, et j'ai tout lieu de croire qu'il trépassera incessamment.

Et Fourcadin se renversa sur sa chaise et se mit à rire d'un rire hébété.

— Vous avez de bons sentiments, dit froidement Francesca.

— Vous voyez donc que je puis me donner toutes les joies de la vie, continua Onésime sans tenir compte des observations de l'écuyère. J'ai tous les instincts de la plupart de nos fils de famille.

— Et d'un enfant gâté.

— Comme vous voudrez, ma déesse ; mais, en attendant que je mette un crêpe à mon chapeau, je puis escompter mes espérances ! Plus je vous regarde, plus je vous adore ; vous personnifiez pour moi la vie parisienne. Allons, buvons à nos amours !

Notre provincial prit une bouteille de cham-

pagne et, après avoir rempli le verre de Francesca, il le porta à ses lèvres et le vida à longs traits.

— Vous êtes fou ! s'écria la jeune femme.

Fourcadin laissa retomber la bouteille sur la table. Il promena des regards insensés autour de lui et, perdant l'équilibre, il roula de son siège sur le tapis. Il prononça quelques sons inarticulés en essayant de se relever, mais, ses efforts étant impuissants à réaliser sa volonté, il se laissa aller à la renverse et resta sur le parquet immobile, ivre-mort.

— Pauvre Annette ! murmura Francesca.

Elle se leva, jeta sur ses épaules son châle de dentelle et, se tournant vers la glace, elle remit avec soin sur sa tête son coquet chapeau.

Quand elle eut terminé sa toilette, elle fouilla dans le pardessus d'Onésime, pendu à une patère ; elle en tira un petit portefeuille dans lequel elle prit une carte de visite à lui appartenant, et avec le crayon elle écrivit au-dessous du nom de Fourcadin : *Hôtel de la Cigogne, cité Bergère.* Elle posa cette carte sur une assiette, bien en vue, au milieu de la table ;

puis elle ouvrit lentement la porte du cabinet et gagna la rue. Elle monta dans une voiture qui stationnait le long du trottoir et se fit conduire boulevard Malesherbes.

Francesca arriva chez elle avec de tristes pensées. Quel parti allait-elle prendre ? Elle avait promis à Annette de lui ramener celui qui l'avait trompée. Le jeune Fourcadin était insensible aux remords. L'oisiveté l'avait mené à la paresse, et la paresse au libertinage. Élevé en fils unique par des parents faibles, il était arrivé insensiblement à l'âge de vingt-cinq ans sans se préoccuper d'une idée sérieuse. Il n'obéissait qu'à ses caprices, foulant aux pieds les choses les plus respectables.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, Fourcadin, couché tout habillé sur son lit de l'hôtel de la Cigogne, dormait de ce lourd sommeil qui succède ordinairement aux fatigues de l'ivresse.

Quand il se réveilla il fut tout étonné de se trouver dans l'état où il était. Il passa sa main sur son front, comme pour y rassembler ses idées. Il avait la fièvre, et une violente migraine

lui serrait la tête comme dans un étau. Il murmura le nom de Francesca et retomba sur son oreiller, souffrant et brisé. Un long assoupissement suivit sa tentative de réveil. Vers le soir, il fut tiré de son état léthargique par le bruit de la porte qu'on ouvrait brusquement. D'une main tremblante, il entrouvrit ses rideaux et aperçut son ami Alexis Morel.

— Comment vas-tu ? lui demanda celui-ci en s'approchant du lit,

— Tu savais donc que j'étais indisposé, répondit Onésime.

— Non, mais je viens de l'apprendre par le maître de l'hôtel. Il ne voulait pas me laisser monter.

— Que t'a-t-il dit?

Il m'a dit que, vers trois heures du matin, tu avais été ramené dans un fiacre, sous la sauvegarde d'un garçon du café Anglais. Il paraît que tu avais soupé dans ce célèbre établissement et que les fumées du vin t'avaient un peu monté à la tête. Voilà ce que je sais. Est-ce vrai ?

— Oui, mon ami, répondit le jeune homme en sautant à bas de son lit ; sauf une légère

lourdeur de tête, je me porte à merveille.

— Que diable allais-tu faire au café Anglais à la veille de te marier ?

— Parbleu ! j'allais enterrer ma vie de garçon.

— Et, le verre en main, tu as assisté au convoi de ton passé !

— J'aime assez un pareil enterrement, où un verre plein et une joie remplacent les sanglots navrants et les chants funèbres.

— Aussi il y a des gens qui enterrent leur vie de garçon tous les jours !

— Et qui meurent célibataires ?

— Oui ; c'est là le charme !

— A quel heureux événement dois-je ta charmante visite ?

— Je venais te chercher pour dîner.... mais tu n'as pas faim?

— Au contraire, mon cher ami !

— Vraiment ?

— Je n'ai rien pris de la journée.

— Pas même une soupe à l'oignon ?

— Non. Voilà douze heures que je dors, comme un loir.

— Qui dort dîne ! dit en riant Alexis.

— Merci ! mon estomac n'est pas de cet avis.

— Eh bien! partons... A table tu me raconteras tes souvenirs de la nuit dernière.

— Volontiers. Mais pour cela je demande à retourner dans le cabinet que j'occupais cette nuit.

— Au café Anglais ? Soit ! c'est une idée.

— Il y avait de jolies femmes à ce souper ?

— Nous n'étions que deux.

— C'était donc un tête-à-tête.

— Oui, elle et moi.

— Qu'en as-tu fait ?

— Rien.

— Qu'est-elle devenue ?

— Je l'ignore.

— Elle t'a donc abandonné ?

— Il paraît !

— Elle a fui comme une ombre !... Ah ! l'aventure est singulière !

Et Morel éclata de rire.

— A propos de cette femme charmante, j'ai un service à te demander.

— Tu la trouves charmante ?

— Adorable !

— Tu l'aimes donc ?

— A la folie !

En arrivant au café Anglais, Onésime Fourcadin demanda si le cabinet n° 7 était libre.

— Oui, monsieur, lui répondit-on. Ils montèrent au premier étage, et le garçon de service les conduisit au n° 7. En passant le seuil de ce petit salon, Onésime ne put se défendre d'une certaine émotion.

— Elle était là, dit-il, en regardant le divan.

— Et toi sous la table, ajouta Alexis.

— Je ne m'explique pas une chose...

— Laquelle ?

— Comment se fait-il qu'on sache ici mon adresse ?

— Interroge le garçon.

— C'est juste.

Ils finirent leur menu et sonnèrent.

– Garçon, dit Fourcadin, est-ce que vous étiez de service cette nuit ? Me reconnaissez-vous ?

— Parfaitement. C'est monsieur qui avait ce cabinet ; il était en compagnie d'une dame.

— Bien. Pourriez-vous me dire comment

vous avez su que je demeurais cité Bergère?

— J'ai trouvé votre carte dans une assiette. Et le patron vous a fait mettre dans un fiacre.

— Vous le remercierez de ma part.

Et Onésime donna une petite pièce d'or au garçon.

— Mon ami, dit alors Alexis Morel, il faut savoir gré à ta belle de t'avoir étiqueté avant de partir.

— En effet, répondit en souriant Fourcadin, c'est une attention délicate.

Et, changeant de ton, il ajouta :

— Maintenant, causons sérieusement. La femme que j'aime appartient à un théâtre. Je veux que cette femme m'appartienne. Pour cela, il faut que je fasse des dépenses pour elle. Et je n'ai que quelques milliers de francs à ma disposition.

— Et tu comptes sur moi pour te prêter des billets de mille?

— Non, mais pour m'en faire prêter. Tu connais sans doute quelque usurier qui pourrait m'avancer sur ma fortune à venir une vingtaine de mille francs?

— Comme Panurge, tu veux manger ton blé en herbe!

— Oui.

— Tu es franc, au moins.

— J'aime avec passion et si je ne trouve pas à satisfaire cette passion, je me brûle la cervelle.

— Oh! oh! fit Alexis, c'est sérieux. Eh bien! demain, je te conduirai chez un aimable usurier, qui te prêtera la somme que tu désires à vingt ou trente pour cent.

— Le taux de l'argent m'est indifférent, il me faut la somme que je demande sur les garanties que je puis offrir.

Et Onésime Fourcadin, heureux, enchanté, ravi, raconta les premiers chapitres de son roman avec l'adorable écuyère de l'Hippodrome.

XIV

LE LANGAGE DU COEUR

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter dans le chapitre précédent, la conversation suivante avait lieu dans le magasin de M. Pythagore Graffinard :

— Dites donc, Franchard, quelle heure est-il?

— Neuf heures, répondit le commis en présentant le cadran de sa montre à Musquet.

— Le patron n'est pas encore descendu?

— Non.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur Bouton-de-Rose, dit mademoiselle Bertha en s'adressant à Franchard.

— Où est-il donc, le patron?

— Il est sorti.

— Sorti?

— Il est parti cité Bergère. Il me semble lui avoir entendu dire cela à madame la patronne.

— Je n'ai pas quitté le magasin, dit alors Musquet, et je ne l'ai pas vu partir.

— Il a passé par le laboratoire répondit Bertha.

— Alors, c'est différent.

— Il me semble qu'il se dérange un peu le Graffinard, dit à demi-voix mademoiselle Gérardine. Il sort toujours et il ne rapporte pas de commandes.

— Il s'occupe d'une nouvelle pommade, dit Bouton-de-Rose.

— Comment savez-vous cela?

— Hier, en faisant mes courses, j'ai vu notre patron boulevard Malesherbes ; il m'a dit qu'il allait chez un chimiste pour un article de parfumerie.

— Et madame, dit à son tour mademoiselle Bertha, c'est elle qui, sous prétexte d'aérer ses poumons, se paye du bois de Vincennes.

— Le fait est, répondit Gérardine, qu'on ne la voit plus au magasin.

— Il y a quelque chose là-dessous, fit Musquet.

— Taisez-vous, mauvaise langue, s'écria Franchard, il faut toujours avoir du respect pour la vertu.

— La vertu? oh! la, la! fit en riant Bertha.

— Vous aussi, mademoiselle, vous suspectez...

— Venez ici, monsieur Bouton-de-Rose, dit la jeune fille en tirant de sa poche une photographie. Regardez cela. — Épreuve instantanée, obtenue par un ciel sombre. Vue d'une avenue du bois de Vincennes. — Que voyez-vous là, au bout de l'allée, auprès d'un arbre? Est-ce que ce n'est pas Madame, en grande toilette, causant avec un militaire? Oh! je reconnais bien la patronne avec son oiseau-mouche sur la tête et son faux chignon.

— Elle tient son éventail chinois à la main, ajouta Musquet, qui regardait par-dessus l'épaule de la commise. Il n'y a qu'elle pour avoir constamment à la main ce bibelot du Céleste-Empire.

— Permettez, permettez, dit Franchard, on ne distingue pas bien la figure... il ne faut pas se fier aux apparences... Du reste, on est toujours porté à supposer le mal plutôt que le bien.

— Est-ce que vous auriez encore un coup de soleil pour elle, dit en riant Gérardine, que vous cherchez à la défendre? Il fut un temps où vous la mangiez des yeux et où vous poussiez des soupirs à éteindre un bec de gaz.

— Pas de plaisanteries, mademoiselle, reprit Bouton-de-Rose d'un ton vexé. On ne peut contester que madame Graffinard est une jolie femme... Si je n'ai pu cacher l'effet qu'elle produisait sur moi, c'est que je suis un peu artiste, j'aime le beau, et la pureté de ses lignes est du domaine de l'art...

— Alors, vous ne l'aimez qu'en artiste ?

— Pour l'amour de l'art! ajouta Musquet, pas autrement. Il en est peut-être de même pour ce jeune officier.

Et le commis et les deux demoiselles de magasin se mirent à rire.

Franchard était devenu soucieux. Il ne pou-

vait détacher ses yeux de l'épreuve photographique.

— Qui vous a donné cette carte? dit-il après un moment de silence.

— C'est M. Alexis Morel, le grand photographe de la rue de Rivoli. J'ai été chez lui faire faire mon portrait et je lui ai demandé cette vue du bois de Vincennes, qu'il a prise ces jours derniers.

— Après tout, répondit Franchard, ce jeune militaire est peut-être un de ses parents.

— Ce doit être son cousin, ajouta malicieusement Bertha.

— C'est bien la peine qu'on vous ait surnommé Bouton-de-Rose, dit alors l'autre demoiselle de magasin, pour être si naïf !

— On peut s'appeler Bouton-de-Rose et ne pas donner dans le dévergondage.

— Oh ! ne vous fâchez pas ; avec quel ton vous nous dites cela !

— Contez-nous pourquoi on vous a donné ce petit nom, monsieur Franchard, dit Bertha d'un ton câlin.

— Puisque vous le voulez, je vais vous satisfaire, répondit le commis en reprenant sa sérénité. J'habitais, il y a dix ans, une petite chambre dans la rue Rambuteau. Sur mon carré logeait une charmante jeune fille, frêle comme un roseau, gaie comme un pinson. Quant à moi, j'étais encore innocent comme l'enfant qui vient de naître.

En ce moment, les commis se séparèrent brusquement, la porte du magasin venait de s'ouvrir. — Plusieurs personnes entrèrent.

— Nous ne saurons pas encore aujourd'hui l'histoire de Bouton-de-Rose, murmura mademoiselle Gérardine en regagnant son comptoir.

Une jeune personne d'une vingtaine d'années s'approcha de Bertha et lui demanda si mademoiselle Graffinard était chez elle.

— Je vais m'en informer, répondit la commise en disparaissant par la porte du fond du magasin.

Deux minutes après, mademoiselle Rose Graffinard descendait de sa chambre et embrassait avec joie la jeune dame qui l'avait demandée.

— Suis-moi, Alice, lui dit-elle tout bas. Dans

ma chambre, nous pourrons causer tout à notre aise.

Rose et Alice quittèrent le magasin.

Mademoiselle Alice Boismesnil était une grande et belle fille, au regard vif et à la joue rosée. Sa charmante figure avait un rayonnement de franchise et de santé qui lui donnait une allure délurée lui seyant à merveille. Son père était un ancien carrossier en renom qui s'était retiré des affaires avec une cinquantaine de mille livres de rente. Il habitait un somptueux appartement sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Il était veuf depuis longtemps et ne vivait plus que pour assurer le bonheur de ses deux enfants, Maxime et Alice.

— Je suis bien heureuse de te voir, ma chère Alice, dit la fille du parfumeur en fermant la porte de sa petite chambre. Ce matin, j'étais triste et je cherchais à me consoler en pensant à toi.

— Serais-tu malheureuse ?

— Malheureuse, non : mais je ne suis pas sans inquiétude sur les projets de mon père, répondit Rose avec une expression de chagrin.

Ce M. Fourcadin, qu'il veut me donner pour mari, ne me plaît pas du tout. Et puis, s'appeler madame Fourcadin, quel vilain nom!

— Tu aimerais mieux devenir madame Maxime Boismesnil.

— Sans doute. Boismesnil, quel joli nom!

Un éclair de bonheur illumina les yeux de Rose et une vive rougeur colora ses joues.

— Il y a un peu de ta faute dans tout ce qui t'arrive, ma chère, reprit avec bonté Alice. Si tu avais dit à ton père que tu aimais Maxime, il n'aurait pas été te chercher un époux à Châtellerault.

— Oh! je n'aurais jamais osé faire un tel aveu, sachant que mon père ne veut pas d'un Parisien pour gendre.

— Et la raison?

— Il prétend qu'en province les gens sont mieux élevés, qu'ils ont moins de défauts, que sais-je encore, moi?

— Et ton futur est-il pour toi bon, prévenant, empressé; en un mot, paraît-il t'aimer?

— M. Onésime Fourcadin me fait l'effet d'avoir plus de fatuité que d'amour. Il vient ici,

me regarde par hasard, me parle peu, et me dit des choses banales et insignifiantes. Il lui semble, je crois, que mon consentement à devenir sa femme est un point très secondaire. Quant à moi, je le traite en étranger pour lequel j'ai la plus profonde indifférence.

— Et ce pauvre Maxime souffre tant de ne pouvoir te voir plus souvent ! Il me disait ce matin que, si tu l'y autorisais, il ferait demander ta main par mon père.

— J'y consens de tout cœur, mais je doute du succès de la demande. Et cependant, ajouta Rose avec vivacité, je ne puis devenir la femme de M. Onésime ; je le déteste, il me fait horreur avec ses manières prétentieuses et son langage ridicule.

— Je viendrai dimanche matin te chercher pour passer la journée avec moi, et avec Maxime nous arrêterons notre petit complot. Il faudra bien que ton père se rende à la raison !

— Mais M. Boismesnil ?...

— Mon père est déjà dans la confidence de l'amour de Maxime pour toi ; il aime ses en-

fants, il fera tout ce que nous voudrons. Allons, du courage, ma chère, et, si Dieu nous seconde, nous ferons nos noces le même jour.

— Tu vas te marier ?

— Le mois prochain, avec un jeune architecte dont la réputation commence. Pour le moment il ne s'agit que de te sauver du malheur qui te menace... Au revoir, ma chère Rose.

— A dimanche.

— Oui, je viendrai tantôt te faire officiellement mon invitation, quand ton père sera ici.

Mademoiselle Boismesnil, après avoir embrassé mademoiselle Graffinard, descendit de la petite chambre de son amie et monta dans une élégante voiture qui l'attendait dans la rue, devant le magasin.

— Oh ! si cela pouvait arriver ! dit Rose en sautant de joie, quand elle se trouva seule. Si j'épousais Maxime, comme la vie s'ouvrirait agréable et douce devant moi ! Il a tant de qualités et il m'aime tant ! Et puis j'aurais cette bonne Alice pour belle-sœur. C'est une amie vraie, celle-là ! Que je serais heureuse !...

» Je ne souhaite pas de mal à M. Onésime Fourcadin, mais s'il venait à mourir du choléra dans les vingt-quatre heures, ça me ferait bien plaisir. Il se croit donc bien joli garçon, pour s'imposer à une personne qui le trouve affreux ? Il se croit donc bien du prestige, pour oser aspirer à ma main sans ma permission ?

» Ah! par exemple! il verra si j'ai une petite tête. Si papa me force d'aller à la mairie, au moment de prononcer le *oui* sacramentel, je dirai *non*. Ça fera scandale, ça m'est égal. C'est M. Dubrochet qui est maire : je le connais, il prendra mon parti; du reste, j'implorerai sa protection, et il saura bien expliquer, lui, qu'un père contrevient à la loi en forçant sa fille à se marier avec un homme qu'elle abhorre !... Ah! que je serai heureuse quand je n'aurai plus le Fourcadin en perspective ! Tous les jours je vais prier Dieu de me donner du courage, et, comme Dieu est juste et bon, il exaucera mes prières. Je triompherai de la volonté de mon père et j'épouserai Maxime Boismesnil. »

Pendant que Rose se livrait à ses raisonnements insurrectionnels contre l'autorité de l'auteur

de ses jours, madame Aurore Graffinard essayait une nouvelle toilette dans sa chambre. Elle se demandait, en se mirant dans sa psyché, si son regard était toujours aussi expressif et si sa taille était toujours aussi fine. Ne pouvant se rajeunir, elle voulait rester belle. Et pour plaire elle mettait en réquisition tous les raffinements de la coquetterie.

Elle voulait plaire à M. Anténor des Malhars, qu'elle avait rencontré quelques jours auparavant dans une avenue du bois de Vincennes.

Elle était enfin parvenue à se retrouver en présence du jeune officier qui lui avait sauvé la vie.

Aurore l'avait remercié de nouveau du signalé service qu'il lui avait rendu et lui avait demandé pardon de l'avoir quitté si brusquement le jour de sa chute de voiture. Elle regardait cela comme de l'ingratitude, et il était de son devoir de détruire toute mauvaise pensée que sa conduite avait pu faire naître dans l'esprit du jeune homme.

— En effet, madame, avait répondu avec un gracieux sourire Anténor, j'avais trouvé extraor-

dinaire votre départ précipité ou plutôt votre fuite ; croyez bien que je ne vous en ai pas gardé rancune. Vous m'aviez demandé mon nom, je vous avais remis ma carte. Lorsque vous eûtes vu que j'avais pour nom patronymique Anténor des Malhars, vous fûtes en proie à une émotion que je suis encore à m'expliquer. Aujourd'hui je ne chercherai plus à percer ce mystère ; seulement, je vous avouerai que j'eusse été heureux de savoir le nom de la charmante femme à qui j'avais été utile.

Des Malhars, comme on le voit, en quelques mots avait remis madame Graffinard dans la même situation que le jour où elle l'avait quitté si brusquement.

— Je ne sus sur le moment, avait répondu Aurore, ce qui se passait en moi, en apprenant que vous étiez un des descendants de l'honorable famille des Malhars. Tout l'orgueil de mon sang breton me monta à la tête, et je me sentis humiliée d'être obligée de vous avouer que mes quartiers de noblesse étaient tombés d'un arbre généalogique séculaire dans une obscure boutique de la rue Saint-Denis ; j'ai réfléchi et,

comme bon sang ne peut mentir, j'ai voulu vous revoir pour vous dire que celle que vous avez secourue est descendante de la famille des Quatre-Vents. Des revers de fortune m'ont forcée à renoncer à mon blason et à troquer le nom d'Aurore des Quatre-Vents contre celui de Graffinard.

— Vous avez épousé le célèbre Graffinard, avait repris avec vivacité Anténor ; il appartient à l'aristocratie commerciale, ce riche parfumeur ; son nom est européen et ses parfums sont exquis. Consolez-vous, belle dame, vos aïeux n'auront pas à rougir de votre condition présente. Le dix-neuvième siècle a créé une aristocratie qui a bien son mérite, l'aristocratie du travail.

Ce raisonnement habile du jeune officier avait ramené le calme dans l'esprit d'Aurore, et elle s'était alors hasardée à lui poser la question suivante :

— L'autre jour, monsieur Anténor, vous m'avez dit que Philippe des Malhars était votre grand'père ; est-ce que nous ne sommes pas un peu parents ?

— C'est bien possible, avait répondu l'officier.

— Mais cela est ! nous sommes cousins par alliance, et voilà pourquoi j'avais rougi de vous donner mon nom, ne sachant si vous seriez très flatté de retrouver une cousine dans la femme du célèbre parfumeur Graffinard.

— Moi, je ne me crois pas déshonoré pour porter une tunique au lieu d'une armure damasquinée. Les temps ont changé, voilà tout. Maintenant, chère cousine, je solliciterai une grâce de vous.

— Cher cousin, je n'ai rien à vous refuser.

— Je vous demanderai l'honneur d'être présenté à M. Graffinard.

— Nous prendrons jour pour cela, et vous vous garderez bien de dire par quel concours de circonstances nous nous sommes retrouvés.

— Laissez-moi le soin de broder une petite histoire là-dessus, belle cousine, répondit le jeune officier en lui baisant la main.

Et ils avaient pris rendez-vous ; Aurore étalait tout son luxe pour cette nouvelle entrevue. Voilà pourquoi elle se mirait si minutieusement dans son élégante psyché.

Anténor des Malhars, qui ne s'était pas livré à une étude approfondie de ses parchemins nobiliaires, n'avait manifesté aucun doute sur la véracité des paroles d'Aurore des Quatre-Vents.

Dans son insouciance toute militaire, il ne voyait pas grand mal à devenir le cousin d'une jolie femme. Il avait regagné le donjon de Vincennes en faisant mille réflexions sur ce cousinage qui lui arrivait de la rue Saint-Denis, en se promettant de faire tout ce qu'il pourrait pour gagner les bonnes grâces de M. Pythagore Graffinard. La cavalerie et la parfumerie, n'ayant pas des intérêts contraires, pourraient bien former une sainte alliance et jouir des douceurs d'une paix cimentée par une bonne amitié.

XV

QUAND ON A BESOIN D'ARGENT

M. Graffinard avait été plusieurs jours de suite à l'hôtel de la Cigogne sans y rencontrer Onésime.

Chaque fois qu'il s'était présenté on lui avait répondu : — M. Fourcadin vient de sortir et il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait.

— Diable! diable! pensa le parfumeur, est-ce que mon futur gendre quitterait la ligne droite pour prendre la ligne courbe? Aurait-il la velléité de mordre dans le fruit défendu? Paris est un nouveau paradis, qui vaut bien l'ancien sous tous les rapports. On y fait une consommation

de pommes qui porte préjudice à la tranquillité des familles, et la concurrence fait de nos belles pécheresses des Èves bien dangereuses. Chassons ces idée; Onésime est encore trop provincial pour soupçonner la délicatesse des charmes de la vie parisienne.

Enfin, le samedi matin, M. Graffinard trouva le jeune homme chez lui.

— Que devenez-vous donc mon cher Onésime? lui dit-il.

— Je me disposais à aller chez vous, répondit Fourcadin, pour vous donner les motifs de mon incivilité envers vous. J'espère que vous me pardonnerez quand vous saurez que j'ai été retenu par un de mes bons amis, atteint subitement d'une grave maladie. Aujourd'hui, il est hors de danger...

— Ah! tant mieux! fit le parfumeur.

— Du reste, vous le connaissez de vue; c'est ce jeune homme qui s'est présenté chez vous, lors de mon arrivée à Paris, et que vous aviez pris pour moi.

— Ah! oui, oui! Et il va mieux dites-vous?

— Oui, il est sauvé!

— Ah! tant mieux, tant mieux! Il m'était sympathique, ce jeune homme... Mais il ne s'agit pas de cela; je viens vous inviter à une partie de campagne.

— Pour aujourd'hui?

— Non, pour demain dimanche.

— Soit!

— Vous savez, moi, je suis amateur des plaisirs champêtres. Travaillons toute la semaine et amusons-nous le dimanche. Voilà ma ligne de conduite, et je m'en trouve bien.

— Où irons-nous?

— A Bougival.

— Est-ce loin?

— Assez; mais nous avons le chemin de fer, et c'est un charmant pays. Nous passerons là, la journée en garçons. Ma femme doit aller chez un de ses parents, qu'elle m'a présenté hier, et ma fille va passer la journée chez une de ses amies de pension. Ainsi nous serons libres comme l'air; ça vous va-t-il?

— Très bien.

— En attendant, je vous invite à venir déjeuner rue Saint-Denis.

— Avec plaisir. J'irai.

Aussitôt que Graffinard eut fermé la porte derrière lui, Onésime semblа oublier l'objet de sa visite pour reprendre le fil de ses idées interrompues. Il se mit à parler à demi-voix, tout en marchant dans sa chambre, comme un homme chargé d'ennuis.

— Enfin, résignons-nous, disait-il ; je n'aurai cet argent que mardi ou mercredi ; c'est encore trois jours, trois siècles ! à souffrir. D'ici là, tuons le temps comme nous pourrons. Plus souvent que je vais passer ma vie à faire l'œil de carpe à mademoiselle Graffinard. Si jamais je l'épouse, ce sera pour sa dot, et si on me la paye comptant encore ! Quel horizon charmant j'entrevois pour moi : passer le plus beau temps de mon existence entre une fille qui a été élevée à faire de la tapisserie et un beau-père qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

» La femme que je peux aimer est celle qui préfère la poésie à la prose, celle qui sait réveiller des sensations endormies, qui regarde le soleil en face, et qui, la nuit, dans un boudoir, laisse tomber de ses lèvres des mots d'amour qui rendent

fous ceux qui les entendent. Je ne suis pas de ceux qui courbent la tête devant l'inconnu. Je marche en avant, le front haut, avide de connaître toutes les ivresses des passions! Je veux porter à mes lèvres, d'une main hardie, la coupe dont le divin breuvage est si cher aux demi-dieux d'ici-bas.

» Loin de moi cette vie étroite et roturière où se meut l'esprit bourgeois! Avant de briser mon verre, je veux le vider d'un seul trait, après l'avoir rempli de *nectar* jusqu'aux bords!

En réfléchissant ainsi, Onésime Fourcadin était sous l'empire d'une surexcitation nerveuse. Tout en marchant, il agitait ses bras dans l'espace; il s'arrêtait devant la glace et son œil fixe contemplait son image. Puis il portait la main à son front brûlant. Les pensées qui se heurtaient dans sa tête lui fatiguaient le crâne. Il souffrait, sans se préoccuper de la souffrance.

Avant de se rendre rue Saint-Denis, il alla passer une heure à la salle d'armes. Il tirait convenablement. L'escrime avait toujours été un de ses amusements favoris. La fatigue corpo-

relle qui résulta de cet exercice calma un peu l'exaltation de ses idées.

A onze heures, il était chez le parfumeur... Mademoiselle Rose leva à peine les yeux sur lui ; Onésime lui adressa la parole uniquement pour ne pas être impoli envers elle ; en la regardant, il pensait à Francesca. Mademoiselle Graffinard était émue en se trouvant ainsi en face de lui ; le souvenir de Maxime ne la quittait pas.

Madame Aurore Graffinard, pendant la conversation, fit plusieurs fois allusion au mariage prochain entre les deux jeunes gens ; mais sa parole restait sans écho. Pythagore ne voulait pas brusquer les choses, et les jeunes fiancés ne le disaient pas, mais ils étaient d'avis qu'elles ne se fissent pas du tout.

Aurore aurait voulu être débarrassée de sa belle fille, qui l'empêchait, par sa présence continuelle, de cacher quelques années de son âge. Et, depuis qu'elle avait retrouvé son cousin Anténor des Malhars, elle semblait entourer toute sa personne d'un raffinement de coquetterie.

Onésime avait hâte de quitter la maison du

parfumeur. Le déjeuner fini, il se rendit chez Alexis Morel.

Cet ami s'était mis en quête d'un prêteur, et il l'avait trouvé rue Saint-Nicolas. Cet usurier, homme d'affaires, prêteur à la petite semaine, banquier des fils de famille, était fort connu des viveurs de Paris. Il s'appelait Goupillot et passait, à tort ou à raison, pour ne pas trop écorcher ses clients. Il pratiquait l'usure avec des façons de gentilhomme. C'était avec des allures du meilleur monde qu'il accueillait les gens. Il avait la parole facile, le sourire à la bouche et le regard pénétrant. Il habitait une maison d'honorable apparence.

Le deuxième étage, qu'il occupait, était meublé avec goût et élégance ; son salon renfermait un ameublement somptueux ; aux murs, recouverts d'un papier glacé à filets verts d'or, étaient accrochées quelques toiles de prix dues au pinceau de nos artistes modernes.

Son cabinet était d'un aspect sévère ; une pendule et des candélabres en bronze ornaient la cheminée. Un bureau, une caisse en fer et quelques sièges en velours vert foncé figuraient

seuls dans ce confessionnal des fils prodigues ou des gens ruinés.

Un jour, Hector de Saint-Sever, étant à Tortoni avec plusieurs de ses amis, disait : « Je suis en froid avec mon brave homme de père, il m'a réduit ma pension ; mais comme j'ai besoin de fonds pour la saison des courses, j'aurai recours à Goupillot. Ce Crésus vous exploite, vous vole, mais il fait cela avec des manières pleines de distinction. On est flatté d'être volé par lui. Il doit descendre d'une vieille famille, et je serais tenté de croire qu'il a caché son blason dans son coffre-fort.

Physiquement, M. Goupillot était bien ; il avait une taille élevée, une physionomie avenante et une mise irréprochable. Il affectionnait le noir. Il fréquentait les salons et apparaissait de temps en temps aux Italiens ou à l'Opéra. En été, on le voyait aux Champs-Élysées, dans un charmant coupé à l'heure de la promenade.

Il n'avait pas de confident de sa vie, il vivait seul. Personne ne pouvait se dire son ami, et on ne lui avait jamais connu de maîtresse. Il vivait de la vie de tous et était affable avec

tout le monde. Ceux qui n'avaient pas eu affaire à lui le regardaient comme un original qui mangeait égoïstement ses rentes.

— Tu as reçu ma lettre, dit Alexis en voyant Fourcadin entrer dans son atelier ?

— Oui, mais attendre trois grands jours c'est affreux.

— M. Goupillot n'aura pas de fonds disponibles avant la semaine prochaine.

— C'est désolant !

— Il n'est pas sûr qu'il consente à ce que tu demandes.

— Pourquoi ?

— Si les garanties que tu lui offres ne lui paraissent pas suffisantes.

— Allons donc !

— Nous le verrons bien, du reste. Dans une demi-heure nous serons chez lui.

— Il nous attend ?

— Parbleu, ne te l'ai-je pas dit dans ma lettre ?

Alexis Morel et Fourcadin prirent une voiture de remise et se firent conduire rue Saint-Nicolas.

Trois heures sonnaient à l'église de la Trinité lorsqu'ils se présentèrent à la porte de M. Goupillot.

Le banquier les reçut avec toute la gracieuseté dont il était capable et les fit passer dans son cabinet.

— Monsieur, dit Alexis, voici l'ami dont je vous ai parlé.

— Ah ! fit M. Goupillot ; et se tournant vers Onésime, il ajouta : — Monsieur, veuillez donc vous asseoir.

Fourcadin prit le fauteuil qu'on lui indiquait tandis que le banquier s'installait à son bureau.

— Maintenant, causons, dit-il. Voyons, de quoi s'agit-il ? D'un emprunt n'est-ce pas ?

— Je désirerais, répondit Onésime, que vous me prêtassiez une vingtaine de mille francs...

— Pendant combien de temps ?

— Pendant un an au moins.

— Et, au bout d'une année révolue, répondit M. Goupillot d'un ton d'homme d'affaires, vous vous engageriez à me rembourser capital et intérêts, en espèces sonnantes et métalliques ou ayant cours.

— Oui, monsieur, dit Fourcadin.

— Voulez-vous avoir la bonté, alors, monsieur, de me donner quelques détails sur votre position sociale. En un mot, quelles sont les garanties que vous pouvez m'offrir ? Je vous demande pardon de vous faire une pareille question, mais, voyez-vous, les affaires demandent toujours à être traitées sérieusement.

— Mon père est riche et veuf, répondit Onésime.

— Où habite-t-il ?

— A Châtellerault.

— A Châtellerault, département de la Vienne?

— Oui, monsieur.

Et le prêteur écrivit le nom de cette ville sur une feuille de papier placée devant lui.

— Votre père est veuf, m'avez-vous dit, reprit M. Goupillot ; vous revient-il quelque chose du chef de votre mère ?

— Il me revient soixante mille francs, dont j'ai la nue propriété.

— Et votre père l'usufruit, ajouta l'homme d'affaires.

— Oui, monsieur.

— Il est encore dans le commerce, M. votre père ?

— Il dirige une fabrique de coutellerie.

— Est-il âgé ?

— Il a cinquante-neuf ans.

— Sa santé est-elle florissante?

— Il se porte très bien, mais il est très sanguin.

— Très sanguin, répéta M. Goupillot. Et se nomme?

— Fourcadin.

— Je connais ce nom, j'ai eu de ses traites entre les mains ; il paye bien, mais je crois qu'il ne donne pas ses coquilles.

— Oh! il est très intéressé, dit vivement Onésime.

— C'est cela, il tient serrés les cordons de sa bourse.

— Comme je suis sur le point de me marier, j'ai besoin de quelques avances...

— Qui allez-vous épouser ?

— La fille unique de M. Pythagore Graffinard, le célèbre parfumeur de la rue Saint-Denis.

— Il est riche, je le sais. Et M. votre père consent à ce mariage ?

— De tout cœur, répondit Fourcadin.

— A une condition, peut-être, objecta M. Goupillot : c'est qu'il déboursera le moins d'argent possible.

— Je le crois.

— Eh bien ! monsieur, mercredi prochain, je vous remettrai la somme que vous me demandez. Vous me ferez trois lettres de change de huit mille francs chacune, à trois mois d'échéance, et je vous compterai les intérêts à cinq pour cent.

— Cela fait vingt-quatre mille francs, dit machinalement Onésime.

— Oui, monsieur, mais vous n'en toucherez que vingt. Il faut bien que j'aie quelque bénéfice sur l'argent que j'aventure. Sans cela, à quoi me servirait d'ouvrir ma caisse à ceux qui ont besoin de mes services ? Si vous n'acceptez pas ces conditions, dites-le, rien de fait.

— J'accepte, répondit Onésime Fourcadin en baissant la tête.

— Venez mercredi, et nous conclurons l'affaire.

Les deux jeunes gens quittèrent le cabinet

de M. Goupillot et remontèrent dans leur remise, qui stationnait dans la rue.

— Encore trois jours, fit Onésime.

— Il faut bien que cet Arabe, répondit Alexis Morel, ait le temps de prendre des renseignements. Rends grâce à l'électricité de ne pas attendre plus longtemps. Sans le télégraphe électrique, tu attendrais huit jours.

— Il va donc envoyer une dépêche à Châtellerault ?

— Assurément ; il doit avoir par là un correspondant qui l'instruira sur tout ce qu'il veut savoir.

Onésime descendit de voiture au boulevard des Italiens et revint chez lui par les boulevards.

— Maintenant, se disait-il tout en marchant, nous verrons bien, adorable Francesca, si vous me résisterez.

Chaque jour, la passion de Fourcadin devenait plus violente pour cette femme, qu'il avait jadis possédée et qui aujourd'hui semblait le traiter avec dédain, du haut de sa position interlope. Il était humilié, vexé, furieux de se voir repoussé par une beauté en renom qui menait à grandes guides la vie parisienne.

XVI

LE PAYS DE BOUGIVAL

Bougival est un des plus charmants villages des environs de Paris. Situé sur le bord de la Seine et adossé à de fertiles coteaux, il jouit par sa situation exceptionnelle, d'une juste renommée. Blotti modestement dans un nid de verdure, il fut de tout temps cher aux gens réellement doués d'un sentiment artistique. Les paysagistes Lambinet, Français; le poète dramatique Émile Augier, l'écrivain Félicien Mallefille, le compositeur Fromental Halévy, le peintre Gérome, l'écrivain russe Tourgueneff *e tutti quanti* trouvèrent leurs meilleures inspirations sous son riant soleil d'été.

Ce petit pays est borné au Nord par l'île de Croissy; au Midi par le princier château de Beauregard ; à l'Ouest, par le délicieux pavillon de la Dubarry, et à l'Est, par le pittoresque château de la Jonchère.

Ces coteaux verdoyants, parsemés de ravissantes maisons de campagne, rappellent à l'esprit du touriste certaines parties de la Suisse. Ses châtaigneraies séculaires ont vu les regards souriants et veloutés de Gabrielle d'Estrées, comme les plaines fleuries de Louveciennes ont entendu les soupirs passionnés de la coquette maîtresse de Louis le Bien-Aimé.

Les âmes du roi vaillant Henri IV et de l'efféminé Louis XV doivent souvent quitter le séjour éternel pour revenir errer dans cet Éden discret et y chercher de doux souvenirs. Ces royaux amants y avaient tant aimé avant de monter au ciel ! On montre encore aux promeneurs un châtaignier colossal qui fut planté par les blanches mains de la belle Gabrielle (Gabrielle d'Estrées).

Bougival attache fort peu d'importance à ses annales historiques. Il ne changerait pas son

présent bourgeois pour son passé paysan. Il aspire à revêtir la livrée d'une petite ville. Il joue des coudes dans la civilisation, il veut y faire sa place. — Comme le boulevard de la Madeleine, il est éclairé au gaz, jusqu'à dix heures... excepté les jours où il fait clair de lune... On laisse aux phénomènes lunaires l'éclairage de ces nuits-là.

L'administration municipale bénéficie sur le ciel. Elle économise sur le rayonnement du Dieu *lunus*. C'est bien, si ces économies sont employées à quelque chose de plus utile. Du reste, qu'a-t-on besoin de *voir clair* quand on dort? disait un jour un habitant de la ville. Le pauvre homme croyait que tout le monde se couchait à dix heures, parce qu'il dort à cette heure-là. Et encore toutes les parties de cette microscopique cité ne jouissent pas de l'auréole lumineuse du gaz portatif, il n'y a que les rues privilégiées qui profitent de ce bienfait de la science. C'est ce qui a fait dire à un de nos amis, qu'il y avait en ce pays une grande différence entre le gaz et le soleil. Le soleil luit pour tout le monde, mais le gaz, à Bougival, ne luit que pour quelques-uns.

Cette petite ville est, en ce moment, comme les paniers de cerises qu'on envoie à la halle : les plus belles sont dessus. Bougival pare la marchandise. Il veut tirer l'œil du Parisien. Il a des maisons à louer. Nous espérons qu'avec le progrès, la lumière pénétrera dans toutes les intelligences comme elle devrait pénétrer dans ses quartiers.

Le *fiat lux* est d'urgence.

La fête annuelle de Bougival est célèbre parmi les joyeux ébats de la banlieue de Paris. C'est un rendez-vous aimé des *Canotiers de la Seine*. La société des régates y remporte tous les ans de nouvelles victoires. *Velléda*, le *Duc Job* et *Persévérance* ont brillé au premier rang de ses luttes nautiques; les exploits de ces élégantes embarcations ont laissé de doux souvenirs dans l'esprit des heureux habitants de cette localité.

Le dimanche, du 1er mai au 1er octobre, les Parisiens viennent en foule respirer les effluves de la vigoureuse végétation des coteaux de Bougival.

Le mouvement, la joie, la vie reparaissent au retour de l'été. La villégiature rentre dans ses domaines.

Les chalets aux allures coquettes, les petites maisons aux volets verts ouvrent leur porte, leurs fenêtres, et mettent des rideaux. Ils font leur toilette pour les beaux jours. Le pays se transfigure et on ne se couche plus à dix heures.

A l'est de Bougival, en remontant la Seine, il y a dans une échancrure de la berge de l'île d'Aligre, les bains de Croissy. Ces bains sont connus sous le nom de la *Grenouillère* : autrefois, il y avait sans doute là beaucoup de grenouilles, la civilisation les en a chassées.

C'est à cet endroit que les Parisiennes, amantes de la villégiature, viennent se livrer aux ébats de naïades. Et le *quart* d'agent de change, le rentier et le simple canotier trouvent aussi leur plaisir à jouer dans les eaux limpides le rôle de triton.

En descendant du chemin de fer ce fut dans ce lieu de plaisir que tombèrent MM. Pythagore Graffinard et Onésime Fourcadin. Séduits par la beauté des rives de la Seine, ils s'arrêtèrent pour contempler le ravissant tableau qu'ils avaient devant eux.

Il était onze heures; nos voyageurs pensèrent

à déjeuner. Ils entrèrent au restaurant Maurice et se mirent à table.

Cet établissement hospitalier est situé sur la rive gauche de la Seine. Il est fréquenté particulièrement par les artistes. Les peintres y dominent. Les rapins de la rue de Laval et de la rue Pigalle y apportent, le dimanche, leurs scies d'atelier. On y boit, on y mange, on y rit, on s'y amuse enfin.

Les murailles ont des fresques au fusain. La *Joconde* y figure à côté d'un agent de change capitaine de l'armée territoriale.

Les hiéroglyphes y abondent. Les quatre faces de l'obélisque ne sont rien à côté des murs charbonnés d'un certain petit cabinet. Tous les *rébus* de la vie y sont esquissés d'une *patte* pleine de *chic*. La gaieté est la folle du logis. On porte des toasts, dans ce caravansérail, comme dans un *meeting* réformiste de Londres ou de Manchester.

Cabrion trinque à l'amélioration de la race féminine, mademoiselle Raisinette boit à la suprématie des femmes, Vert-de-Gris à l'extinction du paupérisme parmi les rapins, — mademoi-

selle Minette à la suppression du plus bête des animaux : l'homme!

L'*hôtel Maurice*, comme on l'appelle par antithèse, a mérité sa réputation. Et nous pourrions citer bien des noms de peintres, célèbres aujourd'hui, qui ont bleui leurs lèvres à son ambroisie à dix sous le litre.

M. Pythagore Graffinard et Onésime Fourcadin venaient de terminer leur déjeuner, composé d'une succulente gibelotte et d'une friture de goujons, quand une troupe joyeuse de canotiers et canotières firent irruption dans l'établissement.

— On s'amuse dans ce pays-ci, dit Onésime Fourcadin en regardant une jeune fille en costume de canotière, qui avait posé son pied sur une table pour renouer le lacet de sa bottine.

— La jolie jambe! fit à demi-voix le parfumeur.

— Si nous faisions une promenade sur l'eau?

— Volontiers.

Ils prirent un canot et descendirent la Seine.

Le soleil, l'air, l'eau, la brise, la beauté féerique du paysage et le petit vin de Maurice avaient disposé nos Parisiens à la joie.

M. Pythagore Graffinard se croyait toujours vingt ans, et Onésime Fourcadin sentait qu'il les avait encore. Tous deux, dans l'embarcation, sur ce fleuve tranquille, bordés de saules ensoleillés, ils fumaient leur *londrès* en silence. Mille idées, mille réflexions tourbillonnaient dans leur cervelle; mais ni l'un ni l'autre ne soufflait mot.— Le parfumeur avait la gravité d'un beau-père et Onésime la dignité d'un gendre.

Laissons nos personnages à leur ivresse contemplative et occupons-nous un peu de l'ennui que venait d'éprouver Alexis Morel en recevant une lettre à son réveil.

Cette lettre était d'Onésime.

« Mon cher ami, lui disait-il, je vais passer la journée de dimanche à Bougival avec mon futur beau-père. Comme je suis sûr de broyer du noir en pareille compagnie, tu serais bien aimable de nous accompagner.

» Viens me prendre chez moi. »

Alexis s'était habillé et avait couru cité Bergère. Comme il était près de midi, il ne fut point surpris de ne pas rencontrer son ami. C'était sa faute, il se levait toujours fort tard le dimanche.

— Onésime Fourcadin est parti passer la journée à Bougival, dit Morel, en s'adressant à l'hôtesse de la Cigogne. Je vais le rejoindre.

— Alors, monsieur, répondit la dame, veuillez lui donner ces deux cartes de visite. Les personnes qui me les ont remises désireraient voir aujourd'hui même monsieur votre ami.

Sur la première de ces cartes, il y avait : « Le major Dumoulin ; » sur la seconde : « Mademoiselle Francesca, artiste dramatique. »

— A quelle heure s'est présenté le major Dumoulin ? demanda Alexis.

— Ce matin, M. Fourcadin venait de partir.

— Et mademoiselle Francesca ?

— Il y a une heure.

Alexis Morel se rendit au chemin de fer et fut bientôt à Bougival. Il connaissait ce pays comme ancien canotier. Il avait fait partie de l'équipage de la *Cantharide*.

Il se rendit d'abord à l'hôtel Maurice. Il y rencontra plusieurs loups de Seine avec lesquels il avait autrefois fait le tour... de l'île de Croissy Il but avec eux un verre de bière, en rappelant quelques événements mémorables de leur vie à

bord ; puis il demanda si par hasard on n'avait pas vu deux *étrangers*.

— Un vieux et un jeune ? dit M. Maurice.

— Oui, l'un poivre et sel, l'autre blond filasse.

— Ils ont déjeuné ici.

— Parbleu ! oui, s'écria un canotier; le plus âgé a même trouvé que mademoiselle *Choucroute* avait une jolie jambe. Pas vrai, Choucroute ?

— Et il n'a dit que la vérité, répondit la canotière.

— A compter de ce moment, je te défends de mettre les pieds sur les tables. C'est un genre de coquetterie qui ne me va pas.

— Ma bottine était défaite.

— C'est des contes, tout ça. Assez causé.

— Jaloux, à présent ?

— A présent et toujours ; il y a une intention là-dessous.

— Zut, alors !

— Bien répondu, Choucroute ! s'écria un autre canotier. A ta santé, canotière énergique et littéraire.

Tandis qu'on trinquait à la santé de Chou-

croute, M. Maurice dit à Alexis Morel que les personnes qu'il cherchait avaient pris un canot et qu'elles devaient être du côté du pont de Bougival.

Alexis sortit et suivit les bords du fleuve.

Après avoir marché vingt minutes, examinant de l'œil les embarcations qui sillonnaient les eaux tranquilles de la Seine, Alexis aperçut un canot dont la marche irrégulière prouvait l'inexpérience de ceux qui le montaient.

« Les voilà », se dit-il.

Il s'arrêta, mit ses mains en porte-voix et cria : *Ohé! du canot, ohé!*

M. Graffinard et Fourcadin tournèrent la tête.

— C'est la voix d'Alexis, dit Onésime.

— En effet, on dirait votre ami, ajouta M. Pythagore.

— Abordons.

Ils ramèrent vers la berge.

— Messieurs, je vous salue, dit Morel.

— C'est bien à toi d'être venu, s'écria Onésime, et il sauta à terre.

La secousse qu'il imprima au canot l'éloigna du bord et un des avirons tomba à l'eau.

— Ne vous inquiétez pas de moi, dit M. Graffinard, je me tirerai bien d'affaire tout seul, ça me connaît.

Et le parfumeur, manœuvrant gauchement l'embarcation, se mit en pleine rivière, où flottait l'aviron.

Pendant cette fausse manœuvre, les deux jeunes gens eurent le temps d'échanger quelques paroles.

— Je viens de ton hôtel, dit Alexis ; on m'a remis ces deux cartes.

— Le major Dumoulin, dit Onésime, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je ne sais pas.

— Francesca ! Ah ! elle s'humanise donc ?

— Le major a dit qu'il reviendrait dans la soirée.

— Et elle ?

— N'a rien dit.

— Ce parfumeur est assommant avec ses plaisirs du dimanche, dit alors avec humeur Fourcadin. Je manque là une occasion...

— Eh bien ! messieurs, embarquez-vous ? cria M. Graffinard.

Les deux jeunes gens prirent place dans le canot, sans pouvoir donner suite à leur conversation.

— Messieurs, reprit le parfumeur, si vous voulez m'en croire, nous resterons encore une heure sur l'eau, puis nous irons dîner dans quelque guinguette, sous un bosquet de vigne-vierge.

— Puis nous repartirons pour Paris, ajouta Fourcadin.

— Nous verrons ce que nous ferons, riposta Graffinard ; n'escomptons pas l'avenir.

Alexis Morel, comme ancien navigateur dans ces parages, demanda à prendre les avirons. Le parfumeur les lui abandonna sans se faire prier. Et le canot prit sa course vers la machine hydraulique de Marly. On fit là une petite halte, pour prendre deux doigts de vermout chez un marchand de vin riverain, et vers quatre heures on mit le cap sur le pont de Bougival.

Quand nos canotiers parisiens furent arrivés en face de l'hôtel de l'Union, où ils avaient l'intention de se mettre à table, l'attention de Fourcadin fut attirée par la démarche distin-

guée et grandiose d'une jeune femme. Il avait reconnu Francesca.

Il se leva tout debout dans le canot, et le parfumeur l'imita, en fixant aussi ses regards sur la belle écuyère.

—Vous connaissez donc cette dame ? demanda le parfumeur.

— Non, répondit Onésime. Et vous ?

— Je la connais, c'est une de mes clientes.

— Ah ! dit Onésime en faisant un soubresaut.

Il imprima ainsi une violente secousse à l'embarcation, qui chavira dans un mètre cinquante d'eau.

M. Graffinard et Alexis Morel sombrèrent avec le canot. Quant à Onésime, il avait sauté à terre sans même mouiller les pointes de ses bottes vernies.

— Venez, lui dit Francesca, je vous cherchais.

Et elle emmena avec elle Onésime dans la cour de l'hôtel où sa voiture était remisée.

— J'ai à vous parler d'une affaire grave. J'ai été deux fois cité Bergère, ce n'est qu'à ma se-

conde visite que j'ai pu savoir que vous étiez ici. Venez chez moi ce soir, je vous attendrai. Adieu. Allez maintenant repêcher votre beau-père.

Francesca monta dans son coupé et reprit le chemin de la capitale au grand trot de son cheval demi-sang.

Cette scène fit sur Onésime l'effet d'une apparition ; il fut un moment tout interdit. Il sortit de son étonnement en apercevant M. Graffinard et Alexis Morel traversant le quai, ruisselants d'eau comme une cascade.

XVII

OU LE MAJOR DUMOULIN SE FACHE

Il était neuf heures et demie lorsque Graffinard, Morel et Fourcadin rentrèrent à Paris.

Le parfumeur et Onésime se rendirent rue Saint-Denis, tandis qu'Alexis se dirigeait vers la rue de Rivoli.

Aussitôt que Fourcadin put s'échapper des mains de M. Pythagore, il courut à l'hôtel de la Cigogne pour faire un bout de toilette, afin de se présenter convenablement chez Francesca.

— Ah! vous voilà, monsieur, lui dit madame Rivot, la maîtresse de l'hôtel; avez-vous fait une bonne partie de campagne?

— Oui, répondit Onésime en prenant sa clef.

— Avez-vous vu votre ami ? Vous a-t-il remis deux cartes de visites.

— Oui, madame.

— Il y en a encore une pour vous. Et la grosse madame Rivot lui donna une seconde carte du major Dumoulin.

— Il est donc revenu, ce monsieur ? demanda Onésime avec une certaine inquiétude.

— Oui, monsieur, entre cinq et six heures.

— Il ne vous a pas dit ce qu'il me voulait ?

— Non, mais j'ai pu comprendre qu'il avait à régler avec vous une affaire pressée.

— Reviendra-t-il ?

— Demain matin.

Onésime Fourcadin monta à sa chambre, répara le désordre de sa toilette et redescendit pour prendre une voiture de remise qui devait le conduire boulevard Malesherbes.

Francesca était dans son salon lorsque Fourcadin se fit annoncer.

— Eh bien ! ma charmante, me voici. De quelle affaire grave avez-vous à m'entretenir?

Et il lui baisa galamment la main.

— Asseyez-vous et écoutez-moi.

L'écuyère se mit sur le canapé et le jeune homme prit un fauteuil.

— Ce matin vers huit heures, j'étais au lit et je dormais profondément, lorsque je fus réveillée par un vigoureux coup de sonnette. Ma bonne vint m'annoncer qu'un monsieur demandait instamment à me parler. Je lui fis dire que je serais visible à midi ; il répondit : « J'ai absolument besoin de voir madame tout de suite, qu'elle se lève, j'attendrai ». Et il s'installa sur un siège de ma salle à manger. Pour me débarrasser de cet importun, je sautai à bas de mon lit et je passai un peignoir. Plus de toilette était inutile pour recevoir un pareil visiteur. Je vins dans le salon et je le fis prévenir que j'étais prête à le recevoir.

« En entrant il me salua respectueusement, et essaya de donner un air aimable et doux à sa physionomie sévère et dure.

» C'était un homme de cinquante ans environ,

dont la moustache grise taillée en brosse et le regard impératif dénotaient un passé militaire.

En effet je ne m'étais pas trompée.

— Madame, me dit-il, j'arrive de Châtellerault. Je suis le major Dumoulin, tuteur d'une jeune fille nommée Annette Hubert. Cette jeune fille a été enlevée par le fils d'un coutelier qui jouit d'une grande fortune et d'une haute considération dans le pays.

— Annette Hubert n'est donc plus à Châtellerault? demanda Onésime.

— Assurément, répondit Francesca, puisque le major prétend que vous êtes partis ensemble pour Paris.

— Je ne sais ce que cela signifie.

— Ni moi non plus.

Le lecteur se souvient que Francesca avait bien recommandé à Annette de ne pas laisser soupçonner à Fourcadin sa présence à Paris. Elle avait tenu parole et était discrète et prudente.

— Le major ajouta ceci reprit l'écuyère : « Madame, j'ai pris la liberté de me présenter chez vous, sachant que vous aviez été une camarade

d'enfance d'Annette Hubert. Je suis venu pour vous demander si vous pourriez me mettre sur les traces de ma pupille. Il y avait à supposer qu'ayant obtenu votre adresse des personnes que vous connaissiez à Châtellerault, elle se fût présentée chez vous.

— Qu'avez-vous répondu ? demanda Onésime.

— J'ai répondu que je n'avais aucune connaissance de l'enlèvement d'Annette Hubert par M. Onésime Fourcadin.

— Et vous avez dit la vérité. Je m'étonne que cette jeune fille ait quitté Châtellerault.

— Cela ne devrait pas vous étonner cependant.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez promis sur le Christ de l'épouser et qu'elle vous aime sincèrement.

— Qui vous a dit cela ?

— Elle me l'a écrit lorsqu'elle pouvait encore croire à vos serments.

— Serments d'amoureux, feux de paille, dit en riant Onésime.

— Oh ! les hommes ! murmura l'écuyère, tous les mêmes.

— A l'heure où nous sommes, je n'aime qu'une femme au monde, reprit le jeune homme et c'est vous, Francesca.

— Moi ? Allons donc!

— Je vous le jure.

— Croyez-vous parler à la naïve Annette, mon cher ? Est-ce que vous pensez que j'ai encore toutes mes illusions ? Un coffre-fort qu'on ouvre devant moi et dans lequel on me laisse puiser à pleines mains a pour moi plus d'éloquence que toutes vos protestations d'amour, doublées de fourberie et de mensonge.

— Je donnerais pour vous ma vie.

— Vous auriez tort ; il vaudrait mieux la vendre.

— Je suis assez riche pour satisfaire à tous vos caprices.

— Aucun prince russe n'a encore pu y parvenir... Mais laissons là cette conversation frivole et parlons sérieusement ; vous allez être accusé de détournement de mineure. Il faut prévoir les événements. Si vous vouliez écouter mes conseils, vous agiriez en honnête homme envers Annette Hubert, vous l'épouseriez et vous retourneriez là-bas avec elle.

— Y pensez-vous, Francesca, s'écria Onésime en quittant brusquement sa place et en allant se jeter aux genoux de l'écuyère. C'est vous que je veux aimer, c'est avec vous que je veux mettre le comble à mes folies de jeunesse. Vous voulez de l'argent pour être heureuse, vous en aurez ! Je veux que vous éclipsiez par votre luxe toutes vos rivales. Vous aurez un train de maison, des équipages et des laquais !...

— Ah ! pauvre garçon, dit dédaigneusement Francesca, je crois que vous devenez tout à fait fou.

Elle se leva et le congédia.

— Vous me chassez, dit Onésime d'un ton singulier.

— Non, non, vous reviendrez me voir; mais partez, il est tard, nous resterons toujours bons amis.

Il sortit.

— Ce diable d'homme, dit Francesca quand elle fut seule, ne comprend pas que le vice peut avoir des moments de vertu. Ce n'est pas un amoureux, c'est un volcan, et je crois qu'il m'aime réellement. Ah ! s'il avait un bon héritage à sa disposition !

Onésime Fourcadin se retrouva sur le boulevard Malesherbes en proie à une agitation extrême ; son œil était hagard, sa tête en feu. Il reprit le chemin de la cité Bergère, absorbé par son idée fixe : être aimé de Francesca.

Il parcourut ainsi les boulevards sans s'apercevoir qu'il était suivi d'un homme qui marchait sur ses pas. Cet homme ne s'arrêta que près de la porte de l'hôtel de la Cigogne, où venait de disparaître le jeune homme. C'était le major Dumoulin !

Le major fit quelques pas encore, puis hésita.

— Demain, dit-il.

Et il descendit le faubourg Montmartre. Tout en marchant, il parlait à demi-voix.

« Je ne m'étais pas trompé, disait-il. J'étais sûr que cette jeune demoiselle Francesca préviendrait ce jeune fourbe. Elle a été sa maîtresse, elle l'est peut-être encore. Cela m'importe peu. S'il ne veut pas se conduire en honnête homme, je me charge de lui apprendre à vivre. Il faut qu'il répare ses torts envers ma pupille ou, sinon.... il verra que le major Dumoulin n'est pas manchot. »

Il s'arrêta et parut réfléchir.

— Oui, oui, reprit-il en continuant sa course, cette écuyère et ce Lovelace de province s'entendent comme larrons en foire. Patience !

Cette femme est sa complice, c'est elle peut-être qui est cause de tout ce qui arrive ! Demain j'aurai le cœur net de toutes leurs machinations !

Le major tourna dans la rue Lafayette et rentra dans l'hôtel où la veille il était descendu.

Le lendemain, à sept heures du matin, M. Dumoulin se rendit à l'hôtel de la Cigogne.

On alla prévenir Onésime Fourcadin.

— Faites entrer, dit celui-ci.

Il sauta de son lit et s'habilla à la hâte.

— C'est à M. Onésime Fourcadin que j'ai l'honneur de parler ? dit le major en entrant.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme en lui offrant un siège.

— Monsieur, j'arrive de Châtellerault, reprit le major d'une voix grave. Et la rumeur publique vous accuse d'avoir détourné Annette Hubert de ses devoirs et de l'avoir emmenée avec vous à Paris.

— Moi ?

— Oui, vous, monsieur ; je suis le tuteur de cette jeune fille et j'ai bien le droit, il me semble, de veiller sur sa conduite.

— Sans contredit.

— Où est Annette ?

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez ?

— Je suis parti seul de Châtellerault.

— C'est faux.

— Monsieur !

— Soyons calmes, reprit le major. Il résulte de mes informations que mademoiselle Hubert a pris le chemin de fer le même jour et à la même heure que vous.

— Je veux bien vous croire, monsieur, mais je puis vous assurer que la jeune fille dont vous me parlez n'était pas avec moi.

— C'est en vain que vous essayez de me cacher la vérité ; je sais que vous avez promis à Annette de l'épouser, et à présent, ayant obtenu d'elle tout ce que vous vouliez obtenir, vous êtes peu disposé à tenir vos promesses... Et alors...

— Monsieur, dit Onésime, je ne permettrai à

personne de soupçonner la pureté de mes sentiments. Si mon intention avait été de donner mon nom à mademoiselle Hubert, je n'aurais pas eu recours à un enlèvement pour cela, je me serais adressé à qui de droit...

— Et ne voulant pas lui donner votre nom, reprit le major d'un ton ironique, vous vous êtes contenté de la déshonorer... De mon temps on était moins perverti !

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que les jeunes gens d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'autrefois. Je veux dire que votre conduite envers cette jeune fille a été celle d'un étourdi, et qu'en ce moment cette étourderie dégénère en lâcheté. Vous avez séduit Annette par de belles promesses, vous avez abusé de sa crédulité naïve, et maintenant, sans vous préoccuper des résultats de vos mensonges, vous l'abandonnez en reniant votre amour.

— Êtes-vous venu ici pour censurer mes actions ? dit Onésime pâle et tremblant d'émotion.

— Oui, monsieur ; je suis venu ici, reprit le major d'une voix haute et ferme, pour vous

dire que votre conduite est passible des tribunaux... Annette n'a pas dix-sept ans... mais rassurez-vous, ce n'est pas à la loi que je demanderai aide et protection. Je suis un homme qui, en pareille circonstance, est assez fort pour obtenir de vous la réparation d'une infamie.

— Vous m'insultez! s'écria Onésime.

— Le but de mes paroles n'est pas de vous insulter ; il faut bien que j'appelle les choses par leur nom et que je qualifie vos actes comme ils le méritent. Je ne peux pas dénaturer la vérité pour vous justifier, n'est-ce pas? J'ai encore confiance en votre honnêteté. Vous êtes jeune, voilà tout. Vous n'essayerez plus, je pense, de nier que vous êtes parti de Châtellerault en compagnie de mademoiselle Hubert?

— Je vous jure sur l'honneur, répondit Onésime, que je n'ai pas parlé de mon voyage à cette jeune fille.

Le major se leva brusquement de dessus sa chaise, fit un pas en avant et, regardant en face Fourcadin :

— Vous mentez, lui dit-il.

— Je ne mens pas, répondit froidement le jeune homme.

— Me direz-vous aussi, reprit lentement le major Dumoulin, que vous n'avez jamais promis à Annette de la prendre pour femme légitime ?

— Jamais, répondit Onésime.

Le major recula malgré lui. Tant d'audace de la part de ce jeune homme l'avait épouvanté.

Il prit une lettre dans son portefeuille et la jeta sur le guéridon qui occupait le centre de la chambre.

— Cette lettre est de vous, monsieur. Ouvrez-la et reconnaissez votre signature. Ce papier était dans le livre de prières de mademoiselle Hubert, c'est là que je l'ai trouvé. Voyez, il porte encore la trace de ses larmes... des larmes de désespoir, sans doute.

Onésime, debout, immobile, ne répondit pas.

— Vous vous êtes cru le droit d'abuser d'Annette parce qu'elle était orpheline et pauvre. Vous vous êtes dit : elle est encore bien heureuse que je daigne l'honorer de mes caprices, n'est-ce pas ? Vous ne supposiez pas que derrière

elle pouvait se trouver un défenseur. Vous vous êtes trompé, monsieur, me voilà !

— Je ne sais pourquoi vous venez ici me rendre responsable de la conduite de votre pupille. Mademoiselle Annette appartenait certainement à une honnête famille, mais je crois que je n'ai pas été le seul à lui signer des promesses de mariage... Si elle était gentille, elle était légère.

— Vous êtes un infâme! s'écria M. Dumoulin ; vous savez bien que cette malheureuse enfant n'a jamais aimé que vous. Si Annette était une indigne créature, je ne serais pas ici à revendiquer son honneur.

Onésime baissa la tête.

— Il vous sied bien, à vous, monsieur, reprit le major avec un peu plus de calme, de calomnier celle que vous avez indignement trompée. Quelle foi voulez-vous que j'aie en vos paroles quand je jette les yeux sur votre conduite présente ? Vous êtes venu à Paris pour épouser quelque riche dot, et vous allez chez une de vos anciennes maîtresses, qui de Châtellerault est venue tomber dans la boue de Paris.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Vous ne connaissez pas mademoiselle Francesca, qui demeure boulevard Malesherbes?

— Cette dame n'est pas ma maîtresse, reprit avec assurance Onésime; et puis, le serait-elle, que je ne vois pas en quoi cela vous regarde. Je vous ai écouté tant qu'il s'agissait de votre pupille; à présent, faites-moi la grâce de ne pas vous mêler de ma manière de vivre. Il y a des tribunaux; faites valoir vos droits de tuteur. Attaquez-moi, je me défendrai; mais ne venez pas chez moi me prendre à la gorge pour me forcer à rendre ce que je n'ai pas pris... l'innocence d'Annette.

— Misérable! s'écria le major Dumoulin en bondissant.

Et de sa main vigoureuse il appliqua un soufflet sur la joue d'Onésime Fourcadin.

En ce moment, un garçon de l'hôtel, qui du corridor assistait à cette scène, ouvrit la porte de la chambre, et se jeta résolument entre le jeune homme et le major Dumoulin.

XVIII

LE DRAME DE LA CITÉ BERGÈRE

Une heure après, toute la cité Bergère connaissait le drame de l'hôtel de la Cigogne.

Les uns s'étaient mis aux fenêtres, les autres formaient de petits groupes devant les portes. Chacun commentait cet événement à sa manière.

Dans la maison habitée par Annette, trois ou quatre commères s'étaient réunies pour expliquer l'aventure. Elles s'étaient installées sur le pas de la porte et devisaient de leurs voix fausses et criardes.

— Heureusement pour notre client que j'avais mis mon œil à la serrure, dit le garçon de

l'hôtel de la Cigogne en s'approchant des bavardes.

— C'est vous qui avez sauvé le jeune homme. Voyons, contez-nous cela, Joseph, dit une des femmes.

— Ah ! c'est bien simple. Je traversais le corridor du premier quand j'entendis la discussion ; je m'arrêtai et je tendis l'oreille. Je mis un œil au trou de la serrure et je vis le vieux monsieur s'élancer en criant : misérable ! Alors je me précipitai dans la chambre et j'empêchai un crime peut-être.

— Le jeune homme vous doit la vie, dit une portière.

— Assurément. Le major avait l'écume à la bouche et les yeux lui sortaient de la tête.

— Ah ! c'est un ancien militaire, l'assassin, reprit la vieille en plongeant ses doigts dans sa tabatière.

— Oui. Il s'appelle Dumoulin. Depuis hier, il nous a remis trois cartes de visite... Il était si impatient de brutaliser le blondin !

— D'où venait-il ce gueux ? Et que voulait-il à cet infortuné jeune homme ?

— D'après ce que j'ai entendu, reprit Joseph, c'est une affaire de femme.

— Contez-nous ça.

— Il paraîtrait que le major a pour maîtresse une femme de la haute qui s'appelle Francesca. Elle est jolie, allez! Hier, elle est venue à l'hôtel demander M. Onésime Fourcadin.

— Le jeune homme?

— Oui ; elle a laissé une carte glacée avec des armoiries.

— C'est peut-être une duchesse, dit une des voisines.

— Ou peut-être une pas grand'chose, répondit une autre.

— Aujourd'hui on ne distingue plus l'or du cuivre; c'est si bien travaillé, tout ça.

— Enfin, n'importe! continua Joseph; tout ce que je puis vous dire, c'est que la particulière est fièrement *chouette*. Et j'en conclus qu'elle aime M. Onésime et que le vieux major se doute de la chose. Voilà pourquoi il n'est pas content.

— Dame! écoutez donc, à sa place, dit une des femmes, il n'y en a pas beaucoup qui danseraient une polka.

— La jalousie est dans la nature, objecta une autre.

— Enfin, répondit le garçon d'hôtel, il n'y a pas eu de sang répandu et ils sont sortis ensemble. Le vieux a dit : Je ne vous quitte plus, et le jeune homme a répondu : Je m'attache à vos pas.

Un coup de sonnette rappela Joseph ; il traversa la rue en courant et rentra à la Cigogne.

Annette qui demeurait au premier étage de la maison où avait eu lieu cette conversation, avait entr'ouvert la porte de sa chambre et avait tout entendu.

— Mon Dieu ! serait-il possible? s'écria-t-elle en fondant en larmes. Francesca, elle, mon amie, en qui j'avais mis toute ma confiance, me trahir à ce point ; oh ! c'est infâme !

Et Annette, cachant sa tête dans ses mains, perdit la voix dans ses sanglots. Elle était anéantie, sa douleur était profonde.

— Que je souffre ! murmura-t-elle, après un long silence. Tout le monde m'abandonne. Je ne suis donc pas assez malheureuse ? Personne ne me tendra donc la main pour me tirer de

l'abaissement où je suis tombée?... Il n'y a donc qu'en Dieu qu'on puisse avoir confiance? il n'y a donc que lui qui ait pitié de la souffrance?

Elle leva ses beaux yeux ruisselants de pleurs, joignit les mains et tomba à genoux au chevet de son lit...

— Seigneur, dit-elle d'une voix navrée, vous qui pouvez lire dans mon âme, vous qui connaissez les sentiments de mon cœur, vous qui n'êtes jamais insensible aux cris des affligés, ayez pitié de moi! Je crois en vous, j'ai foi en votre toute-puissance, donnez-moi la force de combattre les méchants et de résister à mon désespoir. Je suis faible, j'ai besoin de votre secours! ma honte vient de ma faiblesse. Écoutez ma voix, entendez ma prière, ne m'abandonnez pas; laissez arriver jusqu'à moi un rayon de votre divinité. Ma faute vient de mon innocence. J'ai accepté l'amour comme un de vos bienfaits, j'ai cru au paradis terrestre... mais comme Ève j'ai péché... Vous seul pouvez me juger, vous seul pouvez me condamner ou m'absoudre. O mon Dieu! ayez pitié de moi!

Cette fervente prière ramena le calme dans

l'esprit d'Annette. Ses larmes cessèrent de couler et la pâleur de ses joues fit place peu à peu à l'incarnat printanier de ses dix-sept ans. Elle semblait s'être ravivée dans son humiliation devant Dieu.

La consolation de son âme se manifestait par le retour de l'énergie dans son cœur. Elle se disposa à se rendre chez Francesca, qu'elle ne considérait plus que comme une ennemie.

Le temps qu'elle mit à parcourir la distance entre le faubourg Montmartre et le boulevard Malesherbes lui permit de faire de nouvelles réflexions et d'envisager avec plus de sang-froid sa position.

En arrivant chez l'écuyère, elle regrettait presque de l'avoir soupçonnée d'une mauvaise action.

— Ah! bonjour, ma chère Annette, lui dit Francesca en la voyant entrer. C'est bien à toi d'être venue, tu vas déjeuner avec moi.

— Merci, je n'ai pas faim, répondit la jeune fille.

— De quel ton me dis-tu cela? reprit l'écuyère. Serais-tu malade? Es-tu fâchée contre

moi ? Tu as l'air triste; on dirait que tu as pleuré.

Annette garda le silence et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Allons, ma chérie, reprit Francesca, conte-moi tes chagrins ; tu sais que je suis une amie sincère, moi. Est-ce qu'Onésime sait que tu es à Paris ?

— Non, mais je suis bien malheureuse.

— Ne pleure donc pas ainsi, ma bonne Annette, reprit avec bonté Francesca.

Elle vint s'asseoir avec elle sur le canapé du salon.

— Ce matin, dit alors la jeune fille, Onésime a eu une discussion avec un vieux monsieur qui était venu le voir à son hôtel. Ils se sont disputés et sont sortis ensemble.

— As-tu vu ce monsieur ?

— Non.

— Ce devait être ton tuteur.

— M. Dumoulin ?

— Lui-même. Il est venu me voir hier et il accuse Onésime de s'être enfui avec toi de Châtellerault.

— Est-il possible ?

— Et quel a été le sujet de leur discussion? Mon nom a-t-il été prononcé ?

— Le mien, non; mais le tien.

— Le mien?

— Oui. M. Dumoulin prétend, d'après ce que j'ai entendu dire, que tu es la maîtresse d'Onésime.

— Il a dit cela ?

— Oui.

— Oh ! le vilain major ! un homme qui m'a parlé une seule fois dans sa vie, faire une supposition pareille. Oh ! le monstre ! Tu n'ajoutes pas foi à ses paroles, ma chère Annette, n'est-ce pas ? Ce serait une infamie ! moi qui ai promis de faire tout au monde pour te ramener celui que tu aimes !... Tu ne crois pas cela ! Je serais une misérable ! Et tu sais que je suis ton amie depuis trop longtemps pour te trahir. Chaque fois que j'ai vu Onésime, je lui ai parlé de toi et je l'ai engagé à tenir la parole d'honneur qu'il t'avait donnée. Je veux que tu sois sa femme, mais je ne veux pas être sa maîtresse.

— Ah! ce que tu me dis là me fait du bien, répondit la jeune fille en poussant un soupir ; ce matin, j'ai tant souffert que j'ai pensé à mourir.

— Il ne faut pas avoir de ces idées-là, reprit Francesca en souriant. A ton âge, il ne faut désespérer de rien. M. Dumoulin me fait l'effet d'un honnête homme, énergique et brave ; Onésime Fourcadin est plus frivole que méchant, il se rendra à la raison. Tu seras pardonnée, il t'épousera et tu seras heureuse.

— Que le bon Dieu t'entende ! dit Annette avec une expression d'incrédulité. J'ai bien vieilli, va, depuis six mois ; chaque pas nouveau que je fais dans la vie est pour moi un regret ou une désillusion. Je me sens bien malheureuse, en pensant au temps où nous jouions ensemble dans la cour de notre pension. Etions-nous folles alors ! La gaieté rayonnait sur nos fronts, nous étions heureuses de notre insouciance et nos yeux n'étaient pas rougis par des larmes de désespoir.

— Aie confiance en ton tuteur, dit Francesca en prenant dans les siennes les mains de la jeune fille.

— Ah ! tu ne connais pas le major Dumoulin ! reprit Annette ; c'est un homme qui s'occupe de moi par devoir, mais qui n'a jamais eu pour moi une amitié bien profonde. Il me protégera comme un juge doit protéger un accusé, mais il fera cela froidement, sans bienveillance, sans pitié. Il ne se demandera pas s'il aurait pu prévenir ma faute en m'entourant de soins et en me donnant des conseils. Il ne verra en moi qu'une coupable, sans tenir compte de mon inexpérience et de ma jeunesse. Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte le même jour que ma pauvre mère? Je n'aurais pas à rougir de ma vie et à envier la béatitude de ceux que Dieu a rappelés à lui. Il faut être malheureux pour se faire une idée du malheur.

— Eh bien ! nous tenterons ensemble un dernier effort, dit alors avec bonté Francesca ; nous irons chez Onésime et je joindrai mes prières aux tiennes.

— Non, non, interrompit vivement la jeune fille ; si je revois Onésime, je veux lui parler seule. Je ne veux pas qu'il sache que je ne suis pas assez forte pour lui reprocher ma honte.

Notre amour en naissant n'eut que Dieu pour confident, je ne veux avoir que Dieu pour témoin dans mes humiliantes supplications... S'il me repousse, c'est vers le ciel que je tournerai mes espérances de repos et de pardon...

Francesca, pour le moment, renonça à changer le cours des idées de son amie, mais elle la garda avec elle toute la journée.

Le soir, en reconduisant Annette cité Bergère, elle entra à l'hôtel de la Cigogne et demanda à parler à M. Fourcadin.

— Il n'est pas chez lui, lui répondit la grosse madame Rivot.

— A quelle heure a-t-il l'habitude de rentrer ?

— Ce monsieur n'a pas d'heure : il est sorti ce matin et n'a pas cru utile de nous mettre au courant de ses affaires.

Cette réponse, faite d'un ton sec, était une invitation faite à Francesca de ne pas pousser plus loin ses questions. Elle sortit de l'hôtel.

Pendant huit jours, on n'entendit pas parler d'Onésime Fourcadin.

M. et madame Graffinard en étaient désespérés, et mademoiselle Rose n'en était pas mécontente.

La jeune fille avait repris sa gaieté, de ne plus subir les assiduités du jeune provincial de par l'ordre de M. son père. Elle allait le plus souvent possible chez Alice.

L'honnête parfumeur ne se doutait pas qu'il y avait là un certain Maxime, beau, jeune, amoureux, qui contre-minait ses projets. Rose et Maxime étaient au mieux. La familiarité avait fait merveille. On ne s'aimait plus seulement par la pensée, on s'aimait par les lèvres. Tout ce que la parole passionnée peut exprimer faisait le fond de leurs entretiens. Ce violent amour avait opéré un changement notable dans l'esprit de Rose. Elle voyait la vie sous un nouveau jour. Son père lui semblait moins redoutable, et elle commençait à s'apercevoir que sa belle-mère avait moins que de l'indifférence pour elle.

Maxime n'employait plus de périphrases pour juger Onésime à sa juste valeur; comme Boileau, il appelait un chat un chat et le jeune prétendu un drôle. Il se demandait si, pour amener un dénoûment, il ne ferait pas bien d'avoir une explication avec lui et de le provoquer, s'il ne voulait pas consentir à re-

noncer à la main de mademoiselle Graffinard.

Annette, de son côté, était dans des transes mortelles ; placée en observation derrière le rideau de sa fenêtre, elle épiait du matin au soir le retour de son amant disparu. La cité Bergère avait repris son calme accoutumé, du moins en apparence, et de temps en temps les commères de l'endroit s'abordaient en se demandant la suite de l'aventure. A l'hôtel de la Cigogne, on commençait à s'inquiéter. — Joseph, un matin, était allé à la Morgue pour voir s'il n'y trouverait pas le cadavre du jeune homme. Le major l'avait peut-être assassiné. A force de causer, on brodait les plus étranges histoires sur ce thème. Madame Rivot parla de se rendre chez le commissaire de police, pour le prier de s'enquérir de la disparition de son locataire.

Chaque jour Annette Hubert se rendait chez Francesca ; mais l'écuyère n'était pas plus renseignée qu'elle sur la destinée de Fourcadin. Elle s'inquiétait. Tout bas, elle disait : « Il est mort, le major l'a tué. »

Sur ces entrefaites, M. Graffinard vint faire sa cour à l'écuyère; il manifestait sa passion par

des cadeaux de parfums exquis. Il est vrai que ses odeurs étaient toujours renfermées dans quelque bijou de prix. Le contenant valait plus que le contenu. Francesca feignait d'accepter l'œuvre d'art pour ne pas refuser la parfumerie. Elle interrogea M. Pythagore sur le prochain mariage de sa fille.

— Ah ! ne m'en parlez pas, répondit le commerçant, je ne sais ce que mon gendre est devenu. Il s'est éclipsé.

— Il faut le faire mettre dans les *Petites-Affiches*, dit Francesca en riant, et promettre une récompense honnête à qui vous le rapportera sans détérioration. Il sera flatté de se voir mis au rang des objets précieux.

— J'ai bien envie d'envoyer une dépêche à Châtellerault, reprit M. Graffinard ; il y est peut-être parti sans avoir eu l'idée de me prévenir. Ces jeunes gens ont souvent des lubies inexplicables.

— Je serais bien étonnée que votre futur gendre soit retourné dans sa ville natale.

— Et la raison, s'il vous plaît, ma toute belle? dit M. Graffinard avec un petit ton de galantin.

— Ne m'avez-vous pas dit que M. Fri... Four. Foucadin... Comment l'appelez-vous donc ?

— Fourcadin.

— Fourcadin demeurait dans la cité Bergère ?

— Oui.

— Eh bien ! il me semble avoir vu dans un journal que dans un hôtel de ce quartier un certain major D... avait provoqué le jeune F.., et que depuis on n'avait pas de nouvelles de l'un ni de l'autre.

— J'ai été à l'hôtel de la Cigogne, on ne m'a rien dit.

— Avez-vous interrogé l'hôtesse ?

— Je lui ai demandé à parler à M. Onésime Fourcadin, elle m'a répondu qu'il était en voyage.

— C'est cela ; que vous disais-je ?

— Voilà huit jours qu'il est absent.

— Et votre fille, que pense-t-elle de cela ?

— Oh ! ma fille est la douceur même ; elle n'a de pensées et de volontés que celles de son père, répondit le parfumeur.

— Ne vous y fiez pas, dit en riant Francesca ; il n'y a rien de pire que l'eau qui dort.

XIX

ANNETTE CHEZ ONÉSIME

Pendant que M. Graffinard était chez mademoiselle Francesca, dans ce vaste appartement du boulevard Malesherbes, un jeune homme arrivait à Paris par le chemin de fer du Nord.

Ce jeune homme était Onésime Fourcadin.

Il prit une voiture, se fit conduire rue de Rivoli, chez M. Alexis Morel. Le photographe était absent. De là, il se rendit à l'hôtel de la Cigogne ; puis, après avoir parcouru une lettre que son père lui écrivait à propos de son ma-

riage, il remonta dans son coupé et alla rue Saint-Nicolas.

M. Goupillot était chez lui.

Cet homme d'affaires, si utile pour les jeunes gens qui veulent se ruiner, le reçut d'une façon toute cordiale. Il s'étonna de ne pas avoir vu Onésime au jour convenu.

— J'avais une affaire importante à régler en Belgique, j'ai été obligé de faire ce voyage.

M. Goupillot n'insista pas; il présenta plusieurs papiers timbrés à signer à son nouveau client. Fourcadin signa sans se donner la peine de lire. Le banquier lui remit quelques rouleaux de louis et trois liasses de billets de banque.

Il les compta.

Onésime tremblait de joie en empochant ses vingt mille francs.

— Si vous avez encore besoin de mes services, lui dit M. Goupillot en le reconduisant cérémonieusement à la porte de son cabinet, je suis tout à vous.

— Ce n'est pas de refus, répondit le jeune homme.

Dix minutes après, Fourcadin était chez mademoiselle Francesca.

L'écuyère venait de répéter un nouveau spectacle à l'Hippodrome.

— Tiens ! Onésime ! s'écria-t-elle en l'apercevant.

— Moi-même, répondit le jeune homme en s'inclinant.

— Vous n'êtes donc pas mort ?

— Vous le voyez.

— D'où venez-vous ?

— De Belgique.

— Vous vous occupez donc de contrebande ?

— Non.

— Alors, vous ne m'avez pas rapporté de dentelles ?

— Il y en a à Paris.

— Ce n'est pas la même chose.

— En y mettant le prix.

— Je plaisante, mon cher Onésime.

— Vous ne voulez donc rien accepter de moi ?

— Et qu'avez-vous été faire dans le pays

des sous belges. Y a-t-il indiscrétion à vous le demander ?

— J'ai été me battre.

— Vous battre?

— Oui. En duel.

— Et avec qui, grand Dieu?

— Avec un major qui, sous prétexte de tuer une mouche qui se promenait sur ma figure, m'avait donné un soufflet.

— Le cas était grave en effet.

— Nous avons passé la frontière, nous avons mis habit bas et nous nous sommes mis en garde.

— Et le résultat?

— J'ai été blessé et lui aussi.

— Vraiment ?

— Nous nous sommes attaqués avec tant d'acharnement que nous nous sommes enferrés. J'ai eu le bras traversé par l'épée de mon adversaire et la mienne lui a transpercé la poitrine.

— Mais c'est affreux, cela.

— Je le sais, que voulez-vous?

— Et il est mort?

— Non. Pas encore.

— Où est-il ?

— Dans une maison de santé dirigée par le célèbre docteur Engenberger. Oh ! s'il doit en revenir, ce ne sera pas faute de soins.

— Et vous ?

— Moi, je suis guéri de ma blessure ; j'ai eu la fièvre pendant quelques jours, voilà tout.

— C'est la raison pour laquelle on n'entendait plus parler de vous ?

— Oui.

— Et M. Graffinard, que va-t-il penser de cet événement ?

— Ce qu'il voudra.

— Si on lui disait que c'est avec le tuteur d'Annette Hubert que vous vous êtes battu.

— Quoi ! vous savez que le major... Qui donc vous a dit cela ?

— Vous croyez donc que je n'ai pas ma police secrète, répondit Francesca en souriant.

— Alors, c'est différent !

— Le parfumeur ne voudra pas d'un gendre qui croise le fer comme un d'Artagnan.

— C'est ce que je demande. Et puis ne parlons plus de ce Parisien de la rue Saint-Denis. Laissons-le au milieu de ses extraits de benjoin et de violettes ; je suis venu ici pour vous entretenir de choses moins terre-à-terre.

— De nos amours... toujours !

Et Francesca éclata de rire.

— Ne riez pas, c'est sérieux.

— Je vous écoute.

— Je veux que vous habitiez un appartement plus somptueux que celui-ci.

— Vous voulez que la cage soit plus digne de l'oiseau, dit l'écuyère en raillant.

— Vous êtes charmante. Il vous faut de riches toilettes, des parures, des diamants.

— Vous avez donc dévalisé la Banque de France, pour me faire de pareilles promesses?

— Peut-être, répondit Onésime en souriant.

— Du moment que vous roulez sur l'or, je n'ai plus rien à dire.

— Il serait bon aussi que vous quittassiez l'Hippodrome. Vous êtes trop jolie pour être journellement en contact avec des palefreniers.

— Impossible, mon cher!

— Et pourquoi ?

— J'ai un dédit avec mon directeur.

— Je le payerai.

— Vous parlez comme un nabab.

— C'est que j'en ai les moyens.

— Mais Annette, dit résolument Francesca, que deviendra-t-elle ?

— Vous me parlez toujours de cette petite fille, répondit Onésime avec humeur. Annette est jeune, gentille ; elle saura bien se tirer d'affaire toute seule. D'ailleurs, je ne l'aime plus, je ne veux plus m'occuper d'elle.

Francesca sentit le sang lui refluer au cœur, elle fut subitement oppressée ; elle porta la main à sa poitrine, pour atténuer l'effet de la commotion morale qu'elle venait de recevoir ; son beau visage avait une expression de souffrance. Elle fixait ses regards sur le jeune homme comme elle aurait regardé un reptile ou un monstre qui inspire le dégoût. Onésime Fourcadin lui faisait horreur.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il.

— Rien, répondit-elle ; je suis sujette aux palpitations.

— C'est le cheval qui en est cause ; il faut renoncer à vos exercices équestres. Demain, j'irai voir avec vous le directeur de l'Hippodrome. Et, grâce à moi, vous recouvrerez votre liberté.

— Je vous remercie, je ne veux pas rompre mon engagement.

— Vous raisonnez comme une enfant, ma chère. Écoutez-moi, et dans trois jours vous serez la plus heureuse des femmes ; laissez-moi diriger l'esquif qui doit porter nos amours. Il est si bon de descendre le fleuve de la vie en s'aimant, de la vie parisienne surtout. Sous votre direction, ma belle, je veux devenir un boudiné émérite. Je veux tenir ma place à Tortoni, au turf, au théâtre, partout enfin. Les folies de jeunesse n'ont qu'un temps ; insensé celui qui vieillit sans les connaître. Mon programme est tout fait ; je veux le suivre, et s'il le faut, pour cela, vous serez ma reine et je serai votre esclave. Adieu, ange de ma vie, ou plutôt au revoir.

Francesca, étonnée, interdite, anéantie, le regarda partir sans lui répondre ; il y avait

tout un drame dans sa pensée, elle devinait un événement lugubre sans pouvoir en préciser les péripéties. Dans le ciel bleu que lui avait montré Onésime elle voyait un nuage noir. Elle pressentait un malheur, sans avoir conscience de l'éviter. Pourquoi l'horizon se rembrunissait-il ainsi tout à coup ? Elle n'en savait rien. Elle ne pouvait s'expliquer ce qu'elle ressentait ; il y avait en elle une perturbation étrange. Son pressentiment lui faisait peur. Elle semblait entendre au loin des pleurs et des sanglots. Elle se bouchait les oreilles et frissonnait. Elle subissait un mirage moral qui assombrissait son âme. Elle regarda comme un avertissement de Dieu ce malaise qui révolutionnait toutes ses idées.

Elle commanda sa voiture et sortit. Le grand air du Bois pouvait seul calmer la fièvre qui la dévorait ; sa tête brûlante avait besoin de la brise rafraîchissante des taillis verts.

Le lendemain, Onésime Fourcadin avait quitté l'hôtel de la Cigogne et il avait loué un élégant appartement dans la chaussée d'Antin. Puis, il chercha un nid pour ses amours sur le

boulevard Haussmann, dans les environs de la rue de la Pépinière.

Un matin, son valet de chambre vint lui annoncer qu'une dame désirait lui parler.

— Fais entrer, dit-il.

Il croyait à une visite de Francesca. Ce fut Annette Hubert qui entra. Son étonnement fut grand, mais il le surmonta rapidement.

— Vous à Paris, Annette? lui dit-il d'une voix toute naturelle.

— Oui, répondit simplement la jeune fille.

— Et que pensez-vous faire dans la grande ville? Venez-vous prendre votre place au banquet de ses plaisirs.

— Je viens vous rappeler vos promesses.

— Quelles promesses?

— Vos serments, plutôt.

— Quels serments, ma chère enfant?

— Ne m'aviez-vous pas promis de m'épouser?

— C'est possible, mais je ne m'en souviens pas.

— Vous ne vous en souvenez pas?

— Non. Est-ce qu'on peut se souvenir des phrases irréfléchies prononcées entre deux

baisers? On ne sait pas ee qu'on dit dans ces moments-là !

— Oh ! mon Dieu ! fit la jeune fille en pâlissant, et elle se retint au dos d'un fauteui près duquel elle était restée debout.

— Qu'avez-vous, Annette ? s'écria Onésime en se précipitant vers la malheureuse enfant.

Il la soutint dans ses bras et la fit asseoir.

— Voyons, reprit-il, remettez-vous ; il ne faut pas vous effrayer de ce que je viens de vous dire. Vous pensez bien que, dans ma position, je ne puis pas donner suite à nos amourettes ; nous nous sommes aimés, c'est vrai ; mais à présent cet amour est pour nous de l'histoire ancienne...

Annette fondit en larmes.

— Ne pleurez pas, ma chère, reprit tranquillement Onésime ; les pleurs altèrent la beauté. A votre âge, les yeux ne sont faits que pour séduire, et les vôtres sont assez séduisants pour ne pas douter de leurs succès.

» Consolez-vous, Paris est une ville merveilleuse où vous ne manquerez pas d'admirateurs.

— C'est donc fini... reprit Annette avec effort,

vous ne m'aimez plus, vous m'abandonnez.

— Je ne vous abandonne pas, répondit Onésime d'un ton bref, je vous quitte. Ma position ne me permet plus d'avoir pour vous cette intimité d'autrefois ; si vous avez besoin d'argent, je me mets à votre disposition. Vous faut-il quelques centaines de francs ? Les voilà.

Et Fourcadin tira une quinzaine de louis de sa poche.

— Oh ! merci, dit Annette en repoussant vivement la main pleine d'or qui était tendue vers elle ; ce n'est pas cela que j'étais venue chercher ici.

— Vous êtes difficile ; qu'attendez-vous donc de moi ?

La jeune fille, oppressée par des sanglots, ne répondit pas.

— Ah ! çà, finissons. Si vous êtes venue chez moi pour m'accabler de vos pleurnicheries, vous vous êtes trompée. Je reste insensible à ces semblants de désespoir. Je veux bien vous ouvrir ma bourse tant que vous serez pauvre, mais je vous déclare que mes bienfaits n'iront pas

au-delà. Il me semble que j'agis noblement envers vous.

Annette leva ses grands yeux vers Onésime ; elle était stupéfaite de ce qu'elle venait d'entendre.

— Quand vous me regarderez ainsi, avec vos yeux de sphinx, reprit le jeune homme en essayant une raillerie, vous ne changerez rien à ce qui est. L'énigme est facile à deviner. L'amour nous avait rendus fous, l'amour s'est envolé et nous revenons à la raison. Est-ce clair ? Les enfantillages du cœur n'ont qu'un temps, et ce temps-là, pour nous, est passé. Il est inutile que vous continuiez à jouer cette comédie larmoyante, qui est sans effet sur moi. Acceptez donc mon amitié en souvenir de notre amour.

Annette ne pleurait plus, mais elle tremblait. Elle éprouvait une agitation fébrile qu'elle ne pouvait dompter, malgré toute sa résolution. Elle releva la tête ; elle voulait continuer la lutte.

— Croyez-vous donc, Onésime, dit-elle, que j'ose jamais reparaître devant mon tuteur.

— Le major Dumoulin, reprit le jeune homme, ne s'occupera plus de vous. Le coup d'épée que je lui ai donné l'enverra, je l'espère, dans un monde meilleur.

— Vous vous êtes battu avec lui ?

— Oui.

— A cause de moi ?

— Il le fallait bien, il m'accusait de m'être enfui avec vous de Châtellerault. Et je crois que désormais vous serez délivrée de la protection de ce brutal major, car sa blessure est grave.

— S'il allait mourir!

— S'il meurt, vous n'aurez plus à rendre compte de vos actions à personne. Vous serez libre! Remerciez-moi donc de vous avoir rendu un pareil service. Vous êtes jeune, jolie, vous pouvez vous lancer hardiment dans le tourbillon de la vie parisienne, réussir et être heureuse. Voulez-vous un exemple? Françoise Ramier, une de vos amies, s'est fait une position à Paris, sous le nom de Francesca ; elle brille parmi les étoiles de l'Hippodrome. Elle est belle, elle travaille et vit indépendante. Il y a quelques jours, elle m'a parlé de vous,

Annette, et, si je l'écoutais, je retournerais avec vous à Châtellerault.

— Elle vous a dit cela?

— Oui, et j'en ai conclu qu'elle vous portait beaucoup d'intérêt.

— Mais vous ne m'aimez plus !

— Allons, mon enfant, reprit Onésime, ne revenons plus sur le passé. Vous avez bien compris ce que je vous ai dit tout à l'heure; réglez-vous sur mes paroles.

— Que vais-je devenir, mon Dieu? murmura Annette.

— Vous deviendrez une femme à la mode, ce que deviennent les jeunes filles pauvres, mais jolies. Vous aurez des adorateurs qui vous flatteront, qui vous aimeront; vous aurez un appartement splendide, un équipage, des laquais... Le caprice parisien vous fournira tout cela.

— Jamais! jamais! s'écria la jeune fille; je vous aime, Onésime, et je n'aimerai que vous. Je m'attacherai à vous comme un remords vivant. Je vous redemanderai mon honneur que vous avez lâchement perdu. Je veux rester pure

en face de Dieu et lui crier du fond de ma misère : Seigneur, pardonnez-moi ; car, si je suis tombée si bas, c'est que j'ai été lâchement trompée.

— Assez, assez, ma chérie, reprit Onésime ; ne recommencez pas vos jérémiades ; cette petite scène a déjà duré trop longtemps. Écoutez bien ce que je vais vous dire. Si vous cherchez à troubler mon repos, je vais purement et simplement chez le commissaire de police de mon quartier, et je lui dis ceci : Il y a une nommée Annette qui a été ma maîtresse et qui, pour cela seul, me poursuit, me traque, me gêne dans mes affaires et mes relations de famille ; veuillez donc y mettre ordre. Alors, ma chère, vous serez appelée au commissariat, et l'on vous priera de cesser vos poursuites. Si vous n'obéissez pas aux injonctions de M. le commissaire de police et qu'une nouvelle plainte soit portée par moi, on vous arrêtera.

— C'est infâme, ce que vous me dites là, s'écria la jeune fille ; vous ne le feriez pas.

— Eh bien ! essayez de me fatiguer de vos radotages, répondit froidement Onésime, et vous verrez.

— Songez donc que, me fiant à votre honneur, je vous ai sacrifié toute ma vie. C'est vous qui m'avez inspiré la première pensée d'amour, c'est vous qui avez entendu les premiers battements de mon cœur. Je croyais en vous, comme je crois en Dieu! Je comprenais l'énormité de ma faute, mais j'avais foi en la grandeur de votre âme, en l'honnêteté de vos sentiments. J'espérais!... L'espérance est la manne quotidienne des infortunés. Vous n'avez jamais souffert, vous ne comprenez pas, cela vous!

— Oh! Annette, je vous en prie, reprit Fourcadin avec colère, cessez vos grimaces, et pour la dernière fois, je vous conseille de ne pas me pousser à bout. Je vous ai offert d'être pour vous un ami, c'est tout ce que je puis vous donner.

— Si je vous implore, si je brave votre indifférence, dit alors avec fermeté la jeune fille, ce n'est pas pour moi seule, c'est pour ce pauvre petit être, gage de notre amour, que je sens tressaillir en moi. Oui, Onésime, je sens que je suis mère. C'est donc pour votre enfant que je pleure et que je supplie. C'est pour lui que je

me jette à vos genoux, en vous disant : Oh! par pitié, protégez-le !

Annette, à moitié folle, éperdue, sanglotante, se laissa tomber aux pieds de Fourcadin.

Celui-ci la regarda sans qu'une larme humectât ses yeux.

— Grâce, pitié, ne m'abandonnez pas, cria la jeune fille en joignant les mains et se traînant sur les genoux. Si vous me repoussez, Onésime, c'est un grand crime que vous commettrez. S'il ne s'agissait que de moi, je ne serais pas venue ici; mais il s'agit de lui, de votre enfant, de ce petit être qui vous doit la vie... Est-il juste qu'il soit responsable de la faute de sa mère, ce pauvre innocent?... Si vous ne m'aimez plus, aimez-le un peu, c'est tout ce que je vous demande... Tuez la mère, mais sauvez l'enfant... Dieu vous le pardonnera!...

La voix de la jeune femme s'arrêta étranglée dans sa gorge; ses cheveux tombant sur ses épaules, les hoquets de la douleur qui soulevaient sa poitrine lui donnaient une physionomie navrante. Ne pouvant pas se faire entendre, elle leva ses mains suppliantes vers son amant, ou plutôt

vers son fiancé devant Dieu, et, à bout de forces, elle roula évanouie sur le tapis de l'appartement.

Onésime Fourcadin, qui s'était adossé à la cheminée pendant la dernière prière de la malheureuse, ne fut nullement ému de cette horrible scène. Il enjamba le corps immobile de sa maîtresse pour aller tirer un cordon de sonnette qui pendait le long de la muraille.

Un domestique parut.

— Fabien, lui dit Onésime, cette femme vient de se trouver mal; quand elle aura repris ses sens, vous la mettrez dehors. Si elle vous demande où je suis, vous lui direz que j'ai quitté Paris.

Onésime Fourcadin prit son chapeau, sa badine et, en fredonnant un air d'opéra, descendit prestement l'escalier. Il parcourut une partie de la Chaussée d'Antin et tourna à droite sur le boulevard Hausmann.

XX

L'ÉPINGLE A TÊTE DE CORAIL

Vers midi, ce jour-là, les rares passants de la route qui relie les Batignolles à Saint-Ouen avaient remarqué une jeune fille pâle, assise au pied d'un arbre. Leurs regards étaient attirés par son air souffrant et maladif.

Après avoir tourné la tête, ils continuaient leur chemin. Cette jeune fille était Annette.

Après avoir repris ses sens, elle avait quitté l'appartement d'Onésime Fourcadin. Arrivée dans la rue, elle avait marché devant elle sans se demander où elle allait.

Après avoir traversé un quartier qui lui était

inconnu, elle avait parcouru la grande rue des Batignolles et de là avait gagné les champs.

La vue des grands arbres, le silence et l'espace avaient ramené un peu d'ordre dans ses idées. Brisée moralement, elle avait alors ressenti la fatigue physique et elle s'était assise comme un enfant sur le bord de la route. Elle avait l'air d'une folle et l'attitude d'une mendiante.

Le soleil était resplendissant, ses rayons inondaient de lumière les feuilles des arbres. Les oiseaux voletaient de branche en branche en roucoulant leur chanson des beaux jours. La vie, la joie étaient partout, excepté dans l'âme de la pauvre Annette Hubert.

Elle resta ainsi plus d'une heure, pensive et mélancolique, sur le bord d'un fossé. Puis elle se mit à marcher et elle arriva, sans s'en apercevoir, sur les rives de la Seine. Elle s'arrêta et regarda l'eau; elle s'y vit. Il lui sembla qu'elle était vieillie. La limpidité des eaux du fleuve lui rappela qu'elle était dévorée par la soif. Elle se pencha, prit de l'eau dans sa main et but. Quand elle eut rafraîchi sa gorge désséchée, elle songea qu'elle avait faim. Elle vit une maison

dans le lointain, elle se dirigea de ce côté. Quand elle fouilla dans sa poche, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas d'argent. Ne pouvant pas acheter un morceau de pain, elle revint sur ses pas, sans manifester le moindre mécontentement. Elle marchait lentement, sans but, par instinct, machinalement. Ses pieds suivaient le chemin de Paris et son esprit suivait ses beaux songes envolés. Elle levait de temps en temps la tête vers le ciel bleu ; elle semblait du regard en chercher la profondeur. Elle s'arrêtait et soupirait. Elle ne voyait rien des objets qui l'entouraient, elle ne voyait que l'étendue de son malheur. Elle était entraînée par une force d'attraction irrésistible. Plusieurs fois le nom de sa mère vint sur ses lèvres; elle n'osa le prononcer, elle le laissa retomber dans son cœur.

Il y avait déjà plusieurs heures qu'elle marchait quand elle s'aperçut qu'elle était rentrée dans Paris. Elle pensa à Francesca et elle se dirigea vers le boulevard Malesherbes. Elle était exténuée de fatigue lorsqu'elle arriva à la porte de son amie.

— Madame est occupée, lui dit la femme de chambre.

— Ah ! fit Annette.

— Il y a quelqu'un avec elle. Entendez-vous Ils causent dans le salon.

— Je vais attendre.

Annette entra dans la salle à manger et se laissa tomber sur une chaise.

— Aussitôt que le monsieur sera parti, lui dit la caméristе, je vous préviendrai.

Annette crut reconnaître au milieu des sons qui arrivaient à son oreille, la voix d'Onésime Fourcadin. L'agitation que son cœur éprouva subitement lui dit assez qu'elle ne se trompait pas.

Elle releva la iête et écouta avecattention.

— Oui, ma charmante, disait Onésime, j'ai été désagréablement surpris en voyant ce matin Annette. Comprenez-vous, cette petite, tombant chez moi comme un aérolithe ? Que venait-elle faire à Paris ?

— Elle y vient sans doute parce que vous y êtes, répondit Francesca.

— Ce n'est pas une raison, cela. Que voulez-vous que je fasse de cette innocente dans notre Babylone moderne ? Elle est déplacée au milieu

de ce monde où brille l'élégance, où pétille l'esprit.

— Vous ne vous conduisez pas bien envers elle, dit l'écuyère.

— Allons donc ! Je lui ai offert de l'argent et elle a refusé. Sa fierté s'est révoltée. Annette Hubert, une petite niaise, a de la fierté, figurez vous cela, ma charmante ! C'est à mourir de rire. Ah ! elle a bien besoin d'être civilisée et recivilisée pour être à la hauteur de ces Parisiennes si pimpamtes, si agaçantes, si croustillantes, qui volent un cœur, comme un pick-poket vole un porte-monnaie.

— C'est une honnête fille qui vous aime, observa Francesca.

— Je n'ai que faire de son honnêteté et de son amour. L'art d'aimer n'appartient pas à tout le monde, et elle le possède moins que personne. Vous savez bien, ma toute belle, que si j'aime quelqu'un, c'est vous.

— Ah ! tenez, s'écria Francesca en retirant sa main, que venait de prendre Onésime, vous êtes un barbare, vous ferez mourir Annette de de chagrin.

— J'ai connu bien des femmes qui, après avoir été trompées, devaient mourir de chagrin et elles se portent à merveille !

— Est-ce pour moi que vous dites cela, demanda en riant l'écuyère.

Annette ne voulut pas en entendre davantage. Elle quitta la salle à manger et pria la femme de chambre de ne pas dire à sa maîtresse qu'elle était venue.

Quand la jeune fille arriva dans la cité Bergère, le jour était à son déclin. Le gaz commençait à se montrer comme de brillantes étoiles sur la ligne des boulevards. Les promeneurs étaient nombreux et les élégants cafés du quartier Montmartre étaient encombrés de consommateurs. Ils étaient assis devant la façade de chaque établissement, buvant, fumant, causant; ils respiraient l'air rafraîchi du soir. Des voitures allaient au Bois, emportant un couple amoureux; les lourds omnibus jaunes passaient à intervalles égaux sur la chaussée, les flâneurs se coudoyaient sur le trottoir ; les uns parlaient à haute voix, les autres riaient ; le mouvement, la vie étaient partout. Annette avait passé au

milieu de tout cela sans rien voir et sans rien entendre. Le désespoir absorbait toutes ses facultés, la fatigue épuisait ses forces. Depuis plus de douze heures elle n'avait rien mangé.

Une fois dans la chambre de la maison meublée qu'elle habitait, elle subit une nouvelle torture. Seule ainsi dans une chambre, plongée dans une demi obscurité, il lui sembla voir des ombres se mouvoir le long des murailles. Un bourdonnement étrange emplissait ses oreilles; un moment, elle crut entendre la voix de sa mère

— Elle m'appelle dit-elle.

Pour échapper aux frayeurs que lui causaient ces mystères des ténèbres elle alluma une bougie. Elle s'approcha de la cheminée pour consulter la pendule, neuf heures allaient sonner. En levant la lumière au-dessus de ses yeux, elle aperçut son visage dans la glace ; elle recula épouvantée, elle n'osait plus se reconnaître. Les larmes avaient ravagé ses traits comme la douleur avait ravagé son âme. Elle pensa à prendre quelque nourriture, mais il lui sembla qu'elle n'avait plus faim,

— Et puis, à quoi bon ? dit-elle.

Annette traversa la chambre et porta la bougie sur un guéridon. Elle éloignait la lumière de la cheminée ; elle avait peur de se revoir dans la glace. Elle ouvrit sa commode et y prit son porte-monnaie, il contenait encore soixante francs ; c'était tout ce qui lui restait de ses économies. Elle descendit chez la propriétaire de la maison, une vieille avare qui était à la fois propriétaire et portière.

— Madame, lui dit la jeune fille, je pars demain.

— Vous nous quittez ? répondit la vieille femme.

— Veuillez me dire combien je vous dois.

La propriétaire ouvrit un registre et, après un calcul mental de quelques secondes, elle referma le livre.

— Vous me devez cinquante-trois francs, dit-elle.

— Les voici, fit Annette, en déposant ses trois louis sur la table.

— A quelle heure partez-vous demain?

— Oh ! de grand matin.

— Faudra-t-il vous réveiller.

— Oui, s'il vous plaît, à cinq heures.

Annette remonta chez elle. Son appartement lui parut plus vaste et plus silencieux. Elle prit une petite clef dans un tiroir et ouvrit sa malle, qui était rangée dans un coin près du lit. Elle en tira quelques effets qu'elle plaça sur une chaise. Elle y prit son livre de prières, qu'elle mit sur la table. Elle alla chercher du papier à lettre, un encrier et une plume, qui étaient sur la commode.

— Je veux être belle pour mourir, dit-elle tout bas.

Elle changea de vêtements. Ceux qu'elle portait depuis le matin étaient fanés et couverts de poussière. Elle s'approcha de la cheminée et déploya sa longue chevelure. Elle se regarda alors dans la glace sans frayeur.

Une mélancolie douce donnait un charme inexprimable à son expressive physionomie. Elle se coiffa avec soin et plaça dans les tresses de ses cheveux une longue et forte épingle en or à tête de corail. C'était le seul bijou qu'elle possédât. Onésime la lui avait donnée le jour où il lui avait dit pour la première fois qu'il l'aimait.

Il était onze heures lorsqu'elle eut achevé sa toilette ; sa pâleur de marbre et ses grands yeux fatigués donnaient à ses traits la gravité ascétique et mystérieuse d'une femme de cloître. Il régnait en elle la triste poésie du malheur.

Annette se mit alors à marcher lentement dans sa chambre, jetant un dernier coup d'œil sur les objets qui l'entouraient. Elle semblait regarder si tout était bien en ordre. Après ce court examen, elle s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la cité. Elle était solitaire et silencieuse.

Elle jeta les yeux sur la croisée de l'appartement qu'Onésime Fourcadin avait occupé à l'hôtel de la Cigogne, et, poussant un long soupir, elle dit : « Oublions-le et ne pensons qu'à Dieu. »

Elle ferma les grands rideaux de la fenêtre. Elle posa la bougie sur la table et, prenant le livre de prières qui, depuis sa première communion, ne l'avait point quittée, elle l'ouvrit et se mit à genoux. Sa prière fut fervente et longue.

A minuit, elle cessa de prier. Dès ce moment,

elle fut plus tranquille. La confession sincère qu'elle venait de faire à Dieu avait ramené le calme dans son esprit. Elle ne doutait pas de l'absolution de ses péchés. Après avoir porté ses pensées vers le ciel, elle tourna ses souvenirs vers ceux qu'elle avait aimés. Elle s'assit, prit la plume et voulut écrire une dernière fois à Francesca.

Ma chère amie,

« Il est minuit. Dans quelques heures j'aurai cessé de vivre. Je suis heureuse de penser à la mort. Quand on a perdu la place qu'on devait occuper sur la terre, il faut en chercher une autre au ciel. C'est là que se réfugient les malheureux. Dieu seul peut juger les désespérés d'ici-bas. J'ai donc toute confiance dans sa miséricorde. Tu sais quelle fut ma vie. Tu sais quelle est ma faute. Suis-je coupable? Dans ma simplicité, j'ai cru à l'honnêteté de l'amour, et les sentiments de mon cœur m'ont menée à l'abîme. Ce n'est que lorsqu'on est sur le bord d'un gouffre qu'on en voit la profondeur. Elle ne m'effraie pas. La prière m'a donné du courage... »

Annette posa la plume et, tirant de son sein

une petite médaille qui venait de sa mère, elle la porta pieusement à ses lèvres.

— O ma mère, ma mère, dit-elle en pleurant, pardonnez-moi!

Et ses larmes tombèrent sur le papier à lettre qui était devant elle.

Annette fut tirée de la torpeur qui l'accablait par la pendule qui sonnait une heure.

Elle reprit la plume.

« Il est déjà une heure du matin. La pendule vient de me le dire. Comme le temps va vite ! La grande aiguille de la pendule me fait l'effet du doigt d'un être invisible qui me montre combien j'ai encore de minutes à souffrir... J'entends la porte de la rue se fermer ; c'est sans doute une personne de la maison qui rentre. Elle passe devant ma porte en fredonnant un refrain populaire. C'est une voix d'homme... Il est joyeux, cet homme.

» Il vient peut-être de passer la soirée avec quelques bons amis ou au milieu d'une famille chérie.

» Il chante, il est heureux, il ne doute pas de l'avenir, et moi je pleure, je souffre et je pense

à mourir... car je regarde la mort comme un bienfait de Dieu.

» Ma chère amie, au moment de te quitter pour toujours... toujours ! ah ! que ce mot fait de mal... je ne puis m'empêcher de penser au pays. Je revois les sentiers que nous parcourions lorsque nous étions enfants. Te souviens-tu de la mère Simon, qui nous donnait des pommes ou du sucre d'orge lorsque nous allions lui souhaiter le bonjour en nous rendant à l'école? Elle est morte... Elle est morte, elle nous aimait bien ! Et le petit ruisseau où nous nous mouillions les pieds pour cueillir du cresson. Te rappelles-tu cette grosse écrevisse qui était sous une pierre, que tu as voulu prendre et qui t'a pincé le doigt jusqu'au sang? Comme nous étions heureuses alors ! nous étions des enfants. Nous ne reparlerons plus ensemble de ces chers souvenirs... Nous ne nous reverrons plus... Adieu, je vais partir pour la patrie des ombres... »

Elle cacha sa tête dans ses mains. Les bruits rauques de ses sanglots et le tic-tac de la pendule troublaient seuls le silence morne de la

nuit. Elle releva le front et, au travers de ses larmes, elle regarda fixement la flamme de la bougie. Il lui semblait voir une étoile scintillant dans les profondeurs de l'infini. Elle était belle ainsi, grave, immobile, imposante ; on eût dit la statue du Désespoir, cherchant dans l'ombre une amie... la Mort !

Au bout d'une heure, elle se remit à écrire.

« Te souviens-tu de nos plaisirs du dimanche ? Nous dansions à la tombée du jour, sous de grands arbres. La foule nous entourait, et notre coquetterie se mettait en frais. Nous tâchions d'être aimables, gracieuses ; comme nous apportions de l'importance à ces enfantillages ! Ce fut là qu'il m'adressa la parole pour la première fois, *lui*. J'étais loin de me douter alors que les plaisirs de la vie commencent toujours par un sourire et finissent souvent par une larme.

» Quand je ne serai plus, s'il te parle de moi, dis-lui que je suis morte en pensant à lui, sans le maudire. Pour le maudire, il faudrait que je ne l'aimasse plus, et je l'aime toujours. Je le sais, il m'a abandonnée pour une autre ; je

souhaite que cette autre le rende heureux. Etre malheureuse était ma destinée, je me résigne, je ne lui en veux pas... Je lui pardonne. Je porte en moi le gage de son amour, et je veux l'emporter avec moi dans la tombe. Le néant vaut mieux que l'existence pour un enfant qui naîtrait avec le signe réprobateur de la honte au front. Je veux lui épargner les souffrances de la vie... Je regarde donc comme un devoir de le faire échapper aux tortures que j'ai endurées... Mourant avec sa mère, il ne souffrira pas... et ce pauvre innocent sera un ange de plus dans le ciel... Dieu me saura gré de le lui avoir donné.

» Allons, il faut en finir... J'ai peur que le retour du jour ne me trouve encore debout... J'entends au loin, dans les rues voisines, le roulement d'une voiture... C'est peut-être le premier soupir de Paris qui s'éveille. Ah! cette grande ville dort peu... elle est avare du temps...

» Allons, il faut rassembler tout mon courage pour quitter cette vie où je n'apparus que pour souffrir... Et cependant j'aurais pu y être si heureuse !

» Comme je veux mourir en pensant à lui, je vais me servir de la belle égingle en or à tête de corail qu'il m'a donnée pour me percer le cœur... C'est le seul cadeau que j'ai reçu de lui... Il m'est cher plus que jamais à cette heure!... »

La pauvre jeune fille tira de ses cheveux la longue épingle qu'elle y avait placée en se mirant dans la glace. Elle la posa sur la table; elle dégrafa sa robe et mit sa poitrine à nu à l'endroit du cœur. De sa main droite elle saisit l'épingle qui devait lui servir de poignard, et en posa la pointe sous son sein gauche.

— Oh ! pas encore, dit-elle en rejetant l'épingle sur la table.

Elle se leva et alla à la fenêtre. Elle écarta un rideau.

— Il fait jour, dit-elle; si je tarde, je serai lâche.

Annette ressentit un long frisson, qui lui parcourut le corps des pieds à la tête; elle vint précipitamment se remettre dans le fauteuil placé devant la table et elle écrivit :

« Adieu, ma bonne amie, adieu. Ne m'oublie

pas. Un souvenir de toi me vaudra une prière... Dis-lui bien que je *lui* pardonne; si j'ai succombé. c'est ma faute... j'ai été faible. Et puis, j'étais pauvre et il était riche... J'étais donc folle de croire que je pouvais devenir sa femme... Adieu, ma chère Françoise. Adieu... Je vais, là-haut, retrouver ma mère!... »

D'une main ferme elle signa et mit l'adresse de son amie.

Elle prit l'épingle en or. Elle entr'ouvrit son corsage et mit de nouveau à nu sa charmante poitrine. Avec le médium de sa main gauche, elle chercha juste l'endroit du cœur; puis l'épingle ayant pris la place de son doigt, elle l'enfonça vivement d'un seul coup. Elle tomba à la renverse en poussant un cri. Quelques mouvements nerveux réagirent sur ses membres; ses yeux s'ouvrirent démesurément, ses bras s'étendirent et restèrent immobiles. Annette était morte.

A la lueur blafarde de la bougie qui éclairait cette lugubre scène, on pouvait distinguer la tête de l'épingle. Cette petite boule de corail faisait tache sur le sein blanc et rose de la pauvre enfant.

En ce moment, la lumière, qui vacillait agonisante dans la bobèche de cristal, jeta une clarté plus vive et s'éteignit. Il était trois heures du matin. Le silence et l'ombre restèrent seuls dans cette chambre pour veiller sur le corps de la morte.

Bientôt les bruits du dehors devinrent plus distincts. L'aube du jour apparut, la grande fourmilière parisienne se réveillait pour reprendre active et laborieuse, ses affaires de la veille.

Quelques fils de famille avinés sortaient de la Maison-d'Or, du café Anglais, en compagnie de cocottes en renom; ils allaient regagner leurs domiciles, pour employer la journée à réparer les excès de la nuit. Il y a des Parisiens qui préfèrent le gaz au soleil; ils font du jour la nuit et de la nuit le jour; ces gentilshommes du cliquot et du perdreau truffé sont les coffres-forts du demi-monde.

Cinq heures sonnant, la portière montait pour réveiller Annette.

XXI

MADAME F. DE BELLEFONTAINE

Nous ne peindrons pas la surprise qu'éprouva la bonne femme en apercevant Annette, les bras pendants et la tête renversée sur le dos du fauteuil. Elle crut qu'elle dormait. Elle s'approcha et l'appela par son nom. Elle lui prit la main et s'aperçut qu'elle était glacée. Croyant à un évanouissement, elle pensa à dégrafer son corset. Sa main rencontra la tête de l'épingle, et elle découvrit l'affreuse vérité : sa locataire s'était suicidée.

La vieille femme pensa tout de suite que si elle ébruitait une mort volontaire dans sa maison,

elle en subirait les conséquences comme propriétaire. L'intérêt domptant son émotion, elle prit sur la table le pli cacheté qu'Annette y avait laissé et, après en avoir lu l'adresse, elle comprit que le secret de cet événement était boulevard Malesherbes. Elle prit la lettre, ferma la porte à double tour et se rendit chez mademoiselle Francesca.

A six heures, il n'était pas étonnant que l'écuyère dormît encore.

La femme de chambre ne voulait pas réveiller sa maîtresse.

— Je viens de la part d'une morte, dit alors la portière-propriétaire. Réveillez-la et qu'elle se lève.

La camériste crut avoir affaire à une folle. Elle ne bougea pas.

— Mademoiselle, reprit la vieille, ce que je vous dis est sérieux. Il faut que madame Francesca prenne immédiatement connaissance de cette lettre, et je dois la lui remettre moi-même.

Devant tant d'insistance, la femme de chambre alla réveiller sa maîtresse.

La portière fut introduite dans la chambre à coucher.

— Madame, excusez-moi, dit elle à Francesca, excusez-moi de troubler votre repos ; mais j'y suis forcée par les circonstances; un grand malheur est arrivé chez moi ; une jeune fille s'est tuée cette nuit et elle a laissé cet écrit à votre adresse.

Et la vieille femme présenta la lettre.

— Où demeurez-vous donc ? demanda Francesca en ouvrant tout grands ses yeux encore lourds de sommeil.

— Je tiens une maison meublée, cité Bergère.

— Cité Bergère ?

— Oui, en face de l'hôtel de la Cigogne.

— O mon Dieu ! fit Francesca... Asseyez-vous, madame.

Elle ouvrit la lettre.

— Annette, s'écria-t-elle, la malheureuse !

Elle lut ce que la jeune fille avait écrit pendant les dernières heures de sa vie et fondit en larmes. Quand elle put surmonter sa douleur, elle dit à la vieille femme :

— Veuillez passer dans le salon, je vais me

lever et vous accompagner. Cette pauvre morte était mon amie.

Elle sonna la femme de chambre.

En quelques minutes elle eut revêtu un habillement de deuil.

— Je suis à vous, dit-elle à la vieille propriétaire; partons.

Elles prirent une voiture. En entrant dans la chambre d'Annette, l'écuyère fut convaincue de l'affreuse vérité. Elle déposa un baiser sur le front de la suicidée et faillit s'évanouir.

— Du courage, madame, lui dit à demi-voix la vieille en la recevant dans ses bras.

— Oh! j'en aurai, répondit Francesca.

— Voyez-vous, madame, il faut faire le moins de bruit possible autour de cet événement... Pensez donc au préjudice que cela pourrait porter à mes affaires. Un pareil malheur ne m'affecte pas et ne m'effraye point. Je ne suis pas superstitieuse, mais ils ne sont pas tous comme moi, mes locataires!

Les démarches nécessaires en pareille circonstance furent faites immédiatement. L'autorité intervint, et le médecin des morts vint constater

légalement le décès. Le corps d'Annette fut déposé sur le lit; des cierges furent allumés dans la chambre, et une sœur de charité vint se placer au chevet de la morte pour réciter des prières.

Francesca, alors, se rendit chez Onésime Fourcadin.

Elle lui apprit en pleurant la triste fin de celle qu'il avait aimée. Onésime écouta froidement l'écuyère et lui répondit ceci :

— Que voulez-vous, ma chère? Cette petite fille était une niaise. N'étant pas assez forte pour prendre la vie par son bon côté, elle l'a quittée, ne pouvant y jouer un rôle. Elle a bien fait de mourir, puisque l'existence lui était à charge. Elle ne souffre plus, au moins, et elle jouit des bonheurs de l'éternité.

Francesca fut atterrée du langage de ce jeune homme qui était la cause directe de la mort de son amie. Immobile et tremblante, elle regardait Onésime avec des yeux hagards. Elle voulut parler, ses lèvres remuèrent, mais ses paroles restèrent dans sa gorge. Elle gagna la porte en reculant et d'une voix sifflante elle cria : « Misérable ! »

Avant que Fourcadin pût la retenir, elle descendit l'escalier et retourna près du cadavre d'Annette, pour joindre ses prières aux prières de la bonne sœur de charité.

Huit jours se passèrent sans que Francesca consentit à revoir Onésime Fourcadin.

Chaque jour il se présentait chez elle, mais Madame n'y était pas. Il prit le parti de lui écrire.

Francesca recevait les lettres mais ne les lisait pas.

Un soir qu'elle jetait pour la vingtième fois les yeux sur les dernières lignes tracées par Annette, une idée lui vint.

Ces mots : « Dis-lui bien que je lui pardonne... » lui firent prendre une énergique résolution.

— Ah! elle lui pardonne. Eh bien! moi, je ne lui pardonnerai pas. Annette, je te vengerai. Onésime expiera son crime. Il a brisé ton cœur, j'éteindrai son âme. La passion qu'il a pour moi m'en offre les moyens. Et moi qui n'avais pas pensé aux armes avec lesquelles je pouvais le frapper! Je serai inexorable.

Francesca prit sur un meuble les lettres d'Onésime. Elle les décacheta et les lut. Chaque lettre contenait une nouvelle protestation d'amour. Il lui parlait d'un appartement luxueux qu'il avait fait meubler pour elle. Il mettait à sa disposition les plus beaux diamants de Fontana. Il lui promettait une voiture sortant de chez Binder et des chevaux venant des écuries de Crémieux.

— Il est fou, dit-elle; profitons de sa folie.

La porte de l'appartement s'ouvrit et la femme de chambre parut.

— Qu'est-ce? dit l'écuyère.

— Une lettre, madame.

— C'est de lui, pensa-t-elle, en reconnaissant l'écriture. Attendez, il y a une réponse.

— Bien madame; je vais faire asseoir le groom dans l'antichambre.

Et la camériste sortit.

— Il a donc un groom, à présent, se demanda Francesca en ouvrant la lettre, qui donc mange-t-il de sa famille?

La missive d'Onésime était le résumé de tout ce qu'il avait déjà écrit. La jeune femme en par-

courut des yeux les quatre pages, puis elle la jeta sur la table en disant :

— C'est bon.

Elle s'installa devant un petit bureau en palissandre, ouvrit une mignonne papeterie, y prit une feuille de papier parfumée et marquée à son chiffre. puis elle écrivit ce qui suit :

« Mon cher Onésime,

» Si je vous ai refusé ma porte depuis huit jours, c'est que j'étais souffrante. Je vais mieux. Si vous tenez toujours à m'honorer de votre aimable visite, je vous attendrai demain à une heure.

» Signé : FRANCESCA. »

La femme de chambre vint au bruit d'un timbre sur lequel l'écuyère venait de poser son doigt. Elle prit la lettre et la remit au groom.

Francesca laissa revenir un doux sourire sur ses lèvres. Son aversion pour Onésime Fourcadin parut diminuer, du moins en apparence. Elle se mira dans la glace.

— Il a raison dit-elle, je suis belle.

Puis, après une pause :

— Ah ! il trouvait qu'Annette n'était pas assez forte pour prendre la vie par son beau côté. Nous verrons s'il sera assez fort, lui, pour la prendre... Il croit donc que nous sommes des houris de Mahomet, nous autres Parisiennes légères... Il croit donc que nous habitons le septième ciel?... Il le verra bien.

» Nous avons toujours l'air, avec nos figures d'anges, de sortir du paradis, quand, en réalité, nous avons tous les mauvais instincts des démons de l'enfer. Il est si difficile à une femme de vivre à Paris ! La vertu marche à pied, le vice va en voiture; l'une habite la mansarde, l'autre le premier. La première à un patron grincheux, la seconde un protecteur qui va au-devant de ses désirs. Cela n'a qu'un temps! Et souvent toutes deux meurent à l'hôpital ! C'est là que les extrêmes se touchent. La fatalité m'a faite ce que je suis. Résignons-nous.

» Je regardais comme un devoir de ne pas devenir la rivale de la pauvre Annette ; maintenant il me semble que j'ai une mission à remplir : la venger.

Le lendemain Onésime Fourcadin, à l'heure

indiquée, sonnait chez Francesca. Il la trouva dans son boudoir, occupée à des détails de toilette. Elle examinait des gravures de modes.

L'écuyère avait une mise d'intérieur ravissante. Sa coiffure était originale. Ses longs cheveux, artistement disposés, tombaient en molles torsades sur ses blanches épaules. Cet arrangement de sa brune chevelure relevait encore la beauté grecque de son admirable visage. Un toquet orné d'une plume, crânement posé sur son oreille, lui donnait une allure pleine de séduction. Il n'en fallait pas tant, du reste, pour la rendre adorable.

— Enfin, vous consentez donc à me recevoir, dit Onésime en rentrant; cruelle, vous ne savez pas tout ce que vous m'avez fait souffrir?

Francesca se leva et lui tendit la main. Il la porta à ses lèvres avec toute la minauderie d'un abbé de la cour de Louis XV.

— Vous avez donc été gravement indisposée, reprit-il que vous m'aviez fermé la porte?

— J'étais triste, répondit l'écuyère en allant se mettre sur la causeuse.

— Il fallait m'accueillir, dit alors Onésime,

je vous aurais donné toutes les distractions possibles.

— Et puis j'ai été pour quitter la France.

— Quitter la France !

— Oui, j'ai hésité à partir pour la Hongrie. Un riche magyar voulait m'emmener dans ses terres comme institutrice. Il parle fort mal français et il comptait sur moi pour le perfectionner dans cette langue... Mais j'ai refusé.

— Oh ! si vous étiez partie, j'en serais mort de chagrin, dit tout à coup Onésime.

— Vraiment ?

— Oui.

— Et qui vous a dit que vous n'êtes pas pour quelque chose dans ma décision ?

— Vous consentiriez à m'aimer ?

— Ça ne va pas jusque-là ! Mais enfin, je ne vous déteste pas. Il est vrai qu'au moment d'accepter cette expatriation j'ai pensé à vous et j'ai refusé.

— Je ne vous suis pas indifférent, alors ? Oh ! que je suis heureux d'entendre cet aveu sortir de votre bouche !

— Si vous voulez que je vous appartienne,

songez-y, Onésime, vous aurez à faire de grands sacrifices. Si je deviens votre maîtresse, vous ne consentirez pas, je suppose, à me laisser cavalcader à l'Hippodrome. Et, pour quitter ce théâtre, il faudrait payer mon dédit de quinze mille francs.

— Je le payerai ; ne vous en ai-je pas déjà fait la proposition?

En disant cela, Onésime couvrait de baisers la main que la jeune femme lui abandonnait sans trop de résistance.

— Vous m'aimez donc réellement? lui demanda l'écuyère avec un ton doucereux tout particulier.

— La preuve de mon amour est dans ce que j'ai préparé pour vous.

— Que voulez-vous dire?

— Depuis la dernière fois que je suis venu ici, j'ai loué un appartement en votre nom. Je l'ai fait meubler richement, et je n'attendais plus que le moment de vous y conduire.

— Et dans quel quartier avez-vous placé ce nid amoureux?

— Ici près, boulevard Haussmann. Voulez-vous

venir ? Vous verrez si mon choix est digne de vous.

— Volontiers.

Cette réponse causa un vif plaisir à Onésime; il ne s'attendait pas à voir la belle écuyère répondre si rapidement à ses vœux.

Francesca jeta un élégant mantelet sur ses épaules, mit sur sa tête un frais et coquet chapeau, sortant des magasins de Clémentine, la célèbre modiste, et descendit avec le jeune homme.

Ils montèrent dans le coupé qui stationnait à la porte.

En cinq minutes, ils furent sur le boulevard Haussmann. Onésime fit arrêter devant une maison neuve de splendide apparence. Il offrit son bras à l'écuyère pour y entrer.

Fourcadin, comme le corbeau du bonhomme La Fontaine ne se sentait pas de joie.

Le loyer de cette appartement se montait à huit mille francs par an.

Le salon, le boudoir, la chambre à coucher avaient été meublés par un des premiers tapissiers de Paris.

Les cheminées étaient ornées de pendules et

de candélabres. Sur une étagère, on voyait de ces mille riens qui coûtent fort cher et qui ne sont d'aucune utilité. Il y avait des tapis dans toutes les pièces, et à toutes les fenêtres des rideaux qui s'harmonisaient avec l'ameublement. Onésime avait bien fait les choses.

— Vous êtes chez vous, dit-il en prenant Francesca par la main et la conduisant du salon au boudoir, et du boudoir dans la chambre à coucher.

En quelques jours Onésime paya le dédit de l'écuyère et lui fit vendre son mobilier du boulevard Malesherbes; si bien que, le jour où mademoiselle Francesca prit possession de l'appartement, il se réveilla avec une quarantaine de mille francs de dettes.

L'écuyère s'installa boulevard Haussmann sous le nom de madame de Bellefontaine. Elle se conformait à cette habitude du demi-monde de changer de nom en changeant de position.

Pour rompre tout à fait avec son passé, elle avait aussi de nouveaux domestiques; elle avait femme de chambre, cuisinière, groom et cocher. Sa maison était sur un bon pied.

La fortune subite de Francesca causa quelque émotion dans la population interlope du quartier. On croyait Onésime Fourcadin millionnaire. Hélas! il n'était qu'amoureux fou.

XXII

LE COMMENCEMENT DE LA VENGEANCE

Un jour que Fourcadin, monté sur un cheval fringant, traversait la place de la Madeleine, il fut hélé par un passant. Ce passant n'était autre que M. Pythagore Graffinard. Cette façon familière d'arrêter les gens déplut singulièrement à notre gentleman. Il détourna la tête, mais le parfumeur cria plus fort.

Onésime se vit forcé de mettre pied à terre et, jetant la bride de son cheval aux mains du groom, qui le suivait monté sur un poney, il donna l'ordre de reconduire les chevaux à l'écurie.

Pendant ce temps, M. Graffinard traversait la chaussée et se dirigeait vers le jeune homme.

— Enfin, vous voilà donc, farceur, dit le négociant. J'ai appris vos aventures; vous avez tué en duel un certain major qui vous avait regardé de travers, à ce qu'il paraît.

— Qui vous a dit cela?

— Les journaux, parbleu!

— Ah!

— Vous paraissez étonné?

— J'ignorais...

— Vous êtes tout à fait remis de votre blessure?

— Non, mon cher monsieur Graffinard, répondit Fourcadin, croyant utile de mentir pour se tirer d'affaire. Je vais partir pour aller prendre les eaux; mon médecin le veut. Il me faut du repos, de la tranquillité et un régime sévère.

— Ah! je ne vous savais pas spadassin!

— Et mademoiselle Rose, votre charmante fille, se porte toujours à merveille?

— Elle embellit tous les jours. Ah! pourquoi ne vous voit-on plus? Il y a plus d'un mois que vous n'êtes venu à la maison.

— Un invalide est peu présentable quand il s'agit de projets de mariage. Du reste, je vous parlais de cela dans la lettre que je vous ai écrite...

— Je n'ai pas reçu de lettre...

Onésime faisait un second mensonge pour justifier son indifférence pour la fille du parfumeur.

— Vous m'étonnez ; je vous demandais un congé pour le rétablissement de ma santé.

— Accordé, mon cher ; à l'impossible nul n'est tenu...

— Par quel hasard êtes-vous dans ce quartier ? demanda Onésime pour trouver un biais à la conversation.

— Je vais vous conter cela.

Et, tout en marchant, ils gagnèrent la place de la Concorde.

— Figurez-vous, mon cher Onésime, que, malgré mes quarante-cinq printemps, j'étais tombé amoureux d'une de mes clientes. Une charmante écuyère qui demeurait boulevard Malesherbes. Cette amazone m'avait troublé la cervelle, ses yeux de gazelle me perforaient de part

en part. Je viens de chez elle; visage de bois. La belle a déménagé; elle a été enlevée par un jeune Anglais fort riche. Si elle n'a pas quitté Paris, je la retrouverai et, sous prétexte de lui réclamer le prix d'une facture, je reprendrai avec elle mon roman amoureux.

— A quel chapitre en étiez-vous de votre roman?

— Au premier chapitre.

— Vous étiez peu avancé.

— Il faut bien commencer par le commencement.

— Nous nous occupons de choses frivoles, reprit le parfumeur, et je ne parle pas de M. votre père, de ce brave Fourcadin. Comment va-t-il?

— Bien, je pense.

— Comment bien? La dernière dépêche que j'ai reçue de Châtellerault le disait à toute extrémité.

— Comment n'en ai-je rien su?

— Je ne vous le dirai pas. On a dû vous prévenir, cependant?

— On m'a peut-être cherché en Belgique.

— C'est possible, si l'on vous y croyait convalescent.

— J'aurais pu y mourir.

— Mais attendez donc un instant, les journaux vous ont donné comme mort. La nouvelle n'a été démentie que plusieurs jours après.

— Vous faites bien de me dire cela; je vais envoyer une dépêche à Châtellerault.

— Dans laquelle vous direz que le défunt n'est pas mort, continua Pythagore, ça tranquillisera votre père et ça hâtera sa guérison, s'il est véritablement malade. Quand vous aurez de ses nouvelles, vous m'en ferez part.

— Assurément.

M. Graffinard serra la main d'Onésime et monta dans un omnibus pour regagner le quartier Saint-Denis.

Fourcadin envoya une dépêche à Châtellerault. On lui répondit : *Très malade, venez.*

Il se rendit chez madame de Bellefontaine.

— Il faut partir, mon ami, lui dit Francesca.

— Je venais vous annoncer mon départ, répondit-il.

Dans la nuit, Onésime arrivait près de son père. Il était trop tard; le riche coutelier était mort depuis plusieurs heures.

Un ami de la maison lui apprit que l'honnête commerçant avait été frappé d'un coup de sang en lisant son journal.

Ce journal racontait son duel à l'étranger avec le major et annonçait que les deux adversaires s'étaient mutuellement enferrés, — ce qui était vrai, mais qu'ils étaient morts sur le terrain.

Cette lecture avait tellement impressionné le commerçant qu'il était tombé foudroyé.

Onésime était fils unique. Cet événement imprévu lui apportait un héritage sur lequel il était loin de compter. Il réalisa la fortune de son père; elle montait à quatre cent mille francs. Il revint à Paris.

Avant de reprendre ses folies, il eut un instant de raison; il le devait peut-être à la douleur... Il paya ses dettes.

Après avoir remboursé M. Goupillot et soldé ses factures chez le tapissier, le marchand de chevaux et la modiste de madame de Bellefontaine, il lui restait trois cent quarante mille

francs. Il crut qu'avec une pareille somme il pourrait mener la vie à grandes guides. Sa maîtresse au lieu de l'en dissuader, l'y engagea. Elle lui présenta quelques gentilshommes de brelan qui, à première vue, se dirent ses amis. Ils eurent pour lui mille attentions; ils le complimentèrent, ils le flattèrent, devinrent ses intimes et finirent par lui emprunter de l'argent. Onésime se crut un personnage.

Quand l'hiver arriva, madame de Bellefontaine donna de petites soirées. La société qui alimentait ces réunions étaient des plus équivoques. Elle se composait de toutes les grandes dames de la première noblesse du demi-monde. Cette aristocratie du vice amenait à sa suite des princes russes, des lords anglais, des nababs d'Orient et des chevaliers d'industrie. Les uns apportaient l'argent, les autres l'emportaient. La nuit se passait au jeu.

La plupart de ces messieurs avaient une femme comme ils avaient un cheval, pour la montrer. Ils étaient avec *une telle*, parce qu'elle était à la mode. Ils l'entretenaient parce que ça les posait. Une étoile féminine scintillait-elle à l'horizon,

vite ils se la disputaient et reléguaient leur dernière maîtresse au rang des vieilles lunes.

Francesca, nouvelle arrivée dans le cercle lumineux, avait toute une légion d'adorateurs. Fourcadin en était fier et jaloux. Il se considérait comme l'égal de ces petits vicomtes et de ces gros barons qui papillonnaient autour de sa bien-aimée. L'ancienne écuyère tenait la dragée haute à tous ces cotillonneurs. Elle avait un but en étant la maîtresse d'Onésime; elle ne l'oubliait pas, elle se gardait bien de se compromettre en ouvrant trop l'oreille aux déclarations et aux protestations d'amour dont on l'accablait.

Les soirées de madame de Bellefontaine eurent bientôt la vogue. Tous les passionnés du lansquenet, du chemin de fer et du bacara s'y donnèrent rendez-vous. On y jouait un jeu d'enfer.

Une nuit, Onésime Fourcadin eut la main heureuse; il gagna soixante-cinq mille francs. Deux jours après, il les perdit. Et, quelques semaines plus tard, il en était aux expédients pour subvenir au train de la maison de Francesca. Ses nouvelles connaissances le choyaient, l'adulaient et feignaient de porter envie à son

bonheur. Chacun lui faisait l'éloge de sa maîtresse; on lui parlait de ses équipages, de la race de ses chevaux, et de son allure personnelle et aristocratique pleine de distinction.

Il croyait tout et s'estimait le plus heureux homme du monde. Initié depuis peu aux folies de la vie parisienne, il en savourait les joies et les extravagances. Il pensait que cette existence épileptique pouvait toujours durer; il se croyait honoré par la société frelatée qu'il fréquentait. Il y avait parmi ses amis autant de filous qu'il y avait jadis de brigands dans la mémorable forêt de Bondy, et il avait l'intime conviction de ne fréquenter que d'illustres étrangers jetant l'argent par les fenêtres.

Vers la fin de l'hiver, dans une réunion chez madame de Sainte-Apolline, où il avait conduit Francesca, il joua gros jeu toute la nuit. Quand il quitta les cartes, il devait sur parole cinquante mille francs. Il sortit comme un fou de cette maison Que faire? Il devait payer cette somme dans les vingt-quatre heures au vicomte des Genets, qui avait joué contre lui. Il ne lui restait plus rien de la fortune de son père et il devait à monsieur Gou-

pillot une trentaine de mille francs. Malgré cela, après avoir reconduit chez elle madame de Bellefontaine, il prit le chemin du logis de l'usurier.

Francesca n'avait jamais été si radieuse que ce jour-là. Elle avait promis de venger Annette, elle tenait parole.

La scène que nous allons raconter montrera par quelle combinaisons ténébreuses elle menait son amant à la ruine et au déshonneur.

Onésime l'avait quittée depuis une heure à peine quand le vicomte des Genets sonna chez elle.

Ce vicomte était un grec de la pire espèce; il avait usurpé un titre comme il volait l'argent. Sans famille, sans honneur, sans ressources, sans respect humain, il vivait de bassesse et de honte, dans ce monde dépravé qui hante les tapis verts, et se meut dans le quartier de Paris situé entre le faubourg Montmartre et la rue d'Amsterdam. Il était connu dans les tables d'hôte et admis dans le boudoir des petites dames. Il vivait à leurs dépens et au besoin leur servait de compère dans plus d'une intrigue. Suivant la circonstance, il se faisait leur frère, leur oncle ou leur amant; suivant la mise en scène, il jouait le per-

sonnage. Dans l'intimité, on l'appelait Dodolphe.

— Je vous attendais, lui dit Francesca en le voyant ouvrir la porte du salon.

— Je suis un peu en retard, c'est vrai, répondit-il; mais j'avais un compte à régler avec Polline.

C'est ainsi qu'il désignait madame de Sainte-Apolline.

— Vous avez gagné à monsieur Fourcadin soixante-deux mille francs ?

— Oui.

— Vous avez dû empocher douze mille francs qu'il avait sur lui et il vous en doit cinquante sur parole.

— C'est juste.

Et Dodolphe (dit le vicomte des Genets) posa sur le guéridon près duquel Francesca était assise douze billets de mille francs.

Madame de Bellefontaine les compta et en jeta un au grec, qui était resté debout devant elle.

— Prenez cela pour vos honoraires, je suis contente de vous.

— Oh ! fit Dodolphe en empochant le billet, il ne sera pas difficile à plumer, ce pigeon ; j'ai eu affaire à plus malin que lui.

— Quand vous aurez touché les cinquante mille francs, vous reviendrez. Je suis fatiguée, j'ai besoin de repos. Partez.

— A demain, alors.

— Où avez-vous donné rendez-vous à monsieur Fourcadin ?

— Chez Polline, ce soir. Nous ferons encore la partie, il y aura des Russes.

— Eh bien ! à ce soir ; laissez-moi.

Cet homme sortit. Il avait toute l'humilité d'un valet. Il était toléré dans les réunions du demi-monde pour les services que sa dégradation pouvait rendre. Dans son abaissement, il avait pourtant une honnêteté relative. Il volait comme il eût rempli honorablement une tâche, et jamais il n'avait abusé de la confiance qu'on mettait en lui, ni jamais transgressé les ordres qu'il avait reçus. Sa fidélité n'avait jamais failli.

Les grecs, les voleurs et les assassins ont, à Paris, une morale à eux. Ils ont un point d'honneur qui est la sauvegarde de leurs intérêts. Ils ont une confiance mutuelle. Les loups ne se mangent pas.

XXIII

UN HOMME A LA MER

On voit, par l'esquisse que nous venons de faire d'un des mauvais côtés de la vie parisienne, dans quel milieu se mouvait la jeunesse d'Onésime Fourcadin.

Cette vie de champagne et de nuits passées autour d'un tapis vert devait bientôt finir.

Onésime, emporté par le tourbillon des plaisirs, ne s'aperçut pas du gouffre qui s'était ouvert devant lui. L'existence qu'il menait avait en quelques mois tué ses bons instincts et obscurci son intelligence. L'ennui avait pris la place de ses illusions. La santé avait déserté

son corps sain et robuste. Ce n'était plus ce grand garçon gauche, mais bien portant, dont on avait pu rire à son arrivée de Châtellerault; le teint rosé de son visage avait fait place au teint terreux et mat de nos passeurs de nuits des tripots. Il avait à peine vingt-six ans, c'était un vieillard.

Francesca le menait comme un enfant et le dominait. Elle le menait, comme elle disait confidentiellement à ses intimes, lentement au Père-Lachaise. C'était là sa vengeance et elle l'accomplissait comme un devoir.

Onésime ne vivait plus que par la volonté de cette femme. Entraîné dans la vie dissolue, il y courait tête baissée, sans se préoccuper d'un dénoûment quelconque.

Sur ces entrefaites, l'oncle qui lui restait vint à mourir. Onésime Fourcadin en recueillit religieusement la succession, mais Francesca, avec non moins de piété, s'empressa de la dilapider. Elle était inexorable. Elle voulait tenir le serment qu'elle s'était fait devant un cadavre.

Il semblait que le souvenir d'Annette vînt lui dire chaque jour : Encore! encore! encore!

Onésime avait complètement rompu avec la famille Graffinard, et Rose ne s'était jamais inquiétée de la disparition de son fiancé. N'avait-elle pas donné son cœur à Maxime Boisménil? Elle attendait patiemment que son père, sans opposition aucune, consentît à lui accorder sa main.

Madame Graffinard était bien trop occupée de sa parenté avec M. Anténor des Malhars pour s'enquérir des retards apportés par les circonstances au mariage de sa belle-fille. Elle recevait son cousin et, quand il ne pouvait venir aux réunions de la famille. elle savait bien où le trouver.

M. Graffinard finit par s'apercevoir que le gendre qu'il avait rêvé était tombé dans le bourbier parisien et qu'il eût été imprudent de l'en tirer, pour le bonheur de son enfant ; il restait coi. Il attendait les événements.

Un matin, en lisant son journal, ses yeux tombèrent sur le fait suivant :

« M. O. F..., un de nos petis crevés du quartier de la Madeleine, a été conduit dans une maison de santé. Ce jeune homme venait

d'être atteint subitement du *delirium tremens*. Le docteur Blanchet, aux soins duquel il a été confié, désespère de le rendre jamais à la santé. On dit que cet infortuné est devenu fou après avoir mangé toute sa fortune pour une ancienne écuyère de l'Hippodrome. »

Et le journaliste ajoutait, en guise de morale :

« Nous engageons les fils de famille à méditer sur cet accident de la vie parisienne. »

A cette lecture, le parfumeur bondit sur son fauteuil ; il pensa tout de suite au fils de son ami de Châtellerault et à la belle Francesca, qui un instant avait fait voltiger des papillons roses et mignons dans son imagination.

Il prit son chapeau, sortit et monta dans un fiacre. Vingt minutes après il était boulevard Haussmann, chez madame de Bellefontaine.

Madame était dans son luxueux et élégant boudoir, livrée à mille pensées sérieuses qui se heurtaient dans son cerveau.

— Ah ! c'est vous, monsieur le parfumeur, dit-elle en se levant de sa chaise longue pour recevoir son visiteur.

— Moi-même, belle dame, répondit-il en cherchant à dessiner sur ses lèvres un sourire agréable.

— Et à quel heureux hasard dois-je l'honneur de votre visite ?

— Ce n'est pas au hasard que vous devez *l'honneur de me voir*, répondit-il d'un ton quasi-douloureux, mais à mon journal.

Et, en disant cela, il montra à Francesca le fait divers que nous avons relaté plus haut.

— Eh bien ! cela vous étonne, monsieur ? dit avec calme madame de Bellefontaine. C'est « un homme à la mer », voilà tout.

— Assurément. Mais je suis étonné... car, enfin...

— Moi, je n'en suis pas surprise.

— Et pourquoi ?

— Parce que M. Onésime Fourcadin menait une existence à laquelle les hommes les plus robustes ne résistent pas. On ne mange pas quatre ou cinq cent mille francs en une année sans faire excès sur excès, et les excès ont un dénouement prévu : la ruine d'abord, l'imbécillité ou la folie ensuite, et la mort. C'est le chemin de la croix des viveurs.

— Et où est-il à présent celui qui voulait entrer dans ma famille ?

— Il est chez le docteur Blanchet, le célèbre aliéniste.

— J'irai le voir aujourd'hui ou demain.

— C'est inutile, il ne vous reconnaîtrait pas, il ne me reconnaît pas moi-même.

— C'est à ce point ?

— Il est presque fou furieux.

— Oh ! mon Dieu, que m'apprenez-vous là ?

— Il est perdu, à ce que m'a dit le docteur. Il peut vivre ainsi quelques semaines, puis une crise suprême l'emportera, c'est inévitable.

— Et dire que j'ai failli être le beau-père d'un pareil garnement.

— Ah! mon cher monsieur Graffinard, vous l'avez échappé belle !

— Mais qui donc a pu le conduire là ?

— Le doigt de Dieu, répondit sentencieusement Francesca. Onésime avait commis de mauvaises actions, et le châtiment prompt, terrible, est arrivé.

— Qu'avait-il donc fait ?

— Oh ! je vous conterai cela un jour, à mon retour de Russie...

— De Russie ?

— Oui.

— Vous partez... sérieusement ?

— Oui, vous dis-je. J'ai signé un engagement, hier, avec l'intendant général des théâtres de Saint-Pétersbourg.

— Serez-vous longtemps absente ?

— Je n'en sais rien ; mais, pour le moment, j'ai grand besoin de me dépayser pour retrouver mon insouciance et ma gaieté perdues.

— Quoique loin de Paris, j'espère, madame, que dans votre pensée vous me compterez toujours au nombre de vos meilleurs amis !

— Oh ! monsieur Graffinard ; soyez-en bien persuadé.

— Merci, répondit-il en s'emparant vivement de la main de Francesca pour y déposer un doux baiser.

Puis il sortit du boudoir en la dévorant d'un dernier regard.

La visite du parfumeur avait ravivé dans son esprit un triste souvenir. Elle revoyait Annette

assise à côté d'elle et lui racontant ses déceptions. Elle revoyait pour un instant la jeune fille, la tête renversée sur le dos d'un fauteuil, les bras tombant vers le parquet sans mouvement, le sein découvert et la tête de l'épingle de corail à demi disparue dans les chairs pâles de la poitrine.

Elle poussa un soupir, et une larme argenta sa paupière.

En proie à une sincère émotion, elle se leva de l'endroit où elle était assise et alla prendre dans un petit coffret en ébène, placé sur un meuble, une photographie. C'était le portrait d'Annette.

La physionomie de la jeune fille était souriante. On sentait que, le jour où elle l'avait fait faire, elle n'avait pas encore éprouvé ces émotions poignantes que donnent les amers soucis du cœur.

— Pauvre Annette, murmura Francesca en portant le portrait à ses lèvres ; en ce temps-là tu étais heureuse, car tu croyais aux trompeuses espérances de la vie. Si du haut du ciel, pauvre amie, tu peux lire dans mon âme, tu vois que

je n'ai pas encore achevé ma vengeance et que mon but ne serait pas atteint si celui qui t'a perdue mourait sans savoir que ta mort est cause de la sienne et que je me suis faite, moi, l'exécutrice des décrets de la Providence. Je veux que ton souvenir vienne obscurcir sa dernière lueur de raison et que le remords le torture jusqu'à son dernier souffle. Alors, ma mission sera accomplie. Françoise, ton amie d'enfance, t'aura bien vengée.

Madame de Bellefontaine porta une dernière fois le portrait de la morte à ses lèvres, puis le glissa dans un charmant portefeuille qu'elle avait tiré d'une poche perdue dans les plantureux plis de sa robe.

Elle sonna, fit commander sa voiture.

Une heure plus tard, elle descendait à la porte de la maison de santé dirigée par le docteur Blanchet.

La maison d'aliénés où avait été transféré Onésime Fourcadin était un établissement fort confortable et jouissant d'une grande réputation. Ses pensionnaires étaient soignés avec une sollicitude dévouée et entière. Cet hôpital aristocra-

tique était situé au milieu d'un parc immense, où de larges allées, entretenues avec le plus grand soin, étaient ombragées par des arbres séculaires.

Les malades riches pouvaient avoir à eux seuls un pavillon ou un chalet, avec un domestique entièrement à leurs ordres. Ils retrouvaient là, dans un bien-être complet, le simulacre de la vie ordinaire qu'ils avaient menée dans le monde. Ils avaient pour ainsi dire un trompe-l'œil autour d'eux, qui pouvait parfois contribuer à leur guérison, lorsque, bien entendu, la guérison était possible.

Onésime Fourcadin avait été installé dans un des pavillons du parc et avait auprès de lui un serviteur spécial.

Quand madame de Bellefontaine fut introduite par le domestique dans le chalet occupé par Onésime, elle le trouva assis devant une table couverte de papiers et de journaux.

Le gardien se retira discrètement et fit signe à la visiteuse qu'il ne s'éloignerait pas, dans le cas où elle aurait besoin de lui.

Restée seule près de la porte, la jeune femme,

sans bouger, observait curieusement le fou.

Au bruit qu'elle avait fait en entrant, Onésime n'avait pas tourné la tête. Il semblait absorbé par des calculs compliqués et interminables. Devant lui était une grande feuille de papier blanc qu'il couvrait de chiffres. Il semblait additionner, multiplier, diviser d'une façon fiévreuse.

De temps en temps, il laissait tomber son front dans sa main gauche et, le coude appuyé sur la table, il paraissait chercher la solution d'un nouveau problème. A quoi pensait-il, le malheureux ?

Madame de Bellefontaine fit quelque pas et vint se placer près de lui. Il la regarda et, après un long silence, il lui dit :

— Il y a une heure que je vous attends, monsieur le notaire, pour régler mes comptes de succession... Vous voilà, j'en suis fort aise... Asseyez-vous et causons... sérieusement, je vous en prie.

— Allons ! pensa Francesca, il me prend pour son notaire à présent ; il y a trois jours, il me prenait pour un de ses usuriers... Et elle s'assit sur un fauteuil placé à côté de la table.

Onésime Fourcadin se renversa à demi sur le dossier de sa chaise, comme pour se donner de l'importance, et dit :

— J'ai vérifié vos chiffres..., ils sont inexacts, entendez-vous ?... Je ne suis pas ruiné, comme vous le prétendez... je suis millionnaire ; oui, millionnaire et archimillionnaire. Je puis aspirer à toutes les grandeurs... avoir tous les honneurs et me donner tous les plaisirs... Un cheval pur sang me plaît, je l'achète... Une femme, si vertueuse qu'elle soit, me résiste... je la paye au poids de l'or... et je l'ai. A l'or rien ne résiste... et je veux devenir le maître de l'univers... le propriétaire de la lune, si la fantaisie m'en prend... et, comme Caligula, je ferai, si je veux, dorer l'avoine de mes chevaux de courses... il faisait bien dorer celle de son cheval, lui... un empereur !... Pourquoi ne le ferais-je pas, puisque rien ne m'est impossible ?

Après ces paroles, prononcées avec une certaine exaltation, Onésime se tut et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Madame de Bellefontaine lui prit la main dans les siennes et lui dit :

— Monsieur Onésime, vous ne me reconnaissez donc pas ?

Le pauvre fou ne répondit pas, mais il retira sa main, que tenait toujours la jeune femme. Il se leva et marcha avec agitation dans la chambre. Ses yeux étaient brillants et fixes. Il semblait en proie à une vision de sa vie passée. Ses lèvres s'entr'ouvraient par intervalles pour laisser échapper un rire strident. Puis s'arrêtant tout à coup :

— Elle était folle de refuser mon or... elle eût été heureuse... elle ne l'a pas voulu, tant pis pour elle !... Et, d'ailleurs, que m'importe une péronnelle de son espèce ?... Une fille de rien qui voulait être tout... même ma femme... allons donc !... Va-t'en vipère !... arrière, menteuse !... Annette, sois maudite !... tu ne m'as jamais aimé...

— Tu mens, elle t'aimait... s'écria Francesca, malgré elle, en s'avançant vers Onésime.

Le fou leva ses regards sur elle et recula, comme mû par une force inconnue, jusqu'au lit, qui occupait l'extrémité de la chambre.

— C'est toi, Annette ? dit-il.

— Oui, c'est moi Annette... répondit à tout hasard Francesca, en jetant sur le malheureux un long regard qu'elle tâchait de rendre doux et sympathique.

Onésime, à cette réponse parut surpris ; son visage s'éclaira d'une lueur d'intelligence... Il passa sa main sur son front à plusieurs reprises et parut retrouver une partie de sa raison.

Francesca voulut profiter de ce moment à demi-lucide pour lui reprocher le suicide de la jeune fille qu'il avait abandonnée.

— Ah ! elle t'aimait bien, Annette, dit-elle en tirant de son portefeuille le portrait de sa jeune amie. Regarde comme elle était jolie... et comme sa mise est simple et modeste. C'était une honnête fille... qui t'aimait à en mourir, et la preuve c'est qu'elle est morte pour toi.

— Morte ?... répéta Onésime, morte pour moi ? Qui ça ?... morte pour moi ?... connais pas... non.

— Annette ! fit madame de Bellefontaine en lui mettant sous les yeux la photographie.

— Ah ! oui, Annette !... une petite gueuse qui s'entendait avec une de ses amies pour me faire chanter... Ah ! ah ! ah !

Et le fou riait en se tordant les mains comme pris de convulsions.

— Calme-toi, mon ami, et écoute-moi... dit Francesca en revenant vers lui.

Onésime cessa de rire, arracha violemment des mains de la jeune femme le portrait d'Annette et le mit en pièces... Puis, il en jeta les moceaux en l'air, en disant :

— Va-t'en, maudite, je ne veux plus te voir... car tu ne m'as jamais aimé... Vole, vole, hanneton, vole. Va-t'en... va-t'en!...

Un frisson de colère parcourut tout le corps de Francesca en voyant que Fourcadin, jusque dans sa folie, poursuivait Annette d'une injuste haine.

— Mais, malheureux, s'écria-t-elle en pressant de ses mains les poignets d'Onésime, si tu pouvais me comprendre, je te répéterais ici que toi seul es cause de la mort d'Annette. Cette pauvre et naïve enfant t'aimait avec toute la ferveur d'un cœur sensible et passionné. Annette a été victime de son amour pour toi.

Le fou avait une physionomie étrange; on eût dit qu'il tâchait de ressaisir un peu d'intelli-

gence pour se rendre compte des paroles qui lui étaient adressées d'une voix accentuée et résolue. D'un mouvement brusque, il se dégagea des étreintes de madame de Bellefontaine et courut vers la porte, qu'il ferma à clef.

— Chut ! chut ! dit-il en revenant et en se mettant un doigt sur les lèvres; ces bonnes paroles que tu m'apportes sont une consolation pour mon âme affolée, et il ne faut pas qu'elles s'en aillent ; fermons bien porte et fenêtre.

Il alla aussitôt vers la croisée et la ferma à l'espagnolette; puis il revint en souriant s'asseoir sur le divan, placé en face du lit.

— Annette est morte, dit-il alors d'une voix enfantine; elle est au ciel, c'est un ange de plus...

— Oui, dit Francesca avec force, oui, c'est un ange de plus... et c'est toi, démon, qui l'as tuée... elle qui pouvait être si heureuse sur cette terre.

— Ah ! tu dis ainsi, en face de moi, que c'est toi qui l'as tuée ! s'écria l'aliéné en se levant du divan où il était assis. Eh bien ! tu vas mourir !... Fais ta prière, misérable !...

— Misérable ! moi ! répéta la jeune femme.

— Tu es un monstre, il faut que tu meures... par mes mains.

Francesca fit deux pas en arrière pour échapper aux menaces du fou... et plaça vivement un fauteuil entre elle et lui. Mais Onésime, au paroxysme d'une folie furieuse, sauta sur le meuble et saisit de ses deux mains Francesca à la gorge Elle poussa un cri inarticulé et d'un effort suprême elle repoussa son agresseur, qui alla rouler sur le tapis. Mais il se releva plus exaspéré et revint sur elle avant qu'elle eût pu gagner la porte. Onésime se précipita sur elle, la saisit dans ses bras avec une force d'athlète et la jeta sur son lit avec violence.

— Au secours ! au secours ! criait-elle d'une voix altérée par la peur.

Elle voulut résister, elle se releva ; mais l'aliéné, d'un vigoureux coup de poing dans la poitrine, la fittomber à la renverse et, se précipitant sur elle, il la saisit de nouveau à la gorge...

Au dehors, les cris de madame de Bellefontaine avaient été entendus, et le gardien du pavillon s'efforçait, mais en vain, d'enfoncer la porte.

Francesca, jeune et vigoureuse, vit le danger quelle courait ; elle ne voulait pas mourir étranglée dans une maison de fous ; elle rassembla toutes ses forces et, saisissant à son tour le fou par le cou de ses deux mains nerveuses, elle lui fit lâcher prise. C'était elle qui l'étranglait.

En ce moment trois gardiens entrèrent, après avoir enfoncé la porte, et s'emparèrent du fou furieux.

On eut beaucoup de peine à lui passer la camisole de force ; mais enfin il fut bientôt mis hors d'état de nuire.

Il avait les yeux hors de la tête, une écume mousseuse et blanche lui sortait de la bouche ; il était horrible à voir. Malgré sa camisole de force, il faisait de violents mouvements, et ce n'était pas trop des trois hommes qui le tenaient pour le rendre inoffensif. Il poussait des sons inarticulés et cherchait des yeux autour de lui, comme une bête fauve à qui une proie aurait échappé.

Madame de Bellefontaine, les cheveux épars les vêtements en désordre et en lambeaux gisait, inanimée, sur la descente de lit. Elle était épui-

sée, et, sans l'arrivée des gardiens, elle eût sûrement succombé dans la lutte. Des soins empressés et intelligents qui lui furent donnés immédiatement la ramenèrent à la vie.

Elle se fit conduire jusqu'à sa voiture et accompagnée d'une personne que lui avait donnée le directeur de la maison de santé, elle rentra chez elle.

Dans la nuit, Onésime Fourcadin fut pris d'un nouvel accès de rage, et bientôt la mort vint mettre un terme à ses horribles tortures.

. . . .

Six mois après ces événements mademoiselle Rose Graffinard devenait l'épouse de M. Maxime Boisménil. Le parfumeur avait consenti à ce mariage en disant : « Un bon père de famille doit toujours consulter les inclinations de cœur de son enfant, s'il veut qu'elle soit heureuse en ménage. »

Le jour de la signature du contrat, madame Aurore Graffinard dernière descendante de l'illustre famille des Quatre-Vents, avait pris son mari à part et lui avait conseillé de diminuer de moitié la dot de sa fille.

— Et pourquoi ? s'était écrié le commerçant.

— Parce que... avait répondu la belle parfumeuse en inclinant vers la terre ses soyeuses paupières.

— Serait-il possible, ma Louloute adorée ?

— Je le crois... J'en suis même sûre, mon Pythagore chéri.

— Cette nouvelle inattendue, belle et chaste épouse, avait repris M. Graffinard en portant à ses lèvres la main mignonne de sa femme, me rend le plus heureux des parfumeurs de la rue Saint-Denis.

— Et moi la plus heureuse des femmes, avait répondu Aurore en regardant amoureusement son mari.

— Pourvu que ce soit un garçon.

— Oh ! je l'espère, mon ami, je prie pour cela tous les jours avec ferveur.

— Je joindrai mes prières aux vôtres ma divine Louloute, et le ciel daignera exaucer nos vœux !

— Je n'en doute pas, mon bon chéri.

— Je voulais me retirer des affaires, mais j'y

resterai, dix ans, quinze ans s'il le faut. Je suis encore jeune. On ne sait pas ce qui peut arriver; nous pouvons avoir plusieurs enfants.

— Dame ! mon ami, il n'est rien d'impossible, quand on s'aime comme nous nous aimons, avait répondu l'aimable parfumeuse.

— Que Dieu vous entende ! avait ajouté M. Graffinard en déposant un baiser sur le front de sa chère compagne. *Amour et Paternité*, voilà le bonheur ici-bas,

Avant de quitter Paris, madame de Bellefontaine avait vendu son riche mobilier et les nombreuses parures en diamants qu'elle avait reçus de la magnificence d'Onésime Fourcadin, et en avait envoyé le prix à M. le directeur de l'assistance publique, pour les pauvres de Paris. Elle avait gardé l'anonyme. Sa camarade d'enfance était vengée, elle ne voulait rien de plus.

Une heure avant de prendre le rapide pour Saint-Pétersbourg, elle s'était rendue au cimetière Montmartre en habits de deuil. Devant une tombe modeste, sur laquelle on lisait en lettres creusées dans le marbre : « Concession à perpétuité, » elle s'était agenouillée. Après

une courte, mais fervente prière, elle avait déposé une couronne d'immortelles qui portait cette inscription : *A mon amie* ANNETTE HUBERT, *souvenir.*

FIN

TABLE



IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9034-4.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
DUC DE BROGLIE	
FRÉDÉRIC II ET MARIE-THÉRÈSE, 2 vol.	15 »
VICTOR HUGO	
TORQUEMADA, 1 vol.	6 »
A. BARDOUX	
LE COMTE DE MONTLOSIER ET LE GALLICANISME, 1 vol.	7 50
BENJAMIN CONSTANT	
LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol.	7 50
LORD MACAULAY	
ESSAIS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, 1 vol.	6 »
L. PEREY & G. MAUGRAS	
DERNIÈRES ANNÉES DE MADAME D'ÉPINAY, SON SALON ET SES AMIS 1 vol.	7 50
MADAME DE REMUSAT	
LETTRES, 2 vol.	15 »
ERNEST RENAN	
INDEX GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME, 1 vol.	7 50
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE, 1 vol.	7 50
JULES SIMON	
DIEU, PATRIE, LIBERTÉ, 1 vol.	7 50
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à XV.	112 50
VILLEMAIN	
LA TRIBUNE MODERNE, 2 vol.	15 »

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
J. J. AMPÈRE	
VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE	1
TH. BENTZON	
TÊTE FOLLE	1
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI	2
F. BRUNETIÈRE	
LE ROMAN NATURALISTE	1
CHARLES-EDMOND	
LA BUCHERONNE	1
G. CHARMES	
LA TUNISIE	1
GEORGES ELIOT	
DANIEL DERONDA	2
O. FEUILLET	
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1
ANATOLE FRANCE	
LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD	1
J. DE GLOUVET	
LA FAMILLE BOURGEOIS	1
GYP	
AUTOUR DU MARIAGE	1
LUDOVIC HALÉVY	
L'ABBÉ CONSTANTIN	1
CRIQUETTE	1
VICOMTE D'HAUSSONVILLE	
A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS	1
PAUL JANET	
LES MAITRES DE LA PENSÉE MODERNE	1
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET	10
MADAME LEE CHILDE	
UN HIVER AU CAIRE	1
PIERRE LOTI	
FLEURS D'ENNUI	1
MARC MONNIER	
UN DÉTRAQUÉ	1
MAX O'RELL	
JOHN BULL ET SON ILE	1
E. PAILLERON	
LE THÉATRE CHEZ MADAME	1
GEORGES PICOT	
M. DUFAURE, SA VIE, SES DISCOURS	1
A. DE PONTMARTIN	
SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE	3
P. DE RAYNAL	
LES CORRESPONDANTS DE J. JOUBERT	1
G. ROTHAN	
L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG	1
LA POLITIQUE FRANÇAISE EN 1866	1
GEORGE SAND	
CORRESPONDANCE	4
DE SÉMÉNOW	
SOUS LES CHÊNES VERTS	1
JULES SIMON	
LE GOUVERNEMENT DE M. THIERS	2
E. TEXIER ET LE SENNE	
LE TESTAMENT DE LUCIE	1
LOUIS ULBACH	
CONFESSION D'UN ABBÉ	1

Collection de luxe petit in 8°, sur papier vergé à la cuve.

	vol.
LUDOVIC HALÉVY	
DEUX MARIAGES	1
LA FAMILLE CARDINAL	1
J. RICARD	
PITCHOUN!	1
CAMILLE SELDEN	
LES DERNIERS JOURS DE HENRI HEINE	1
JULES SIMON	
L'AFFAIRE NAYL	1
***	
LA VIE PARISIENNE SOUS LOUIS XVI	1

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber





